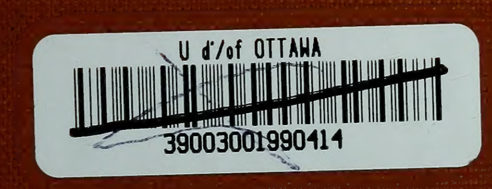
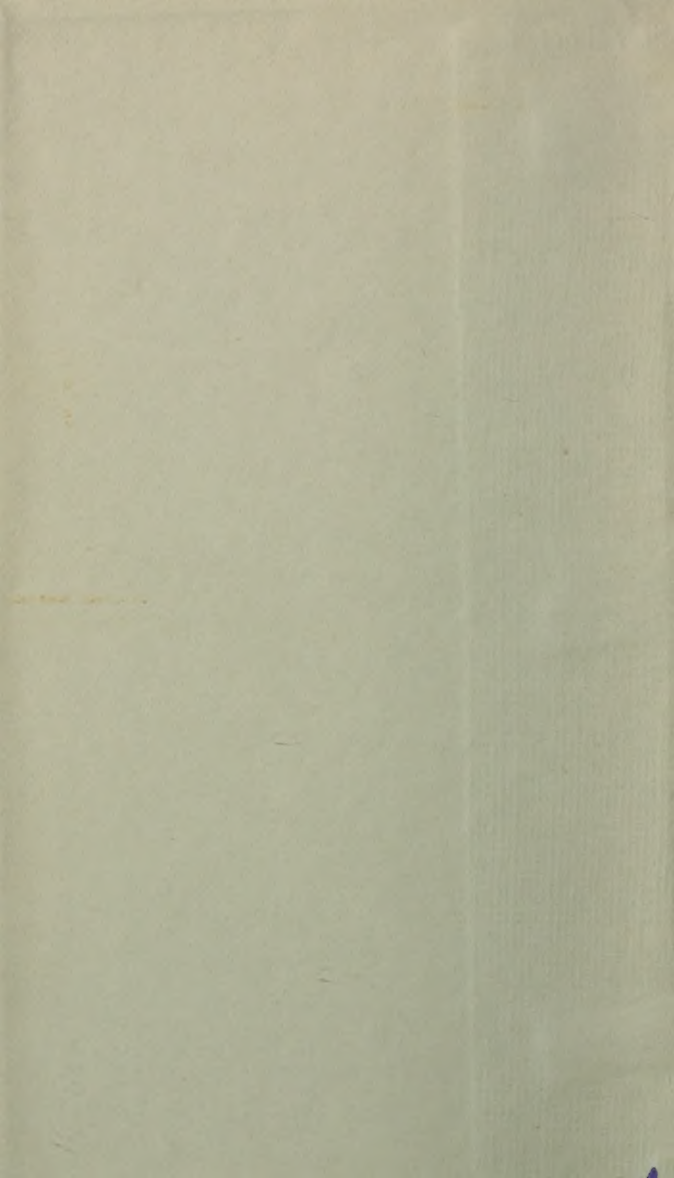




LA PRIÈRE

Imprimatur

Parisiis, die 13 februarii 1906

† Franciscus, Card. RICHARD,

Arch. Parisiensis.

Cet ouvrage a été déposé, conformément aux lois, en mars 1906.

J.-M.-L. MONSABRÉ
DES FRÈRES PRÊCHEURS

LA PRIÈRE

PHILOSOPHIE

ET

THÉOLOGIE DE LA PRIÈRE



PARIS (VIe)
P. LETHIELLEUX, LIBRAIRE-ÉDITEUR
10, RUE CASSETTE, 10

BREF DE S. S. PIE X

A L'AUTEUR

Cher Fils, Salut et Bénédiction apostolique,

« *Vous ne cessez de promouvoir la gloire de Dieu et le salut des âmes. Vos écrits, aujourd'hui, font le bien que vos prédications accomplirent d'une façon éclatante tant que l'âge et les forces vous le permirent. Vous donnez un*

DILECTO FILIO JACOBO MARIÆ L. MONSABRÉ

SACERDOTI DOMINICANO

Dilecte Fili, Salutem et apostolicam benedictionem.

Tu quidem non ces[illegible]m animarumque salutem promovere scribendo, [illegible] quod egregie diu præstitisti concinnando, dum per ætatem viresque

nouveau témoignage de votre zèle et de votre piété par la publication de l'ouvrage intitulé « La Prière » *que vous nous avez adressé, en l'accompagnant d'une lettre remplie de foi et de dévouement, où vous Nous exposez que vous atteignez le cinquantième anniversaire de votre profession religieuse et que vous touchez aux confins ordinaires de la vie humaine. Vous Nous demandez, en conséquence, d'attirer sur vous les bénédictions divines.*

« *Nous vous remercions d'abord de l'hommage de votre volume. Le sujet dont vous écrivez est toujours opportun ; il l'est aujourd'hui surtout que la nécessité est si grande d'implorer la bonté de Dieu, tant par la prière privée que par la*

---

licuit. Novum enim profers præclaræ tuæ sollertiæ pietatisque munus, librum qui « *La Prière* » inscribitur ; quem humanissime ad Nos mittens cum plena fidei studiique epistola, impense rogas ut tibi, dena jam lustra complenti postquam religiosum institutum professus es, atque ad humanum exitum properanti, divinam bene precando conciliemus opem. Nos vero primum de oblato volumine gratum testamur erga te animum ; eo magis, quod rem tractasti, semper quidem opportunam, at hodie maxime, quum tanta est privatim ac publice divinæ exorandæ benignitatis

prière publique. Ce sujet, vous l'avez traité comme on pouvait l'attendre et de votre science doctrinale et de votre talent. C'est pourquoi Nous désirons que Dieu vous accorde toutes ses grâces. Nous lui demandons aussi de vous donner et la santé et de longues années, afin que vous puissiez continuer à bien mériter de l'Église par d'autres écrits.

« *Nous vous accordons, cher Fils, avec une grande affection, la bénédiction apostolique que vous demandez, gage des célestes faveurs.*

Donné à Rome, à Saint-Pierre, le 24 mai de l'année 1906, de Notre Pontificat la troisième.

« *PIE X, PAPE* ».

---

necessitas; tractasti autem quemadmodum tua et doctrina et arte dignum erat. Tum omnia tibi a Deo cupimus; optamusque ut annos præterea multos incolumis, pergas augere stilo, uti facis, tua in Ecclesiam promerita. Quam vero tu expetis, auspicem cœlestium munerum, apostolicam benedictionem, Nos tibi, dilecte Fili, effusa caritate impertimus. — Datum Romæ apud S. Petrum die XXIV Maii, an MDCCCCVI, Pontificatus Nostri tertio.

PIUS P. P. X.

LETTRE-PRÉFACE

DE

MONSEIGNEUR FRÉDÉRIC FUZET

ARCHEVÊQUE DE ROUEN

ARCHEVÊCHÉ
DE
ROUEN

Rouen, 30 Janvier 1906.

Mon très Révérend Père,

C'est votre honneur d'avoir été, à la fin du XIXe siècle, un des hérauts les plus éloquents de la doctrine Catholique. Pendant de longues années, vous avez consacré à cet apostolat le beau talent que Dieu vous a départi, et les saintes générosités d'un caractère aussi sûr qu'agréable. Vous avez ainsi élevé un monument. Vos Conférences sur le Credo *illustreront avec précision, dans une langue qui rappelle les maîtres, tous les aspects du dogme chrétien. Vous ressentez aujourd'hui les fatigues de ces grands et glorieux travaux. Mais si votre voix tombe, votre ardeur*

ne s'éteint pas. Vous vous imposez d'autres labeurs pour continuer votre enseignement. Vous tirez de votre trésor les notes que vous avez accumulées au cours de votre carrière, vous les assemblez, vous y ajoutez des pensées nouvelles, Nova et vetera, *et, toujours apôtre, vous en composez des ouvrages qui fortifient la foi, hélas! tant combattue de nos contemporains. Presque chaque année, vous leur présentez de la sorte un nouveau livre.*

Cette année, c'est un traité sur la prière que vous leur offrez. Traité est le mot exact, quoique rien n'y soit d'apparence didactique. Toutes les faces du précepte, toutes les raisons qui le justifient, toutes les objections d'hier et d'à présent — ce sont perpétuellement les mêmes — y sont résolues; toutes les formes qu'il peut revêtir y sont exposées: adoration, demande, action de grâces, prière individuelle et prière publique, prière d'office, prière mentale et prière vocale. Viennent ensuite vos beaux chapitres sur la préparation, les qualités, l'objet, le temps, l'efficacité de la prière. Qui vous lira avec attention, ne sera pas loin de connaître la théologie entière sur ce sujet.

Traité, et cependant livre rempli d'éloquence. On retrouve l'orateur dans la clarté de l'ordon-

nance, la netteté des divisions, la chaleur des développements, la coloration des tableaux. Votre plume parle quand elle écrit. Vous ne prêchez plus ; mais retiré dans une amère et douce solitude, à l'ombre même du cher monastère si douloureusement abandonné, vous tracez des signes silencieux sur un papier inerte, et l'on vous entend, et l'esprit s'éclaire à la lumière de votre esprit, et l'âme s'échauffe au feu de votre âme. A votre insu, vous vous êtes peint vous-même, vous avez donné le ton de tous vos ouvrages, de celui-ci comme des autres, dans cette ardente description que je trouve dans un chapitre de votre livre : « L'homme parle, et sa parole « déchire le voile grossier qui cache à tous les « yeux humains le principe de sa vie et de ses « plus hautes facultés. Il parle, et comme en un « miroir magique apparaissent toutes les idées « qui peuplent son esprit ; son cœur s'épanche « et se donne; sa volonté se soumet ou s'impose. « Il parle ; et il rapproche de lui ses semblables, « multiplie les communications et les rapports, « prend possession des âmes, se fait des amis « qui le connaîtront mieux parce qu'il leur ou- « vrira le sanctuaire de sa vie. Il parle et il « bénit, il console, il encourage, il charme les « ennuis. Il parle et il s'empare des multitudes,

*« les tenant muettes et frémissantes sous la pres-
« sion de ses convictions, de ses sentiments, de
« ses passions et de ses émotions. Il parle !...*

*« — O parole! enfant de mon âme, ô ma
« fille! On t'appelle comme le Fils éternel de
« mon Dieu,* Verbum ! »

Votre verbe, mon très Révérend Père, en se fixant dans ces pages magistrales, pour nous instruire sur la prière, la fera mieux apprécier et mieux pratiquer.

Et quoi de plus opportun à l'heure actuelle ? A mon sens on pourrait dire qu'il y a chez nous trop de prières, et que cependant on ne prie pas assez.

Trop de prières, si nous entendons par là cette étrange multiplicité de formules nouvelles, insipides pour la plupart, que l'on voit éclore tous les jours. A tout propos, hors de propos surtout, des personnes de plus de bonne intention que de lumières, des femmes zélées mais sans mandat, jusqu'à d'innocentes jeunes filles qui ne trouvent pas assez de sentimentalité pieuse dans leur paroissien, de bons prêtres même oublieux sur ce point des prescriptions de l'Église, inventent, transcrivent, font imprimer, propagent autour d'eux, imposent au besoin des formules de prière, toujours efficaces à les entendre, capables de forcer le ciel à coup sûr, et dont la moindre

critique qu'on en puisse faire est qu'elles sont hors de la règle.

Comme si les admirables textes employés par notre liturgie, comme si les effusions de leur piété, souvent sublimes, que les Saints, au cours de dix-neuf siècles de catholicisme, nous ont laissées, ne pouvaient suffire à tous les états d'âme et à toutes les circonstances! On compromet ainsi, sans le savoir, le bon renom chrétien. On risque de porter les intelligences sérieuses, mais faciles au scandale, à confondre la piété avec ses excès. On détourne les âmes élevées d'une religion où le commerce avec Dieu leur paraît se passer en fadaises. Soi-même d'ailleurs, à ne s'alimenter que de ces pauvretés, quelle débilité spirituelle ne contracte-t-on pas! Quel goût déplorable pour les phrases vides! Quelle absence de vues sur l'infini dans la communication avec l'infini! Quelle anémie morale enfin!

Et néanmoins, dirai-je, on ne prie pas assez. J'entends par là que trop de personnes, en priant, soucieuses de l'abondance, ne tendent pas à l'intensité. J'entends encore que l'on fait insuffisamment de sa vie même sa prière principale. Prière, effort vers le bien, devraient aller de pair. Prier, ce n'est pas seulement solliciter, c'est aussi s'abstraire, se concentrer, s'agrandir, pour mieux re-

cevoir la grâce de Dieu, c'est se renoncer par conséquent. Hélas! combien on oublie cette prière de renoncement qui doit toujours envelopper la prière des lèvres et du cœur! « Prière, dites-« vous dans votre cinquième chapitre, les actes « réflexes qui nous conduisent à la connaissance « de nous-mêmes et à la possession de notre âme... « C'est une prière parce que la connaissance et « la possession de nous-mêmes ordonnent notre « vie à la gloire de Dieu, et que tant que l'homme « ordonne ainsi sa vie, dit saint Thomas, il est « en prière: Tamdiu homo orat, quamdiu vitam « suam in Deum ordinat ».

Je voudrais donc que, tout en priant, on se possédât mieux.

Je voudrais qu'on mît plus de soi-même, une vigueur morale plus appliquée, dans ses rapports avec Dieu. Je voudrais qu'en cela comme en tout, on se donnât davantage au nécessaire et moins au surérogatoire.

« Tant nous en demande-t-on, disait Mgr Gay[1], *« qu'on ne nous laissera plus le temps de faire « des actes de foi, d'espérance et de charité ».*

Les souffrances actuelles du Catholicisme, la difficile période d'organisation nouvelle où entre

1. *Mystères du Rosaire.* Introduction.

l'Église de France, l'action dévouée à laquelle il faut déjà prendre part, les épreuves dont nous devons triompher, feront-elles pénétrer ces pensées, plus profondément que jusqu'ici, dans les esprits chrétiens ? Je le crois. On ne se contentera pas d'implorer Dieu, on voudra en même temps accorder tous ses actes à l'austérité des préceptes évangéliques. On priera mieux, on agira plus fortement : Nous serons plus près d'être exaucés.

Telle est aussi votre conviction, Mon très Révérend Père; elle m'a paru ressortir de toutes les pages de ce livre, qui vient fort à propos pour nous apprendre, en ces jours mauvais, à connaître et à remplir le grand devoir de la prière. Puisse ce livre porter des fruits de lumière, de ferveur, de courage, de dévouement. Je l'espère d'autant plus, que son auteur n'est pas seulement un maître érudit, un disert et brillant écrivain, mais encore un religieux parfait, qui, joignant l'exemple au précepte, console son exil par la prière assidue. Comment ses leçons, vivifiées ainsi par la grâce divine, ne seraient-elles pas efficaces ?

Je vous félicite donc, Mon très Révérend Père, je vous remercie et je vous bénis affectueusement.

† Frédéric Fuzet,
Archevêque de Rouen.

LA PRIÈRE

PHILOSOPHIE ET THÉOLOGIE DE LA PRIÈRE

LA PRIÈRE

PROLOGUE

IL FAUT PRIER

Quand notre divin Sauveur Jésus-Christ rappela à ses disciples, et en leur personne à tout le genre humain, l'universelle et perpétuelle obligation de la prière, il ne se mit pas en peine de justifier son commandement ; il parla en maître. « Il faut prier, dit-il, et toujours prier : *Oportet semper orare* [1] ». Cette parole descendue d'une bouche divine doit nous suffire, et nous pouvons être sûrs qu'en lui obéissant nous accomplirons toute justice.

Il faut ! Mais pourquoi faut-il ? — Il n'est pas difficile de répondre à ce pourquoi. Si le divin Maître ne s'est pas expliqué, s'il s'est contenté d'une brève et impérieuse formule, c'est qu'en parlant, il entendait la réponse de notre vie. « Il

1. Luc, cap. xviii, 1.

faut prier », disait-il, et instinctivement notre nature lui répondait : « Car il faut vivre » ; la prière est la loi suprême de toute vie humaine, combien plus de toute vie chrétienne.

En effet, toute vie participée (et il n'y a que la vie de Dieu qui ne reçoive rien d'une autre vie), toute vie participée doit, sous peine de tarir, communiquer avec sa source, et en recevoir de continuels épanchements. L'homme n'ayant, sous tous rapports, qu'une vie participée, doit donc communiquer avec Dieu, comme le cours d'eau avec sa source, comme la plante avec la terre où elle a germé ; l'homme doit, en quelque sorte s'appliquer à Dieu, comme l'enfant au sein de sa mère, et puiser, dans les entrailles si riches et si fécondes de son Père Céleste, les flots de vie qui s'ajoutent sans cesse aux flots de sa vie, et se renouvellent à mesure qu'ils s'épuisent. Or, le moyen, pour l'homme, de communiquer avec Dieu, de s'appliquer à Dieu, c'est la prière.

Voilà la loi. Nous ne l'ignorons pas, mais nous l'oublions trop facilement. Combien de malheureux dont Dieu pourrait dire : « *Me dereliquerunt fontem aquæ vivæ*[1] : Ils m'ont abandonné, moi, la source de vie ».

1. Jerem., cap. II, 13.

Si nous n'oublions pas tout à fait, nous ne savons pas nous unir à Dieu comme il faut par la prière pour aspirer énergiquement les flots de vie dont notre âme a besoin, et qu'elle est capable de contenir. Nous vivons, la plupart du temps, d'une vie misérable et rampante, que Dieu nous conserve par pitié, tandis qu'au fond de l'âme, nos vertus languissantes attestent que nous ne voulons pas ou que nous ne savons pas prier.

Il est donc important qu'on nous rappelle le grand devoir de la prière : la nécessité et la dignité de cet acte religieux, ses formes diverses, ses qualités, son objet, son efficacité et la raison d'être de sa puissance. C'est le but de cet ouvrage.

Mais avant toute considération et explication, il est bon de définir. Qu'est-ce donc que la prière ? — Les maîtres de la vie morale et chrétienne, ainsi que l'École, en ont donné une double définition. Les uns ont dit : « La prière est l'élévation de l'âme vers Dieu : *Oratio est ascensus mentis ad Deum* », — les autres : « La prière est la demande des choses qui conviennent : *Oratio est petitio decentium* ».

Ces deux définitions, loin de se contredire, se complètent l'une l'autre. On peut, en les sou-

dant, en former la définition qu'on lit dans les catéchismes où les enfants étudient les vérités et les devoirs de la religion : « La prière est l'élévation de notre esprit et de notre cœur vers Dieu, pour lui rendre nos devoirs, lui exposer nos besoins, et lui demander son secours ».

Ces paroles sont simples ; méditons-les. Sous le voile de la simplicité, elles cachent de sublimes et saintes profondeurs, où nous allons entrer.

I

DEVOIR DE LA PRIÈRE

ADORATION ET ACTION DE GRACES

CHAPITRE PREMIER

DEVOIR DE LA PRIÈRE

PRIÈRE D'ADORATION ET D'ACTION DE GRACES

§ I

Il n'est rien de plus nécessaire que l'élévation de notre esprit et de notre cœur vers Dieu, par l'adoration et l'action de grâces ; rien de plus noble et de plus digne de l'homme.

Bien que la matière entre dans la composition de sa nature, l'homme n'est pas condamné à végéter ou à ramper ici-bas sous l'empire des forces organiques ou des obscurs instincts de la vie animale. Il est esprit en même temps qu'il est corps, et par son esprit il peut s'élever, à travers les choses visibles, jusqu'à leur principe invisible. A moins que de vulgaires appétits ou de basses convoitises ne la retiennent captive, l'intelligence humaine tend à monter vers Dieu, non pour le voir déjà, cette vision est l'acte réservé d'une autre vie, mais pour savoir qu'il existe, qu'il ne tient rien que de lui-même, qu'il

est le principe de tout être et de toute perfection, la perfection éternelle et infinie, grand au-dessus de toute grandeur, puissant au-dessus de toute puissance, sage au-dessus de toute sagesse, bon au-dessus de toute bonté, beau au-dessus de toute beauté, saint au-dessus de toute sainteté. Remplie de cette connaissance, l'intelligence humaine ne peut demeurer immobile dans un superbe silence ; mais, obéissant à l'impulsion logique qui résout pratiquement toutes les idées, il faut qu'elle exprime son ravissement par un hymme de louange, un cantique d'adoration.

Il le faut. Dieu se doit à lui-même cette première élévation de l'âme humaine, cette première prière de sa créature. Sa majestueuse présence, nous disent les Saintes Lettres, a fait tressaillir les monts et les collines, et les a fait bondir comme les béliers et les agneaux des troupeaux [1] ; pourquoi n'ébranlerait-il pas ces hauteurs sacrées où la pensée humaine se lève radieuse, comme le soleil sur la cime des montagnes ?

En répandant une lave de sa gloire sur les flancs du Sinaï, il lui fit jeter des cris qui étonnèrent le désert ; pourquoi n'arracherait-il pas une prière à l'âme intelligente de l'homme ?

1. *A facie Domini mota est terra... Montes exultaverunt ut arietes et colles sicut agni ovium.* (Psalm., cxiii).

Ce n'est pas qu'il en ait besoin pour ajouter quelque chose à son être, à sa vie, à sa félicité. Il est infini, il vit d'une vie infinie, il est heureux d'une félicité infinie. Quand il se contemple, il ne peut s'empêcher de se bénir lui-même d'une bénédiction qui suffit à sa grandeur et à sa plénitude. Cependant, parce qu'il est le principe nécessaire de toutes choses, il ne peut, sans porter atteinte à sa Majesté, éviter de se rencontrer en toutes choses.

Rien ne le forçait de créer, mais parce qu'il a voulu par pur amour répandre le bien, il faut qu'il retrouve dans ce bien répandu son bien à lui, c'est-à-dire sa plus grande gloire. Ce n'est pas de sa part une ambition égoïste, c'est une nécessité à laquelle il ne peut se soustraire, et qui régit ses décrets. Tous doivent avoir sa gloire comme but, autrement Dieu se dépouillerait de la plus auguste de ses relations avec les choses créées, laquelle est d'être leur fin suprême, en même temps qu'elle est leur premier principe.

Il y a plus : Dieu ne peut se contredire dans un seul et même acte, et cependant il se contredirait si, en leur donnant l'existence, il permettait aux créatures de n'avoir aucun rapport avec lui, de ne tenir aucun compte de sa suprême causalité, de s'appartenir.

Ce serait les revêtir d'une gloire insolente qui l'obligerait à leur refuser le concours nécessaire de sa puissance, à les repousser dédaigneusement loin de lui, à les anéantir. Il décréterait donc le néant, en même temps qu'il décréterait l'être : c'est absurde.

Non, Dieu ne peut pas sacrifier sa gloire, il l'a dit lui-même : *Gloriam meam alteri non dabo* [1]. — Il a donc le droit d'exiger de sa créature un acte qui ait pour but spécial de rendre hommage à sa perfection, acte que les créatures ne peuvent lui refuser, dans l'intérêt de leur propre existence ; cet acte, c'est la prière d'adoration.

Il est vrai que cette prière s'adresse à un être invisible. « Dieu est un Dieu caché » [2]. Cependant, dit l'Apôtre, « Il ne nous a pas privés de tout témoignage de son existence et de sa perfection : *Non sine testimonio semetipsum reliquit* » [3].

Si nous projetons, à travers nos yeux de chair, la lumière de notre esprit sur le monde, nous aurons bientôt reconnu que Dieu est partout. « Il est partout, dit saint Thomas, par son essence, par sa science, par sa puissance ».

1. Isai., cap. xlii, 8.
2. *Vere tu es Deus absconditus.* (Isaï., cap. xlv, 15).
3. Act., cap. xiv, 16.

Par son essence, car qui donc pourrait donner et conserver à des créatures contingentes et de passage l'être et l'existence qu'elles ne peuvent avoir par elles-mêmes, si ce n'est Celui qui ne doit qu'à lui-même son être et son existence ?

Par sa science, car qui donc pourrait ordonner harmonieusement tant de créatures diverses et disparates, si ce n'est Celui qui voit d'un seul coup d'œil tout ce qui peut être connu ?

Par sa puissance, car qui donc pourrait conduire à leurs fins chacun des êtres et leur ensemble, si ce n'est Celui qui les tient sous l'empire d'une seule et souveraine volonté ?

Oui, Dieu est partout, et partout, « il se manifeste à qui sait comprendre ce qu'il a fait » [1]. — « Les cieux racontent sa gloire, dit le Psalmiste, le firmament nous apprend qu'il est l'œuvre de ses mains, [2] et son nom admirable est écrit sur toute la terre » [3]. — Les cieux ! le firmament ! Cette voûte aux teintes douces, émaillée de lumières, comme une prairie de fleurs, aux jours où renaît la vie ; ces étoiles

1. *Quod notum est Dei, manifestum est in illis. Deus enim illis manifestavit. Invisibilia enim ipsius, a creatura mundi, per ea quæ facta sunt conspiciuntur.* (Rom., cap. I. 19, 20).

2. Psalm., XVIII.

3. Psalm., VIII.

immuables qui versent sur nous leurs tranquilles et intarissables rayons ; ces astres errants qui mesurent les temps et les espaces ; ce soleil toujours actif et toujours puissant, centre du mouvement qui nous emporte, foyer de la lumière qui nous réjouit et de la chaleur qui fait sourdre partout la vie !

Le ciel, le firmament, région inexplorée de mille bienfaits : l'ordre, la mesure, le mouvement, la lumière, la chaleur, la pluie, la rosée, les vents ! — Et la terre ! où les grands monts reçoivent les neiges et portent les glaciers éternels dont la perpétuelle transpiration alimente les fleuves, les rivières, les ruisseaux, fécondes artères du globe ; la terre, où l'on entend les soupirs et les mugissements des abîmes, où l'on contemple les admirables élans de la mer ; la terre, où l'on voit partout s'étendre comme un vêtement somptueux les plantes, dont les germes meurent et renaissent dans les embrassements du sol, dont les bourgeons éclatent sous les caresses de la brise, dont les fruits mûrissent sous les ardents baisers du soleil ; la terre où naissent et s'agitent des myriades d'êtres animés dans lesquels la vie éclot, se multiplie et progresse jusqu'à ce qu'elle arrive à sa perfection ; bref, l'ordre et l'harmonie de ce vaste univers,

est-ce que tout cela ne nous parle pas de la présence, de la science, de la sagesse, de la puissance de Dieu ? Est-ce que tout cela n'est pas un reflet de son éternelle et infinie beauté ? Ah ! pour peu que l'on soit attentif, on voit, on entend, on sent partout dans la nature, comme une palpitation religieuse, comme un saint frémissement qui cherche à se communiquer à l'âme, et la presse d'adorer son Créateur, son roi, son Père, son Dieu !

Quel témoignage ! Mais les cieux, le firmament, la terre, parlent moins éloquemment que nous-mêmes ! L'homme seul est un spectacle où se révèlent, mieux que partout ailleurs, les adorables perfections de Dieu. La sublime architecture de son corps, la noblesse de son attitude, la savante et parfaite ordonnance de ses membres et de ses organes, l'infinie variété de leurs fonctions sont de si grandes merveilles, que de grossiers admirateurs se sont imaginé que l'homme pourrait finir là où finit en lui la matière. Pourquoi se sont-ils arrêtés au seuil de notre belle nature ? S'ils étaient entrés dans ses profondeurs, ils y auraient rencontré l'esprit qui fait vivre le corps, l'âme, invisible substance, intelligence lumineuse et pénétrante ; immortelle patrie de la pensée, du souvenir, de l'amour et

de la liberté ; l'âme manifestée par l'éclat du regard, les jeux variés de la physionomie, et surtout par le grand don de la parole ; l'âme, véritable image de Dieu et chef-d'œuvre de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté. Et alors, ils auraient dit avec le Psalmiste : « Vos œuvres sont admirables, ô mon Dieu, et mon âme ne peut mieux les connaître qu'en elle-même ! » [1].

Quand la terre fouillée par notre curiosité, nous rend une statue depuis longtemps engloutie, d'une Vénus, ou d'un Apollon, quand le superbe et gigantesque Moïse nous apparaît assis dans le sanctuaire de la basilique Eudoxienne, quand nos yeux rencontrent, dans les Galeries du Vatican, le magnifique tableau de la Transfiguration, notre âme admire ces enfants du génie, et le ravissement qui fait battre nos cœurs, ouvrant nos lèvres, nous saluons Phidias, Praxitèle, Michel-Ange, Raphaël. Et devant la statue vivante qui a servi de type aux chefs-d'œuvre des maîtres, nous ne dirions pas : Salut, ô mon Dieu !

Il faut bien que la nature parle et nous rappelle avec une impérieuse éloquence l'existence et les perfections de Dieu, puisque l'Apôtre saint

1. *Mirabilia opera tua et anima mea cognoscit nimis.* (Psalm., cxxxviii).

Paul n'a pas craint de dire aux Sages de l'antiquité, qu'ils sont inexcusables de n'avoir pas répondu à ses appels : *Ita ut sint inexcusabiles* [1].

Plus inexcusable est le chrétien. Voulant se faire prier et adorer par le chrétien comme auteur surnaturel, Dieu ne s'est pas contenté de l'inviter par l'irradiation de sa vie et le reflet de ses perfections dans les figures et les harmonies de ce monde ; il est descendu vers lui, il s'est montré à lui, et lui a parlé comme on parle à un ami. Dès les premiers jours, il a préparé sous des voiles mystérieux la grande manifestation qui devait s'accomplir dans la plénitude des temps. Les solitudes embaumées de l'Eden, les champs de la Chaldée, les tentes voyageuses des Patriarches, les cimes foudroyées du Sinaï, la patrie de Juda triomphant, les terres d'exil où les prophètes ébauchaient les tableaux de l'avenir, furent témoins des préparations divines.

Et quand la coupe des temps anciens fut remplie jusqu'aux bords de ces préparations, le grand prodige s'accomplit. Dieu inclina les cieux et descendit, non plus caché sous des figures imparfaites, mais personnellement uni à une chair mortelle ; non plus passant comme un spectre

1. Rom., cap. I, 20.

pendant l'horreur d'une sombre vision de nuit, et donnant le frisson à ceux qu'il visitait, mais habitant pacifiquement au milieu des enfants des hommes : *Et Verbum caro factum est et habitavit in nobis.*

Dès lors, ce fut fini de ce cri traditionnel des Juifs : « Il n'est pas de nation aussi grande que la nôtre, pas de nation qui ait des Dieux s'approchant d'elle, comme s'approche notre Dieu »[1].

Dieu se donnait à l'humanité tout entière dans une nature humaine. Il fit plus que passer trente-trois années de sa vie, au milieu de nous ; il fit plus que nous léguer des Apôtres de sa doctrine, des représentants de son autorité souveraine, des héritiers de sa puissance, et des continuateurs de ses bienfaits ; dès qu'il entendit la voix de son Père, il s'enivra de son amour pour nous, et voulut perpétuer sa présence par un ineffable prodige. Les fragiles apparences que le prêtre nous montre dans ses mains émues, et dépose avec respect au fond des tabernacles, c'est lui réellement et substantiellement présent, lui qui cache sa Majesté sous le manteau de l'amour, et nous rappelle qu'il faut prier et adorer.

1. *Nec est alia natio tam grandis quæ habeat Deos appropinquantes sibi, sicut Deus noster adest.* (Deut., cap, iv, 7).

Chrétiens, choisis par Dieu et marqués d'un caractère sacré, pour être des adorateurs en esprit et en vérité, ne sommes-nous pas plus coupables que les païens, si nous traversons tous les âges de la vie sans élever nos cœurs vers Dieu, vers cet auguste visiteur qui a daigné soulever les portes de nos tentes voyageuses, et habiter avec nous dans cette vallée d'exil ? Jésus réclame ; Jésus proteste ; il nous jetterait à la face ses reproches et ses anathèmes, s'il n'aimait mieux être miséricordieux, et nous appeler par ses gémissements.

O hommes ! ô chrétiens ! ne disons donc plus : « Dieu se cache. Où est-il que nous l'adorions ? »

Il est partout, et partout il se manifeste et nous appelle. Il est dans la nature ; il est en nous ; il est dans les images qui nous rappellent le souvenir de son apparition ; il est dans les signes sacrés qui perpétuent sa présence parmi nous ; il est dans l'Eucharistie. Prosternons-nous donc, prions, adorons : *Adoremus et procidamus ante Deum*. Que les louanges de notre âme montent vers lui, comme la fumée religieuse de l'encens. Ainsi nous accomplirons le premier et le plus grand de nos devoirs.

§ II

Monté vers Dieu par l'intelligence et prosterné devant lui par l'adoration, l'homme n'a encore rempli que la moitié de son devoir. Il est en son âme une puissance vénérable et sacrée dirigée par la raison, mais capable aussi d'ébranler la raison quand elle en est touchée ; c'est la puissance affective que, dans le langage vulgaire, nous appelons le cœur.

Il faut que le cœur s'élève et prie. Si le cœur était absent de nos hommages, il manquerait quelque chose à la plénitude de nos rapports avec Dieu, et Dieu ne recevrait de ses créatures qu'une gloire incomplète. L'intelligence s'adresse à la Majesté infinie du Très-Haut, le cœur à son inépuisable libéralité : libéralité glorieusement manifestée par l'acte créateur, incessamment continuée par l'acte conservateur et providentiel.

Considérons que l'homme reçoit du monde inférieur et du monde supérieur toutes sortes de biens dont Dieu est l'auteur. Tout bien de la nature est un bien fait par Dieu. Tout être, toute vie, toute perfection, est un bien fait à un autre être, à une autre vie, à une autre perfec-

tion. Il n'est aucune créature qui ne se donne en quelque manière à une autre créature ; toutes par un mouvement généreux que leur imprime une main mystérieuse, sortent d'elles-mêmes pour entrer en d'autres, auxquelles elles doivent être utiles, la moins noble dans la plus noble, jusqu'à ce qu'elles arrivent à l'homme, cette royale créature à qui Dieu a dit : « Sois le maître, soumets à ton empire les êtres qui t'ont précédé dans l'existence : *Dominamini, subjicite.*

En effet, l'homme est maître. Ses besoins et ses plaisirs trouvent dans tous les règnes des tributaires et des serviteurs dévoués. Il y prend en souverain et la demeure qu'il habite, et les vêtements dont il se couvre, et les ornements dont il se pare, et les aliments variés dont il se nourrit, et les parfums qu'il respire, et les remèdes qu'il applique à ses maux, et les forces qui le soulagent dans ses fatigues, et les instruments de son travail, et la matière de ses inventions.

Mais les biens qu'il reçoit d'en bas, ne sont que la plus misérable partie de son patrimoine ; l'homme est riche, surtout, par les biens qu'il reçoit d'en haut : l'esprit, la vérité, l'amour, la liberté, le vif et persévérant désir de l'immortalité, et surtout la grâce qui le rend participant,

autant qu'il est possible, de la nature divine ; la grâce qui l'enrichit des lumières de la foi, étend l'horizon de ses espérances, enflamme son amour, surnaturalise ses actions, et le fait digne et capable de l'éternelle vision et possession de Dieu.

Saintes largesses ! Quand on y pense, on croit entendre cette céleste parole : « O homme ! ouvre ta bouche et je la remplirai de biens : *Dilata os tuum et implebo illud* » [1].

Il résulte de là que la grande et noble nature de l'homme est comme le rendez-vous des bienfaits de Dieu. Or, ce rendez-vous ne peut pas être définitif. Il est régi par une loi supérieure qu'on peut appeler loi de retour, en vertu de laquelle tout bien communiqué revient à sa source première. Si l'homme, comme un abîme, pouvait engloutir et faire disparaître à jamais dans son sein les dons de Dieu, ce serait monstrueux, car alors le bienfait perdrait son nom en perdant son caractère. Ce ne serait plus un *bienfait*, mais un bien dû, un bien nécessaire, un bien arraché par la fatalité aux entrailles paternelles de Dieu, et Dieu, par le plus étrange des aveuglements, se ferait un ennemi de sa propre bonté.

1. Psalm., lxxx.

On comprend donc la nécessité d'une loi qui prévienne l'oubli du bienfait. Cette loi, la voici : Tout bien fait à un être libre doit se transformer en un acte libre, et retourner ainsi à son auteur. Quel est cet acte ? Nous l'avons déjà nommé. C'est un acte simple, vulgaire, naturel, l'acte des pauvres, des deshérités, des malheureux qui ont rencontré quelque part une main secourable et un cœur généreux, c'est l'acte qui nous sert de pierre de touche pour juger les monstres que l'on appelle ingrats : la reconnaissance.

La reconnaissance n'est pas un fruit de l'intelligence, c'est un fruit du cœur. L'intelligence connaît les bienfaits, les enveloppe de sa lumière, les fait descendre radieux vers les rivages sacrés du cœur et le cœur reconnaît. Il reconnaît, non par un sentiment vague qui ne sait pas s'exprimer ; car de même que la connaissance des perfections divines se résout pratiquement en une prière que nous appelons l'adoration, la reconnaissance des bienfaits divins se résout pratiquement en une prière que toutes les langues humaines ont appelée le remercîment, l'action de grâces.

Un auteur a dit de la prière qu'elle est *la respiration de l'âme* ; j'ai oublié son nom, mais je le remercie de cette belle parole ; elle ren-

contre ici son application. Comme il y a dans toute poitrine humaine deux mouvements, l'un qui aspire l'air, l'autre qui l'expire après qu'il a vivifié le sang, il doit y avoir dans toute âme humaine deux mouvements, l'un qui aspire les dons de Dieu, l'autre qui les expire sous la forme sacrée de la prière, de l'action de grâces.

La nature nous impose cette prière ; d'accord avec la nature, l'Église nous la demande. Rendez grâces en toutes choses, nous dit-elle par la bouche de saint Paul, telle est la volonté de Dieu : *In omnibus gratias agite, hæc est voluntas Dei* [1]. Grâces surtout pour le don inénarrable de la vie chrétienne : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* [2]. Et avant de commencer cette immolation sacro-sainte dans laquelle se résument tous les bienfaits divins, elle s'écrie au nom du peuple chrétien : « Il est vraiment digne de vous, ô Seigneur, il est juste, équitable et salutaire que toujours et partout, nous vous rendions grâces : *Vere dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere* » [3].

Adorer Dieu, ce n'est donc pas assez, et fus-

1. I Thess., cap. v, 18.
2. II Cor., cap. ix, 15.
3. *Préface de la Messe.*

sions-nous prosternés jusqu'à la fin des temps devant sa perfection adorable, faisant monter vers lui le trisagion angélique, il attendrait encore l'élévation de notre cœur et la prière dont lui seul est capable : l'action de grâces. Et puisque l'action de grâces n'est, en définitive, qu'un acte gracieux répondant à un acte gracieux ; puisque l'acte le plus gracieux que l'homme puisse produire, c'est de dire sincèrement à quelqu'un : « Je vous aime », Dieu notre bienfaiteur et notre père attend de nous, de l'humanité tout entière, ce mot sublime et charmant que tous les cœurs tendres et généreux convoitent, ce mot qui remercie plus éloquemment que tous les discours humains : — Je vous aime.

Dieu attend de nous l'action de grâces, amoureuse expression de notre reconnaissance ; ne la lui refusons pas ; ce serait non seulement trahir notre devoir, mais encore méconnaître notre dignité.

§ III

Saint Thomas a dit de la prière « qu'elle est le propre de la créature raisonnable :

Orare proprium est rationalis creaturæ » [1].

Il nous semble bien que le monde subit jusque dans ses plus intimes profondeurs la religieuse impression de la majesté de Dieu, et se tient sous sa main dans la respectueuse attitude de la prière. Le Prophète royal adresse à l'univers de solennelles provocations. « Que toute la terre vous adore, ô Seigneur, et chante vos louanges : *Omnis terra adoret te et psallat tibi* » [2]. On dirait qu'il est impatient de voir tout ce qui est, tout ce qui se meut, tout ce qui vit, tout ce qui respire, tressaillir sous le feu des regards divins, et d'entendre sortir des entrailles de la nature, un hymne grandiose et sublime comme l'œuvre de Dieu. De son côté, l'Église invite la lumière et les ténèbres, les vents et les tempêtes, les frimas et les neiges, les pluies et la rosée, les fleuves et les mers, les montagnes et les vallées, les arbres de la plaine et des collines, les bêtes sauvages et les animaux des champs, toutes les créatures, à bénir le Seigneur. Mais en réalité, aucune créature ne chante, ne bénit, n'adore, ne rend grâces, ne prie que par la bouche sacerdotale de l'homme, dont c'est la condition et le devoir d'exercer, au nom du

1. SUMM. THEOL., IIa IIae p., quæst. LXXXIII, a. 10, c.
2. PSALM., LXV.

monde, l'auguste office d'une représentation universelle et de rendre à Dieu la gloire qui lui est due.

En effet, ni par leur obéissance passive à la loi qui les régit, ni par la rectitude de leurs mouvements, ni par l'harmonie de leurs rapports, ni par l'accord de leurs voix, les créatures inintelligentes ne peuvent glorifier Dieu comme il veut être glorifié ; car elles n'ont ni la conscience de leurs actes, ni la connaissance de leurs destinées, ni la faculté d'agir librement. Ce qu'elles font, Dieu l'accomplit en elles avec une inflexible rigueur, lui seul a conscience de ce qu'il opère, et connaissance du terme suprême de ses opérations. Or rien de tout cela ne suffit à la gloire extérieure de Dieu ; car la gloire, dit saint Thomas, suppose une connaissance claire d'où procède la louange : *Clara cum laude notitia* [1]. Une connaissance claire de l'être glorifié, la conscience de l'acte qui glorifie, et, pour que cet acte soit revêtu de la splendeur du mérite, une force originale et personnelle qui soit libre de la produire. Voilà la gloire telle que la comprend instinctivement l'humanité [2]. Instinctive-

1. SUMM. THEOL., III p., quæst. 2, a 3 cit. S. Aug.
2. *Gloria est illustris ac pervagata multorum et magnorum vel in suos cives, vel in patriam vel in omne genus humanum, fama meritorum.* (CICER., Pro Marcello).

ment tout homme qui veut être glorieux désire les hommages d'un être intelligent et libre. Et si les Alexandre, les Scipion, les César, tous les grands capitaines du monde, n'avaient eu pour spectateurs et acteurs de leurs triomphes que les chevaux, les armes, et les étendards des vaincus, les arbres des routes et les monuments des capitales, la terre entière et même tous les astres du firmament, s'ils n'avaient entendu les peuples célébrer leur vaillance et chanter leurs hauts faits, ils seraient morts de dépit sur leurs trophées.

Or, ce que sent instinctivement l'homme revêtu de la majesté sanglante du vainqueur, Dieu le doit vouloir, lui qui est revêtu de la majesté sans tache du créateur et du bienfaiteur. Et parce que l'homme est capable de le connaître, non pas sans obscurité, mais assez clairement pour être convaincu de sa grandeur et de sa libéralité infinies, puisque l'homme a conscience de ce qu'il fait, puisque l'homme possède en propre le domaine de ses actes, c'est à l'homme que Dieu s'adresse et demande, pour sa gloire, une prière d'adoration et d'action de grâces. Aussi les anciens, dans leur langage naïf et concis, avaient-ils excellemment appelé l'homme un *animal religieux*.

L'homme est obligé à la prière pour son compte personnel, en raison de sa nature ; il y est obligé encore pour le monde entier, en raison de sa dignité. Ne pouvant glorifier Dieu par un acte intelligent et libre, les créatures ont besoin d'être représentées dans l'accomplissement de ce grand devoir ; l'homme est leur prêtre. Sa nature est une récapitulation de toutes les perfections de l'univers, un centre vivant où les bienfaits de Dieu se donnent rendez-vous, un petit monde. Dans ce petit monde, le grand monde subit l'impression réfléchie de la majesté divine, reconnaît la libéralité de son auteur et les attentions de la Providence, s'élève vers Dieu, adore et rend grâces. L'homme, en un mot, fait prier en lui l'univers. Ce beau mot d'*univers*, dont nous nous servons pour désigner l'ensemble des êtres, leurs relations et leur harmonieuse tendance vers le centre divin, ne peut être justifié qu'autant que l'homme

En donnant un langage à toute créature
Prête pour adorer sa voix à la nature [1].

Comme l'artiste dont les mains rapides s'abattent, marchent, volent, se croisent sur le clavier à l'aide duquel il exprime ses conceptions sa-

1. Lamartine, Médit. xiii. *La prière.*

vantes, la poésie de ses rêves, la fièvre de ses sentiments, l'homme s'empare de l'orgue immense de la création. Sous l'action mécanique des lois, cet instrument sublime ne fait entendre que des sons monotones qui expirent aux portes des demeures éternelles ; sous l'action de l'âme humaine, son chant s'anime et devient une harmonie de pensée et d'amour qui pénètre les cieux et mêle aux cantiques des anges ses religieux *hosannah*.

Après avoir invité la nature à louer Dieu, le Psalmiste avait donc raison d'ajouter : « Que ma prière, ô Seigneur, s'élève vers vous comme un flot d'encens : *Dirigatur, Domine, oratio mea sicut incensum in conspectu tuo* »[1]. Semblables à des urnes gigantesques, la terre et les astres se balanceraient en vain dans les espaces; Dieu détournerait son regard comme d'un spectacle indigne de sa très sainte majesté, s'il ne voyait sortir de ces encensoirs, toujours en mouvement, le parfum de nos adorations et de nos actions de grâces.

L'homme étant le prêtre de la création, nous devons conclure que sa prière, lors même qu'elle se borne à adorer Dieu et à le remercier de ses

1. Psalm., cxl.

bienfaits, joue un rôle important dans le gouvernement divin. Elle se produit en vertu d'une loi éternelle et immuable à l'accomplissement de laquelle l'existence de la nature entière est, en quelque sorte, suspendue.

Rien ne subsiste dans le monde, rien ne se meut, rien ne vit, rien ne progresse, rien ne tend à la perfection qu'en vertu de l'action providentielle de Dieu ; mais l'action providentielle de Dieu ne persévère qu'en vertu du mouvement religieux par lequel la créature retourne à son principe, et lui offre à cueillir, dans son œuvre même, le seul bien qui soit digne de lui : le bien de sa gloire. Supprimons ce bien, la créature n'a plus de raison d'être, parce qu'elle n'a plus de fin, et Dieu peut lui dire ce qu'il disait jadis à son peuple : « Tu m'abandonnes, je vais t'abandonner aussi » [1]. Il est vrai qu'une seule créature raisonnable peut, par ses hommages, retenir la Providence enchaînée à son gouvernement, tant son âme est supérieure au reste du monde. Mais il est vrai aussi que si, par impossible, toutes les âmes à la fois cessaient de prier, Dieu laisserait tomber de ses mains royales les rênes de l'univers, et, en un clin d'œil,

1. *Populus iste derelinquit me... et derelinquam eum.* (Deut., cap. xxxi, 16, 17).

tout être s'évanouirait. Songeons à cela : lorsque, spectateurs immobiles des merveilles du monde, nous arrêtons par une résistance impie les admirables élans de notre âme vers Dieu, nous ne sommes plus à notre place, nous devenons inutiles, que dis-je ? nous devenons nuisibles, car nous conspirons contre nous-mêmes et contre la nature entière. Au contraire, lorsque notre âme, par l'adoration et l'action de grâces, monte vers le Père des Cieux, nous devenons, en le glorifiant, les coopérateurs glorieux de son gouvernement.

Pénétrés de ces considérations, rentrant en nous-mêmes, élevons notre âme vers Dieu et disons-lui : — O mon Dieu ! mon Maître ! mon Père ! mon bienfaiteur ! Beauté infinie ! Bonté sans rivage ! Ne vous ai-je pas trop longtemps méconnu et oublié ? Vous étiez près de moi, vous m'appeliez et je passais des jours entiers sans rien vous dire. Ce n'était pas malice de ma part, mais négligence et préoccupation des choses, qui, pourtant, n'ont de prix que parce que vous me les avez données.

Trop longtemps je fus coupable et ingrat ; pardonnez-moi, ô mon Dieu ! Désormais, je ne passerai pas un seul jour de ma vie sans vous

dire : O unique beauté digne de nos hommages, je vous adore ! O bonté libérale et magnifique, je vous remercie de tous vos bienfaits ! Gloire à vous, Seigneur, dans le ciel et sur la terre ! Nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons ; nous vous rendons grâces pour votre plus grande gloire. *Adoramus te, gratias agimus tibi, propter magnam gloriam tuam.*

II

PRIÈRE DE DEMANDE

CHAPITRE II

PRIÈRE DE DEMANDE

L'homme étant comme un centre où viennent aboutir tous les bienfaits divins est, par cela même, soumis à une loi de retour, en vertu de laquelle tout bienfait doit être renvoyé à son auteur sous la forme d'un acte libre. Cet acte, nous l'avons appelé la reconnaissance, dont la résolution pratique, autrement dit, l'expression, est la prière d'action de grâces. Ainsi nous achevions de justifier la première partie de notre définition. La prière est l'élévation de notre âme vers Dieu : *Oratio est ascensus mentis ad Deum.*

Mais comment l'homme reçoit-il de Dieu ? Se fait-il du sein de Dieu dans le sein de l'homme un écoulement spontané de tous les biens ? — Suffit-il que l'homme réponde à la libéralité et à la munificence de son Père des cieux, comme

une capacité que l'on remplit, à charge pour lui, seulement, de payer à son bienfaiteur une dette de reconnaissance et d'action de grâces ? — Voilà des questions qui demandent une réponse.

Elle est tout entière dans la seconde partie de notre définition : « La prière est la demande faite à Dieu des choses qui conviennent : *Oratio est petitio decentium* ».

La raison et la foi nous disent que cette demande est nécessaire. Cependant, certains philosophes spiritualistes trouvent à retrancher dans notre définition de la prière.

Nous disons : « La prière est une élévation de notre âme vers Dieu pour lui rendre nos devoirs et lui demander les choses dont nous avons besoin ». — A leur avis, c'est trop. Ils mettent de côté la demande, et citent avec complaisance ces paroles d'un illustre sophiste : « Je converse avec Dieu ; je pénètre toutes mes facultés de sa divine essence ; je m'attendris à ses bienfaits ; je le bénis de ses dons ; mais je ne le prie pas. Que lui demanderais-je ? qu'il changeât pour moi le cours des choses ? qu'il fît des miracles en ma faveur ? Moi, qui dois aimer par-dessus tout l'ordre établi par sa sagesse, et maintenu par sa Providence, voudrais-je que cet ordre fût

troublé pour moi ? Non, ce vœu téméraire mériterait d'être plutôt puni qu'exaucé »[1].

Ainsi donc notre attitude religieuse vis-à-vis de Dieu doit se borner à l'adoration et à l'action de grâces ; mais pas de demande. Elle n'est propre qu'à nous faire suspecter la libéralité divine, à introduire dans le jeu souple et régulier des forces de la nature mainte complication inutile et absurde, à multiplier sans raison les merveilles, bref, elle se brise contre l'immutabilité des lois. Non, nous ne devons pas recourir à des importunités qui ravalent ensemble la très haute majesté de Dieu et la dignité humaine. La prière de demande telle que l'entendent et la pratiquent les religions positives, ne peut pas soutenir le contrôle de la raison, car la raison nous dit que la perfection divine ne peut déchoir. Quelque effort que l'on tente, il est impossible d'arracher Dieu à son immutabilité, à son éternité. Notre prière ne nous fait d'autre bien que de nous rapprocher de lui par la méditation et l'amour »[2].

Ainsi raisonnent les philosophes amis de la religion naturelle, dont la prétention est de ré-

1. J. J. Rousseau, *Profession de foi du vicaire savoyard.* Edit. Lahure, tom. II. pag. 85).

2. Jules Simon, *La religion naturelle*, (4e partie, chapitre Ier, La Prière, vers la fin).

duire nos rapports avec Dieu à leur plus simple expression. Avant de répondre à la difficulté qu'ils nous proposent, exposons clairement notre doctrine.

§ I

Nous disons que la prière est un devoir; mais nous allons plus loin, nous disons que la prière est un besoin. Dût-il faire injure à sa raison qui le presse de quitter le monde visible pour s'élever vers le monde invisible, dût-il oublier sa grande nature dans le commerce profane des créatures, et négliger le commerce sacré de la divinité, l'homme sentirait en lui-même l'aiguillon de la nécessité, et lèverait encore ses yeux, ses mains, son esprit et son cœur vers le ciel. Admirable disposition de la Providence qui place le besoin à côté du devoir, qui fait du devoir un besoin, afin que le besoin garantisse l'accomplissement du devoir.

Dieu veut que nous recourions à sa paternelle libéralité. Il ne nous refusera rien, mais à la condition que nous lui demanderons tout; et lorsque nous nous étonnerons d'avoir le cœur et les mains vides, il nous faudra entendre ces douces et graves paroles : Jusqu'ici vous n'avez rien de-

mandé : *Usque modo non petistis quidquam* ; demandez et vous recevrez : *Petite et accipietis* [1]. Demander pour recevoir, voilà la loi. Dieu nous l'impose parce qu'il se doit à lui-même de traiter ses créatures proportionnellement à leurs facultés. Il n'attend pas que les êtres inférieurs, qui ne peuvent ni connaître, ni exprimer leurs besoins, lui adressent une prière ; il les prévient, se penche vers eux, et leur dit à chaque instant : Je suis votre père. Il n'est pas entendu, il n'est pas compris ; mais son infatigable bienveillance interprète chaque mouvement, chaque mouvement est pour lui comme un désir auquel il répond par un bienfait [2]. A l'astre glorieux qui roule sur les cordes silencieuses de son écliptique, à l'atome obscur qui gravite dans l'ombre, à l'arbre qui fait chanter son feuillage sonore, à la toute petite fleur qui tend sa corolle au soleil, au géant qui remplit le désert de ses cris, au ciron qui va se noyer dans une goutte de rosée, il envoie incessamment sa féconde bénédiction. Il est vraiment père, et le vrai père n'oublie pas

1. Joan., cap. xvi, 24.

2. *Pulli corvorum dicuntur invocare Deum propter naturale desiderium, quo omnia suo modo desiderant consequi bonitatem divinam. Sicut etiam bruta animalia dicuntur Deo obedire, propter naturalem instinctum quo a Deo moventur* (Summ. Theol., IIa IIae part., quæst. 83, a. 10, ad 3).

un fils idiot qui ne peut ni le connaître, ni lui demander son assistance. Mais au sommet de la nature, nous voici. D'un côté, besoigneux comme le reste du monde ; d'un autre côté, riches de lumières pour voir ce qui nous manque, connaître la source de tout bien et comprendre notre dépendance. N'est-il pas juste que tout cela soit exprimé par un acte d'humble soumission, dont le propre est d'établir une religieuse correspondance entre nos besoins et la libéralité divine ? Cet acte, c'est la prière de demande. Dieu le réclame par cette loi inscrite dans la charte de son gouvernement : « Demandez et vous recevrez : *Petite et accipietis* ». Et en même temps qu'il le réclame, il en garantit l'accomplissement par un mouvement profond, spontané, universel, irrésistible, le mouvement de l'instinct ; car tout être intelligent qui peut voir, comprendre, sentir son indigence, a l'instinct de la demande, de la supplication, de la prière. Appelons-en à notre expérience.

Que fait l'enfant trop faible encore pour étendre la main, et attirer à soi les premiers biens dont son instinct lui révèle la nécessité ? Il demande, il prie, les yeux levés vers sa mère, et, s'il ne peut la séduire par ses caresses et ses baisers, il la fléchit par l'importunité de ses cris

et de ses larmes. Que fait le pauvre, lorsque le besoin, plus fort que la honte, le jette dans la rue qu'il traversait naguère avec la sainte fierté du travailleur ? Il tend la main, il supplie, il conjure, et si l'amour de Dieu qu'il invoque n'a pas assez d'énergie pour attirer vers lui nos cœurs égoïstes, il demande au nom des calamités que sa colère nous prépare, et cherche à arracher l'aumône de nos mains lâches et tremblantes. Que faisons-nous, nous-mêmes ? Pauvres à l'égard de ceux de nos semblables qui peuvent donner et répandre sur notre vie quelque chose de leur gloire et de leurs faveurs, nous prions, nous demandons. Nous demandons l'amour des cœurs, l'appui des bras robustes, des secours, des encouragements, des consolations ; nous demandons des choses bonnes et honnêtes, nous demandons, hélas ! des choses honteuses et viles ; nous demandons noblement, nous demandons jusqu'à l'oubli de toute pudeur et de tout sentiment généreux. Il y a des hommes qui nous reprochent de prêcher la prière au peuple chrétien et de lui ouvrir par là la voie des plus humiliantes superstitions, et eux, couchés aux pieds des Sérapis qu'est venu baiser le soleil de la fortune, empressés d'engloutir ce qui échappe à la voracité de leur dieu, prodiges d'abaissement

et de vileté, eux passent la moitié de leur vie à faire, à des êtres méprisables, de méprisables prières. Nous avons pitié de leur ignominie à cause de la leçon qu'ils nous donnent, ils confirment cette loi providentielle : Tout être qui voit, qui comprend, qui sent sa misère, a l'instinct de la prière.

Prenons donc conscience de nous-mêmes, et nous reconnaîtrons combien sont multipliés nos besoins et profonde notre misère, surtout si nous les comparons à la plénitude divine ; par conséquent, combien il est nécessaire que nous dirigions vers Dieu le mouvement instinctif qui nous porte à demander.

Qu'est-ce que l'homme ? — Un être vivant de la vie du corps et de la vie de l'esprit. — Eh bien, dans son corps, comme dans son esprit ; dans ce qu'il a de plus vil, comme dans ce qu'il a de plus noble, l'homme est un pauvre, un grand pauvre. Son corps si merveilleusement organisé ne peut subsister par lui-même ; il est obligé d'emprunter autour de lui ce qui le protège contre les forces ennemies de son bien-être et de son intégrité.

Il est vrai que la nature se prête assez docilement encore à ses exigences ; mais il est vrai

aussi qu'au-dessus des lois de la nature, règne une force souveraine qui, par de mystérieux ralentissements de son concours, ou par de justes permissions, peut nous rappeler sa présence et trahir ainsi nos désirs et nos espérances. Il est vrai qu'un travail intelligent et opiniâtre peut féconder les terres stériles, et tirer des entrailles de la matière les trésors qu'elle recèle ; mais il est vrai aussi que le travail n'a de puissance, de fermeté et de constance qu'autant que l'organisme fonctionne régulièrement et que la santé répond à la bonne volonté. Et la santé, richesse des travailleurs, est à la merci des plus vulgaires accidents. — Il est vrai que les favoris de la fortune peuvent se croire affranchis des besoins qui tourmentent la masse des petites gens ; mais il est vrai aussi qu'aucune puissance de ce monde ne peut les mettre pour toujours à l'abri des surprises et des coups de l'adversité, et que, s'ils étaient sages, ils chercheraient plus haut que ce monde, une garantie et une protection contre les éventualités d'avenir qui les menacent de plus près, peut-être, qu'ils ne pensent. Il est donc vrai que nous ne devons jamais oublier, jamais cesser d'invoquer cette puissance supérieure qui dispose de toutes les lois de la nature, de toutes les fonctions de notre

organisme, de tous les événements de l'avenir ; jamais cesser de recourir à Dieu ; car cette puissance c'est Dieu.

Nous devons l'invoquer pour faire face aux nécessités déjà si impérieuses de notre vie matérielle ; combien plus pour faire face aux nécessités bien autrement impérieuses de notre vie intellectuelle et morale. Sans doute, on peut dire que notre âme est déjà riche et puissante quand elle sort de la bouche du Très-Haut, et vient animer la matière rudimentaire dont elle doit faire notre corps. Mais dans cette première manifestation de sa vie, elle n'a pas encore pris conscience d'elle-même. Dès que la réflexion lui révèle ses facultés, elle sent qu'elle est pauvre, elle appelle deux grands biens : la vérité et la vertu. Ce n'est pas ambition de sa part, elle est grande assez pour les contenir. Ses légitimes aspirations, ses nobles désirs ne seront satisfaits, elle ne cessera de gémir et d'enfanter que lorsque ces deux grands biens seront devenus son bien propre. Mais où les prendra-t-elle ? — Dans sa raison ? — Dans sa volonté ?

On a prétendu que la raison pouvait se suffire à elle-même. « L'homme, a-t-on dit, n'a jamais eu et n'aura jamais, pour connaître le vrai,

qu'un seul moyen, l'observation, c'est-à-dire la nature humaine... Nous partons de l'homme pour arriver à tout, même à Dieu... La raison rattache à la nature humaine, observée sans relâche, toutes les grandes vérités qui gouvernent les sciences, constituent la religion, civilisent la société [1] ». — Hélas ! une triste expérience nous a, depuis longtemps, appris que la raison abandonnée à elle-même est trop souvent condamnée à de continuels tâtonnements, doutes et incertitudes, et que les plus belles intelligences ont maintes fois fait naufrage dans le gouffre de l'erreur. Pour qu'elle puisse se fixer dans la tranquille et sereine possession du vrai, il faut à l'âme humaine plus qu'un travail d'observation sur sa propre nature, plus que des communications avec les milieux qu'elle traverse ; il lui faut des communications avec la vérité elle-même, l'irradiation de cet astre éternel qui illumine toute intelligence créée, une participation à la lumière même de Dieu. Quand donc elle est à bout de ses efforts, qu'elle ne se décourage pas ; il lui reste le gémissement, la supplication, la prière ; il lui reste de dire à Dieu : « Conduisez-moi dans le chemin de votre vérité,

1. Emile Saisset, *Essais*, page 262.

et enseignez-moi : *Dirige me in veritate tua et doce me* [1]. Éclairez mes yeux, afin que je ne m'endorme pas dans la mort de l'erreur : *Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte* [2]. — Montrez-moi votre face adorable, et je serai délivré de mes incertitudes et de mes doutes, de toutes les influences ennemies qui conspirent à étouffer en moi jusqu'à la dernière étincelle du vrai : *Ostende faciem tuam et salvi erimus* [3].

Nous pouvons, nous devons demander à Dieu la vérité qui est le bien de notre intelligence ; nous pouvons, nous devons aussi lui demander la vertu qui est le bien de notre volonté. Ah ! si la vertu n'était qu'un noble désir, qui donc pourrait se plaindre de n'être pas vertueux ? Car qui donc, quelquefois au moins dans sa vie, n'a pas senti son âme soulevée vers les hautes et pures régions où le bien l'appelle ? — Mais la vertu est plus qu'un désir ; c'est un état, une habitude fixée dans l'âme après une longue suite d'efforts ; c'est le portique du ciel où ne se promènent que ceux qui en ont forcé l'entrée par un

1. Psalm., xxiv.
2. Psalm., xii.
3. Psalm., lxxix.

rude labeur et de saintes violences : « Pour être vertueux, dit saint Thomas après le philosophe, il faut agir avec force, fermeté et constance : *Ad virtutem necesse est firmiter et immobiliter operari* ». — A ce compte, n'en doutons pas, il est difficile d'être vertueux, car notre pauvre nature appesantie, opprimée par ses convoitises, se sent violemment poussée vers les abîmes du mal. Il n'est pas un homme qui ne puisse dire avec l'apôtre : « Je sens dans mes membres une loi fatale qui combat la loi de mon esprit »[1].

Et cependant le bien nous appelle, le bien tend à nous fixer dans les pures et saintes régions qu'il habite. Si nous ne pouvons pas compenser par nos efforts personnels la force de pesanteur qui nous tient éloignés de lui, n'est-ce pas un devoir pour nous de recourir à la force irrésistible du Dieu qui attend notre prière? Quand nous lui aurons dit : « Mon Dieu, venez à mon aide : *Deus in adjutorium meum intende.* — Seigneur, hâtez-vous de me secourir : *Domine ad adjuvandum me festina* », il nous tendra sa toute-puissante main et nous introduira, nous pauvres, nous déshérités de la vertu, dans le

1. *Video aliam legem in membris meis repugnantem legi mentis meæ.* (Rom., cap., vii, 23).

royaume d'ordre et de paix où se repose la conscience victorieuse.

Voilà qui est certain : Nous avons besoin de recourir à Dieu pour obtenir ces deux grands biens de l'âme, la vérité et la vertu ; mais prenons-y garde : la vérité et la vertu chrétiennement entendues habitent une sphère inaccessible où l'humaine nature ne peut atteindre, nous ne dirons pas seulement par ses propres forces mais même avec le secours de Dieu, si ce secours ne prend un caractère spécial. Par delà les vérités, déjà si élevées, qui sont du domaine de l'intelligence, il y a les vérités surnaturelles ; par delà les devoirs et les actes si multipliés si impérieux, si difficiles de la vie morale, il y a les devoirs et les actes de la vie surnaturelle ; par delà ce qui fait l'homme, il y a ce qui fait le chrétien. Or, non seulement le chrétien a besoin de Dieu pour que descendent en son esprit les vérités supérieures qui sont l'objet de sa foi, pour que lui soit montrée l'ineffable béatitude qui lui est destinée au terme de sa vie, pour que soient dirigés vers cette béatitude toutes ses aspirations, ses espérances et ses actes ; mais encore, placé en face des plus profonds mystères, plongé dans des ténèbres qui humilient sa

raison, courbé sous le joug d'une loi qui l'oblige à être plus grand que nature s'il veut répondre à sa vocation, engagé par son initiation à la pratique de toutes les vertus, et surtout, des grandes vertus de foi, d'espérance et de charité, le chrétien doit sentir au fond de son âme, non seulement des résistances et des révoltes, mais son impuissance, si complète, si absolue, que Dieu ne peut y remédier qu'en ajoutant au concours naturel de sa Providence, une opération mystérieuse et ineffable qui pénètre, transforme la nature humaine, et la rend, selon l'expression de l'Apôtre saint Pierre, « participante de la nature divine »[1]. — C'est la grâce.

Or la grâce, comme le mot l'indique, est le commerce gratuit de Dieu avec l'homme. Dieu peut donc s'y refuser, et laisser l'homme à son impuissance, à sa pauvreté, à sa misère. Et alors, il faut bien que l'homme, s'il veut être chrétien, élève ses mains et son cœur vers le ciel, et en fasse descendre par de ferventes supplications le plus parfait de tous les biens : « Seigneur, dira-t-il, répandez votre sainte grâce dans mon âme : *Gratiam tuam, Domine, mentibus nostris infunde.* — Affermissez, augmentez ma foi, mon

1. *Ut efficiamini divinæ consortes naturæ.* II PETR., cap. I, 4.

espérance, ma charité : *Da nobis fidei, spei et charitatis augmentum.* — Faites que, par votre grâce, je sois ce que je dois être, un chrétien, un fils de Dieu, un élu, un citoyen du ciel, et je dirai avec l'Apôtre : *Gratia Dei sum id quod sum* [1].

Ainsi donc, l'homme est pauvre, et dans sa vie physique, et dans sa vie intellectuelle, et dans sa vie morale, et dans sa vie chrétienne. Le vieil Homère a bien dit : « Tous les hommes ont besoin de la divinité » [2]. Et mieux encore, le Fils de Dieu, lui-même : « *Sine me nihil potestis facere* [3]. Sans moi, vous ne pouvez rien faire ». — Partout, donc, nécessité de diriger vers Dieu l'instinct qui nous porte à demander quand nous avons pris conscience de notre misère.

Ajoutons à cela qu'il y a dans la vie, ou plutôt, dans les vies de l'homme, des moments solennels, des phases douloureuses et terribles, où se réveille plus impérieux que jamais l'instinct de la prière. C'est quand l'avenir s'ouvre devant notre adolescence, quand il s'agit de fixer notre

1. I Cor., cap. xv, 10.
2. *Odyss.* iii, 48.
3. Joan., cap. xv, 5.

vie dans un état qui réponde à la fois, à nos désirs, à nos aptitudes, et aux adorables desseins de la Providence ; c'est quand notre corps tombe entre les mains impitoyables de la souffrance ; quand notre âme déshéritée de toutes les affections, trahie par ceux-là auxquels elle s'était abandonnée avec une naïve confiance, devient tout à coup comme un abîme de tristesse, de chagrins, d'angoisses, de découragement, de désespoir : c'est quand, infidèles à la vérité, à la vertu, à la grâce, nous ne traînons plus ici-bas qu'une existence déshonorée par le péché ; c'est alors, si nous n'avons pas étouffé en nous tout sens religieux, que nous sentons le besoin d'invoquer la lumière, l'assistance, la consolation, la miséricorde, le pardon, non pas autour de nous, mais à la source infinie de tous les biens.

Nous avons défini la prière de demande, énoncé la loi qui la régit, montré que cette loi est confirmée par un mouvement profond, universel, irrésistible, le mouvement de l'instinct ; que ce mouvement doit prendre une direction supérieure et s'adresser à Dieu. Il ne nous reste plus qu'à justifier la loi par la raison, contre toutes les oppositions de la raison.

§ II

Pourquoi Dieu attend-il que nous lui racontions nos misères ? Invisible témoin de tout ce qui se passe en nous et autour de nous, il sait mieux que nous ne le savons nous-mêmes ce qui nous est nécessaire [1]. Il peut répondre immédiatement à toute exigence de notre nature et de notre situation, sans y être invité autrement que par sa clairvoyance, et même, ce qui est plus simple, il peut prévenir toute nécessité. Cette loi : — Demandez et vous recevrez, — introduit donc une complication inutile dans son gouvernement.

Nous tenons compte autant qu'il faut de l'omniscience et de la toute-puissance de Dieu, mais nous prétendons qu'il est une grande et admirable raison pour laquelle il nous a dit : *Demandez et vous recevrez* ; une raison qui protège sa gloire et nos intérêts les plus chers. C'est qu'il fallait que nous fussions dans l'impossibilité de l'oublier, dans l'impossibilité d'oublier aussi notre infériorité et notre dépendance. Déjà nous perdons si facilement de vue les

1. *Scit enim Pater vester quia his omnibus indigetis* (MATH., cap. VI, 32).

choses d'en haut et le souvenir de ce que nous sommes ! Il y en a tant qui croient ne rien devoir qu'à leur intelligence, à leur habileté, à leur vigueur, à leur mâle courage, à leurs efforts ! Que serait-ce donc, si Dieu nous contentait sans que nous lui donnions un signe de notre dépendance, et jusqu'à nous faire croire que nous possédons de droit tous les biens ! Oh ! alors, il n'y aurait plus de bienfaits pour nous ; plus lâchement insolents que des valets trop bien traités, nous mettrions au pillage les dons de Dieu. Le monde inférieur aurait seul le pouvoir de fixer notre attention et d'attirer nos hommages. Il se ferait de toutes nos facultés une concentration égoïste, et, non contents de négliger le devoir sacré de l'amour et de la reconnaissance, nous négligerions jusqu'au devoir premier de l'adoration. Dieu a donc fait sagement d'éperonner notre âme et notre corps par des besoins sans cesse renaissants, et de nous imposer l'obligation de recourir à sa libéralité. Ainsi il prévient plus d'un oubli funeste, ainsi il nous met dans la nécessité de reconnaître son souverain domaine et de confesser notre dépendance, ainsi il nous pousse à l'accomplissement des devoirs fondamentaux de notre vie religieuse ; car demander à Dieu c'est déjà l'a-

dorer et préparer dans son cœur la reconnaissance [1].

Aussi Dieu ne dispense-t-il personne de la prière : personne, pas même son propre Fils. Engendré de toute éternité, il est égal à son Père, Dieu comme lui. Par lui ont été faits les espaces, les temps et tout ce qu'ils renferment : *Per ipsum omnia facta sunt.* Naturellement, il est l'héritier universel des choses. Mais parce qu'il s'est abaissé au-dessous des Anges, parce qu'il a pris une nature humaine, parce qu'il s'est mis dans un état de dépendance, Dieu a voulu qu'il confessât cette dépendance. Il lui a donc dit, ou plutôt, il lui a fait dire par un homme comme nous, un homme qui voyait dans les lointains de l'avenir, les anéantissements et les grandeurs de l'Homme-Dieu : « Mon fils, demande-moi, et je te donnerai les nations pour héritage : *Postula à me et dabo tibi gentes hæreditatem tuam* » [2].

1. *Deus nobis multa præstat ex sua liberalitate etiam non petita : sed quod aliqua vult præstare nobis petentibus, hoc ex propter nostram utilitatem, ut scilicet fiduciam quamdam accipiamus recurrendi ad Deum, et ut recognoscamus eum esse bonorum nostrorum auctorem.* (SUMM. THEOL., IIa IIae p., quæst. 83 a. 2, ad 3). *Per orationem homo Deo reverentiam exhibet, in quantum scilicet ei se subjicit, et profitetur orando se eo indigere, sicut auctore suorum bonorum.* (*Ibid.*, a. 3, c.).

2. PSALM., II.

Jésus-Christ a demandé par ses gémissements, ses humbles supplications, ses larmes, son sang. Aujourd'hui, il nous possède. Qu'il soit à jamais béni !

Mais voici venir la métaphysique ! D'un ton absolu, elle dit à nos prières : On ne passe pas ! — Laissons-la s'expliquer.

Dieu, nous dit-elle, est un être immuable ; sa tranquille existence ne doit pas se prêter aux fluctuations infinies qui sont le propre des natures créées. Ce qu'il veut, il le veut fermement, parce qu'il le veut éternellement ; il le veut éternellement, parce qu'il le veut sagement. Le monde, avant qu'il fût créé, était harmonie dans sa pensée, et des lois invariables en ordonnaient déjà les éléments. Aujourd'hui, ces lois sont en pleine activité ; faut-il donc que Dieu les change pour notre bon plaisir ? qu'il les change non pas une fois, mais à chaque instant, non pas pour une de ses créatures privilégiées, mais pour le plus humble des mortels ? Comprend-on qu'une vie si parfaite se mêle à la nôtre, pour en suivre toutes les variations, qu'une volonté dont le propre est l'immutabilité se traîne à la remorque des volontés humaines. — Non. — Dieu est Dieu, il ne peut pas compromettre sa

perfection. S'il écoutait nos vœux téméraires et souvent discordants, il devrait multiplier les merveilles, ébranler à chaque instant la stabilité de l'ordre, se mettre dans son gouvernement en contradiction avec lui-même ; encore une fois, cela ne se comprend pas. Trêve donc aux cris de notre misère, comme un mur d'airain l'immutabilité divine les repousse et nous les renvoie. Si nous sommes sages, nous nous abstiendrons de toute demande, et nous dirons : J'adore Dieu, je le remercie de ses bienfaits, mais je le laisse faire.

Nous respectons autant que qui que ce soit la perfection infinie et nous ne prétendons point changer la volonté divine au gré de nos caprices ; cependant nous croyons que l'on peut et que l'on doit demander à Dieu sans que son immutabilité en souffre. Écoutons sur ce point les lucides explications de saint Thomas : « Non seulement la divine Providence a déterminé à l'avance les effets qui devaient se produire, elle a déterminé aussi l'ordre et les causes de leur provenance. Parmi ces causes figurent les actes humains. L'homme doit faire telle ou telle chose, non pour changer les dispositions prises par Dieu, mais pour que tels ou tels effets répondent à ses actes, selon la disposition divine. Nous

remarquons cet arrangement, même dans les causes physiques. Lorsque nous prions, ce n'est donc point pour changer les desseins de Dieu, mais pour demander ce qui doit, d'après les desseins de Dieu, s'accomplir par nos prières. Saint Grégoire a bien dit : — « L'homme prie pour mériter de recevoir ce que le Tout-Puissant a décrété avant tous les siècles de lui accorder » [1].

Cette explication de l'angélique docteur nous révèle le défaut de l'objection qui vient d'être faite. C'est tout simplement du batelage intellectuel. On invoque les lois générales, on proclame leur immutabilité, mais on a eu l'adresse de faire disparaître la plus auguste et la plus sainte des

1. *Oportet sic inducere orationis utilitatem, ut neque rebus humanis divinæ providentiæ subjectis necessitatem imponamus neque etiam divinam dispositionem mutabilem æstimemus. Ad hujus ergo evidentiam considerandum est, quod ex divina providentia non solum disponitur qui effectus fiant sed etiam ex quibus causis, et quod ordine proveniant. Inter alias autem causas, sunt etiam quorumdam causæ actus humani unde oportet homines agere aliqua, non ut per suos actus divinam dispositionem immutent, sed ut per actus suos impleant quosdam effectus, secundum ordinem a Deo dispositum. Et idem etiam est in naturalibus causis. En simile est etiam de oratione. Non enim propter hoc oramus, ut divinam dispositionem immutemus : sed ut id impetremus, quod Deus disposuit per orationes sanctorum esse implendum : ut scilicet homines postulando mereantur accipere, quod eis Deus omnipotens ante sæcula disposuit donare, ut Gregorius dicit in libro Dialogorum.* (SUMM. THEOL., IIa, IIae p., quæst. 83, a. 2).

lois : la loi de la prière. Car la prière est une loi qui tient une place immense dans l'harmonie du monde. Or la loi n'est pas dans les choses, elle est dans la volonté du législateur. Dieu, le législateur universel, connaît ses œuvres du commencement à la fin ; du commencement à la fin, il les gouverne avec force et suavité. Conséquemment à cette connaissance et à cette autorité, il a éternellement réglé les effets et les causes. Éternellement il a déterminé ses bienfaits ; éternellement aussi, il a décrété que leur cause serait la prière. Éternellement il a dit, dans son cœur paternel : à telle heure des siècles, je féconderai les terres stériles ; à telle heure des siècles, j'illuminerai les intelligences et affirmerai la vertu dans les cœurs ; à telle heure des siècles, je guérirai les malades et consolerai les affligés ; à telle heure des siècles, je sauverai les peuples de la mort ; à telle heure des siècles, je ferai des prodiges, je bouleverserai, s'il le faut, la nature et les âmes, parce que, à telle heure des siècles, mes enfants, à genoux, tendront vers moi des mains suppliantes et pénétreront par la prière dans les abîmes de ma bonté infinie. Éternellement Dieu a dit cela, et c'est parce que cette éternelle parole s'accomplit tous les jours que l'on ose accuser Dieu d'inconstance ?

Mais c'est tout simplement absurde. Non, non, pour être bon et miséricordieux, Dieu ne cesse pas d'être immuable. La prière, loin de troubler l'économie de son gouvernement, n'est elle-même que l'accomplissement normal de ses desseins éternels.

Qu'on ne dise pas que la prière suspend, en quelque sorte, la volonté divine à la nôtre, que si nous ne prions pas, tel effet qui devait se produire ne se produira pas, et qu'ainsi l'exécution des desseins de Dieu sera troublée. Cette difficulté puérile nous permet de retourner contre nos contradicteurs l'accusation d'anthropomorphisme dont ils font tant de bruit contre nous. Elle suppose que le Dieu dont ils veulent sauvegarder l'immutabilité peut être surpris par nos prières, par conséquent qu'il n'a point la prescience, non moins nécessaire à sa perfection que l'immutabilité. Dieu sait éternellement qui priera et qui ne priera pas, et vous pouvez être sûrs que si tel effet doit être obtenu par telle prière, cette prière se fera.

Moins absolus que ceux qui veulent s'abstenir de toute demande, certains philosophes accordent que « nous pouvons demander la force, la résignation, la vertu, le bien de l'âme, non celui du corps ; ce qui est de notre destinée, et non

ce qui ne touche qu'à notre épreuve » [1]. C'est une inconséquence. Le bien de l'âme est, non moins que celui du corps, réglé par des lois immuables, et souvent, en vertu de l'intime union qui les rend solidaires l'un de l'autre, le bien du corps devient le bien de l'âme. Mais pourquoi cette répugnance à demander le bien du corps ? Parce qu'on s'imagine, à tort, que la nature est une vaste mécanique où la prière ne peut intervenir sans déterminer un miracle. Il pleut, je demande du beau temps ; je suis malade, je demande de guérir ; c'est un miracle qu'il me faut. Eh ! non, je pose tout simplement un acte moral éternellement prédestiné à concourir avec une cause physique qui doit produire naturellement son effet. Un miracle est un fait qui, surpassant l'efficacité des agents naturels, exige un supplément de puissance divine. Dieu ne refuse pas d'accorder à nos prières ce supplément dans des circonstances extraordinaires. De nos jours encore, et malgré les protestations des facultés savantes, il se fait bel et bien des miracles ; mais encore une fois, nous ne prétendons point que Dieu soit obligé à l'extraordinaire quand nous lui demandons, par exemple, notre pain quoti-

1. Jules Simon, *Opere et loc. cit.*

dien qu'il pourrait parfaitement nous refuser.

C'est en vain que les philosophes cherchent à étouffer, sous le poids de la métaphysique, les supplications de la pauvre humanité ; le sens commun et l'amour filial triomphent de leur froide et implacable raison. L'homme cherche un père dans les cieux. Si nous pouvions nous habituer, à force de philosophie, à ne plus voir en Dieu qu'une perfection inaccessible dans son immutabilité, désireuse, avant tout, de ne pas se compromettre en se mêlant aux choses humaines, nous ne serions bientôt plus que des esclaves vils et tremblants, marchant sous l'œil du maître, et toujours empressés de se soustraire, dans un moment d'oubli, au joug de sa volonté. Mais vive Dieu, notre père ! nous sommes ses enfants. Nous voulons qu'il s'occupe de nous et qu'il réponde à notre appel filial. Cela doit être, car les rapports de Dieu avec les êtres qu'il a créés par amour sont des rapports d'amour. Arrière donc ces philosophes si inconsidérément révérencieux vis-à-vis de la perfection infinie, ces têtes à double fond qui font disparaître la moitié du plan divin pour glorifier l'autre ; le genre humain veut son bon Dieu, ce bon Dieu qui le suit pas à pas sur le chemin de l'épreuve, ce bon Dieu qui, recevant toutes nos

prières, peut dire à chacun de nous : Mon fils, je t'attendais ; il y a une éternité que je pense à ce que tu me demandes aujourd'hui. Voilà le Dieu populaire, le vrai Dieu.

Accordons que l'immuable majesté de Dieu se retire saine et sauve des étreintes de la prière, mais la dignité humaine y succombe. « Rien n'est plus chèrement acheté, dit un philosophe, que ce que l'on obtient par la prière »[1]. Si la libéralité divine nous fait défaut, pourquoi nous condamner à d'avides sollicitations, à une humiliante mendicité ? ne vaut-il pas mieux faire appel à notre énergie, et ne rien devoir qu'à nos généreux efforts et à notre grand cœur ?

Nous ne prétendons point justifier les vœux téméraires, les prières inconsidérées, ni cette aveugle confiance qui spécule sur la bonté divine. Nous sommes ami de cet antique proverbe : Aide-toi, le ciel t'aidera. Cependant il y a dans la vie humaine des circonstances sans nombre où notre courage mourant ne sait plus se soutenir, où nous ne pouvons plus nous aider que par la prière. Pourquoi disons-nous : des circonstances ? Toute la vie humaine en est là. Notre grandeur par rapport à Dieu n'est que la gran-

1. *Nulla res carius emitur quam quæ precibus empta est* (SENEQ., *De benefic.*. lib. II, cap. 1, *circa princ.*).

deur de l'indigence et de la misère. Est-ce donc l'avilir que de la prosterner aux pieds du sublime monarque, qui peut, d'un signe, nous élever jusqu'à lui ? Demander son secours, n'est-ce pas agir dans l'intérêt de notre propre gloire ?

Un de nos vieux auteurs s'écriait : « Oh ! la vile créature que l'homme, et abjecte ! » mais aussitôt il ajoutait : « s'il ne se sent soulevé par quelque chose de céleste »[1]. Or, ce quelque chose de céleste qui soulève l'homme, c'est la prière. Elle semble nous humilier, en réalité elle nous rapproche de Dieu pour faire de nous les coopérateurs de son gouvernement. Comprenons bien cela, tout homme qui demande, comme tout homme qui adore et rend grâces, devient le coopérateur de Dieu. Lui qui déjà nous accorde tant de choses sans que nous les demandions, pouvait en toute occasion ne prendre conseil que de sa libéralité et faire jaillir autour de lui la lumière, la force, la vérité, la vertu, la grâce, la vie. Mais alors l'humanité eût été purement passive, passive comme les astres qui suivent, revêtus de leurs manteaux éclatants, les lignes invariables de leurs orbites ; passive comme la nature qui étale en son temps ses séduisantes

1. Montaigne.

parures ; telle n'était pas la volonté de Dieu. Il entrait dans ses desseins de grandir l'homme en le faisant participer, par des actes libres, à ses propres actes, en faisant de ses désirs et de ses prières la plus sainte loi de son gouvernement. De deux peuples dont l'un, toujours courbé sous la main d'un despote égoïste, n'a pas le droit de pousser une plainte, d'exprimer un désir, d'émettre un vouloir, dont l'autre, au contraire, gouverné par un monarque généreux, prend part à la conduite des affaires publiques par des pétitions sérieusement examinées et justement prises en considération : celui-ci est évidemment le plus grand et le plus noble. Nous sommes ce peuple. Le roi de l'univers nous a armés du droit de pétition, et quand un jour il nous révélera les mystères de sa Providence, et nous montrera les effets dans les causes, nous pourrons lui dire avec une sainte fierté : O Seigneur, ô Père ! j'étais là. J'étais là quand vous répandiez la vie, j'étais là quand vous éclairiez les âmes simples, j'étais là quand vous souteniez les faibles dans les bons combats de la vertu, j'étais là quand vous veniez au secours du pauvre, j'étais là quand vous protégiez les opprimés, j'étais là quand vous consoliez les grandes douleurs, j'étais là quand

vous guérissiez les infirmes, j'étais là quand vous apaisiez les tempêtes, j'étais là quand vous releviez les peuples humiliés, j'étais là quand vous vous manifestiez par des prodiges ; j'étais là, car j'ai prié et votre main libérale s'est abaissée sur le monde pour le combler de bienfaits. Combien alors nous paraîtront petits et misérables ceux qui ont craint de s'abaisser en priant, ceux qui, trop épris de leur grandeur personnelle, n'ont pas compris que la prière est, de tous les actes de la vie, le plus grand et le plus digne de l'homme !

Notre démonstration est faite. Si nous comprenons bien que la dignité de l'homme, la perfection de Dieu, l'immutabilité des lois de son gouvernement ne souffrent en aucune manière de la prière de demande, rentrons un instant en nous-mêmes. Nous sommes parfois étonnés de notre ignorance, de nos faiblesses, de nos chutes, de nos épreuves, de notre accablement ; il dépend de nous de remédier à tous ces maux.

Un courtisan se plaignait d'avoir perdu les faveurs de son maître. Depuis longtemps la libéralité royale ne fréquentait plus le chemin de sa demeure. Un de ses amis qui l'entendait lui dit : Que ne demandez-vous ? le roi n'attend qu'une prière.

Ce courtisan c'est nous. Nous nous plaignons aussi de notre abandon, mais le roi immortel et invisible des siècles, Dieu, nous attend. Dieu attend notre prière, Dieu nous dit : « *Petite et accipietis* ».

III

PRIÈRE PUBLIQUE

CHAPITRE III

PRIÈRE PUBLIQUE

La prière est un devoir et un besoin. C'est un acte nécessaire à notre vie physique, intellectuelle, morale et surnaturelle, acte rationnel et sacerdotal, parfaitement digne de l'homme, parce qu'il fait de nous les coopérateurs de la Providence. Voilà ce que nous avons démontré dans le chapitre précédent.

De cette démonstration nous devons conclure que l'homme, fût-il le roi solitaire du monde entier, le tranquille dominateur des créatures, devrait, pour faire honneur à sa nature et la satisfaire, fléchir les genoux devant la majesté de Dieu, et invoquer sa paternelle libéralité. C'est ce devoir que remplissait le père du genre humain, lorsqu'il faisait retentir les solitudes de l'Eden, des chants de son admiration, de son amour et de sa reconnaissance.

Mais Dieu l'avait dit : « Il n'est pas bon que

l'homme soit seul ». La vie qu'un souffle créateur lui avait communiquée, devait jaillir au dehors, et s'épanouir en de nombreuses générations, et ces générations dispersées devaient couvrir de peuples toute terre habitable.

D'où un nouvel aspect dans la vie humaine, c'est-à-dire les individualités groupées par fractions, autour d'un centre commun et formant une seule personne morale dont la vie multiple se compose de toutes les vies privées concourant en une commune action, et s'unissant en une mutuelle solidarité de droits, de besoins, de devoirs. — C'est la société, c'est le peuple.

Il ne nous est pas permis de négliger ce nouvel aspect de la vie humaine. Nous devons rappeler aux peuples le devoir religieux, justifier dans la vie des peuples le mouvement religieux de la prière. D'autant que de singuliers philosophes, en proie à je ne sais quel vertige, prétendent supprimer ce mouvement, et reléguer tout ce que l'homme a d'énergie sacrée, dans la vie privée. Comme si la prière était une honteuse faiblesse qu'il faut cacher dans l'ombre.

Montrons-leur que la prière publique est un devoir et un besoin ; faisons-en ressortir le noble caractère, la puissance et les avantages.

§ I

Un peuple est une personne morale puissamment animée, puisque toutes les vies individuelles concourent à la production de sa vie. Toutes les vies individuelles, comme autant de gouttes d'une sève généreuse, s'unissent et travaillent à la vie collective de cet arbre glorieux et fertile qu'on appelle un peuple.

Or, un peuple peut-il n'être pour Dieu qu'un être de raison, et le père et maître de notre vie personnelle n'a-t-il rien à prétendre sur la vie d'une nation? Faut-il croire que l'homme puisse oublier ses misères, quand il prend la main d'un autre homme, et que des millions d'hommes qui s'honorent d'un même nom, protègent ensemble leurs foyers et leurs biens, confondent leurs intérêts et unissent leurs efforts afin d'élargir et de prolonger les voies du progrès, puissent être assez glorieux pour n'avoir nul souci de la gloire de Dieu? — Faut-il croire que toutes les passions d'un peuple, mises en présence, soient assez maîtresses d'elles-mêmes, pour n'avoir plus besoin d'un régulateur suprême; que la balance des forces d'un peuple étant établie, il soit à l'abri de tous les désastres et

de tous les fléaux, et que l'avenir docile doive s'ouvrir devant ses pas, sans jamais troubler sa vie par de sinistres événements? — Faut-il croire qu'un peuple puisse être béatifié sur cette terre, justement parce qu'il est peuple, et qu'il obéit aux lois naturelles de son développement, par conséquent qu'il puisse se passer de Dieu, et cesser de l'adorer et de l'invoquer par une prière publique? — Enfin, faut-il croire qu'un peuple puisse être son Dieu ?

Hélas, il y a des discours et des livres maudits qui répondent *oui* à toutes ces questions. Quand on les a lus, on se sent envahi par la tristesse et je ne sais quels doutes malsains. L'âme croyante elle-même se surprend à demander à celui qu'elle adore s'il est bien le Dieu des peuples, et s'il faut qu'ils l'invoquent.

Et cependant, pouvons-nous oublier que toute l'histoire de l'humanité proteste contre cette question sacrilège, et que croire, sur ce point, à l'erreur universelle, c'est faire cause commune avec l'orgueil le plus insensé? Laissons déclamer les sinistres rêveurs qui nous menacent de l'athéisme public, et unissons nos voix à la voix de tous les temps et de toutes les nations, dans cette commune confession : Seigneur du ciel et de la terre, père et maître souverain de

toute vie, vous êtes vraiment le Dieu des peuples.

Qu'est-ce à dire ? Sinon que Dieu se conduit à l'égard des peuples, comme il se conduit à l'égard de chacun de nous. Il les voit éternellement, il les prédestine, il les fait naître, il les dirige, il les protège, il les juge, il les bénit, il les châtie. C'est lui qui sépare d'une tige réprouvée les familles fécondes qui portent dans leurs flancs les grandes nations ; c'est lui qui crée ces similitudes de traits, de caractère, de tempérament, d'aspirations, de mœurs, ces sympathies profondes qui unissent les multitudes sous une commune loi, dans une commune vie. C'est lui qui met au cœur l'amour sacré de la patrie et la noble ambition de conserver une terre sans partage et un nom sans tache. C'est lui qui permet au courage de triompher et d'étendre ses frontières ; c'est lui qui tient en échec, par ses lois souveraines, les impétueuses passions toujours prêtes à diviser ce qu'il a uni; c'est lui qui impose le respect des droits et des devoirs ; c'est lui qui envoie au génie de soudaines inspirations pour assurer le progrès ou opérer la transformation des institutions sociales ; c'est lui qui saisit et appelle à son tribunal les vertus et les crimes publics, lui qui pardonne, lui, enfin, qui renverse sans pitié les sociétés coupables

quand elles ont comblé la mesure de leurs forfaits, et envoie ses prophètes chanter sur leurs ruines de lugubres cantiques. Bref, comme nous découvrons la présence et l'action de Dieu dans les mystères du monde et de la nature, nous la découvrons encore dans les mystères de cette nature complexe qui est le propre des sociétés humaines.

De cela, nous devons conclure qu'un peuple n'est point pour Dieu un être de raison. C'est une personne morale qui se doit à Dieu aux mêmes titres que les individus qui la composent. D'où la nécessité d'une prière collective, expression d'une adoration, d'une reconnaissance, d'une impétration collective : c'est la prière publique.

L'histoire atteste qu'aucun peuple n'a refusé à Dieu cette prière. Bien que la notion de la divinité fût pervertie chez elles, les sociétés antiques demeuraient fidèles à leur devoir religieux, elles priaient. Les temples retentissaient du bruit des fêtes, et, mêlées à la fumée de l'encens et au sang des victimes, des voix sans nombre faisaient entendre un même cantique de louange, une même supplication. Rome elle-même, Rome enivrée de ses triomphes et oublieuse des austères vertus de sa jeunesse, Rome teinte du sang

des peuples conquis et opulente héritière de leurs dépouilles, Rome n'avait pas étouffé dans son cœur tout sens religieux, et, sans craindre ses dédains, les chantres de sa grandeur pouvaient encore lui rappeler le devoir de la prière publique.

« Quel Dieu, disaient-ils, quel Dieu le peuple appellera-t-il au secours de l'empire qui menace ruine ? — O Romain, relève les autels de tes Dieux, leurs temples qui s'écroulent, leurs images honteusement noircies. Soumis aux Dieux tu commanderas au monde... Qu'ils soient ton principe et ta fin. — Tu les as trop négligés, et ils ont accablé de maux notre Italie en deuil »[1].

Et quand les armées victorieuses rentraient dans Rome, c'était au Capitole que le peuple entraînait les triomphateurs en chantant : « Victoire ! Triomphe ! En avant toute la ville ! Allons offrir aux Dieux propices des flots d'encens.

Io triumphe ! Io triumphe !
Civitas omnis, dabimusque Divis
Thura benignis ».

1. *Quem vocet divum populus ruentis*
Imperi rebus...
Dî te nimorem quod geris, imperas :
Hinc omne principium, hinc refer exitum.
Di multa neglecti dederunt
Hisperiæ mala luctuosæ.
(Horat., Lib. 3. Od. vi).

Si tel était le mouvement religieux de la prière chez les peuples infidèles à la connaissance du vrai Dieu, que dirons-nous de celui dont la pure doctrine nous a été transmise par les livres saints, de son temple, de ses autels, de ses sacrifices, de ses fêtes, illustres entre toutes les fêtes religieuses par l'immense concours des adorateurs et des suppliants ? Seigneur, vous l'avez dit vous-même : Israël était votre peuple, votre enfant, le troupeau de vos pâturages bénis. Vous l'avez appelé aux champs de la Chaldée, vous l'avez fait l'héritier de vos promesses, vous l'avez retiré du milieu d'un peuple barbare, vous lui avez donné votre loi, vous l'avez conduit dans son exode, et établi dans la terre que devait sanctifier votre Fils ; vous l'avez accablé de vos bontés jusque dans les châtiments qui le punissaient de ses fautes, et afin qu'il pût répondre à vos bienfaits, apaiser votre justice, implorer votre miséricorde, et mériter de nouvelles faveurs, vous lui avez dicté par la bouche de vos chantres inspirés et de vos prophètes, les admirables prières qui devaient préparer la grande et admirable prière des peuples chrétiens, après laquelle il n'y a plus que les éternels concerts de l'armée céleste.

Tous les peuples ont prié : Voilà le fait ins-

crit dans l'histoire de l'humanité, fait important que ne pourront jamais détruire les sacrilèges théories de l'athéisme social. Mieux que toutes les considérations philosophiques, il prouve que la prière publique a sa raison d'être dans la nature même et l'intime constitution des sociétés humaines.

Parlant de cette vérité, il nous reste à la confirmer par l'examen des caractères, de la puissance et des avantages de la prière publique.

§ II

Toute prière a pour but de glorifier Dieu, ou d'obtenir quelque chose de sa paternelle libéralité. Or, mieux que toute prière, la prière publique atteint ce double but.

Nous avons déjà dit que tout dans la nature, tout, jusqu'au plus petit des atomes, se tient dans une respectueuse et suppliante attitude. Dieu, si jaloux de sa gloire, voit s'accomplir en chacune de ses créatures toute justice; car par leurs hommages elles font honneur à son droit suprême et à leur devoir. Mais Dieu est le créateur de l'harmonie universelle, comme il est le créateur

de tout être. A ce titre, il se doit à lui-même plus que des mélodies diffuses et égarées sur tous les points de l'espace ; il se doit un concert immense qui réponde à l'harmonieuse perfection de son œuvre. Voilà pourquoi non seulement toute créature raconte en son langage la gloire du créateur, mais toutes les voix de la nature sont recueillies et concentrées dans le concert magnifique et grandiose qui faisait tressaillir le cœur du roi prophète, et produit encore, dans les âmes amoureuses du beau, le saint enivrement de l'enthousiasme.

Or l'homme, chef-d'œuvre et prêtre de la nature, doit, pour son propre compte, ainsi que nous l'avons dit, rendre à Dieu, par l'adoration et l'action de grâces, la gloire qui lui est due. Toutefois, en bénissant ses généreuses entrailles, et en leur promettant la fécondité, Dieu créait déjà l'harmonie sociale. Il la créait pour sa gloire, comme il avait créé pour sa gloire l'harmonie de la terre et des cieux. Élevé par ses rapports sociaux au plus haut degré de sa perfection naturelle, l'homme devenu humanité ne peut plus se contenter d'une prière solitaire. La prière publique devient le devoir de sa vie publique, et Dieu ne se fait glorieux du côté de l'humanité qu'il a créée, qu'autant que, par la prière pu-

blique, l'adoration et l'action de grâces sont élevées à leur plus haute puissance.

Tel est donc le premier et sublime caractère de la prière publique, c'est le concert des intelligences et des cœurs recueillis et concentrés dans une harmonie qui adore et remercie mieux que toutes les autres voix de la nature. A cette puissance d'adoration et d'action de grâces vient se joindre la puissance d'impétration.

Dieu, pour des raisons que nous avons exposées dans le chapitre précédent, a mis une condition à l'effusion de ses dons : cette condition, c'est la prière. Mais quelle que soit la ferveur de nos supplications personnelles et privées, il leur est difficile de toujours exercer sur le cœur de Dieu une pression efficace, et de faire violence à sa libéralité, surtout lorsqu'il s'agit d'obtenir une de ces grâces exceptionnelles qui fortifient, consolent et sauvent tout un peuple. Ce n'est pas trop que les cœurs et les voix s'associent pour obtenir un pareil bienfait.

Le propre de l'association est de multiplier les forces. C'est un principe élémentaire que nous appliquons constamment dans notre vie sociale. Les talents s'unissent aux talents, les efforts aux efforts, les capitaux aux capitaux, pour opérer

plus sûrement dans de grandes entreprises, et obtenir des résultats considérables. Or, il en est des choses religieuses comme des choses profanes. Les principes ne varient pas pour être diversement appliqués. Une force générale résulte toujours des forces qui la composent, dans un degré proportionné à leur nombre et à leur intensité [1]. Or la prière publique étant une résultante forte de toutes les prières qui la composent, plus grand est le nombre de ceux qui prient, plus puissante est la pression qui s'exerce sur le cœur de Dieu, et le force d'épancher les grâces qu'il aurait autrement retenues. Quand le vendangeur, au pressoir, foule de ses deux pieds le grain qu'il entasse, le vin ne coule que goutte à goutte, mais quand l'arbre s'abat sous les efforts réunis des robustes vignerons, l'anche déborde et vomit les flots d'ambre et de pourpre qui doivent réjouir le cœur de l'homme. Tel est sur Dieu l'effet de la prière publique, telle la grâce qu'elle fait jaillir.

Est-ce là tout ? — Non. — Cette comparaison manque d'exactitude, ou plutôt il n'y a pas de comparaison à établir ; car non seulement la prière publique est une force composée de toutes

1. *Multi minimi dum congregantur unanimiter fiunt magni.* (S. Ambros., *in Ep. ad Romanos*, cap. xv).

les forces individuelles concourant à une commune action, c'est une force qui s'accroît d'une promesse divine, et, à ce point de vue, il est impossible d'en calculer les effets. « Toutes les fois que deux ou trois seront réunis en mon nom, je serai au milieu d'eux »[1], dit le Seigneur ; c'est-à-dire que, répondant aux voix unies qui l'appellent, il fera sentir de plus près sa présence et son action, et multipliera ses bienfaits et ses grâces. — « Deux ou trois » ! Mais combien plus s'il y en a cent ; combien plus s'il y en a mille; combien plus si tout un peuple, possédé des mêmes pensées et des mêmes désirs religieux, pressé par les mêmes besoins, fait entendre sa grande voix. Oh ! alors, les effets d'une telle impétration échappent à tous les calculs humains. Car le cœur de Dieu ne peut plus être comparé à une matière inerte dont la résistance se compose avec la pression qu'elle subit. Il ne s'agit plus de savoir si Dieu répond dans une proportion arithmétique ou géométrique aux prières de ceux qui l'invoquent d'une commune voix. Dieu est une force libre qui cède selon son bon vouloir, et comme il s'est engagé solennellement à l'égard de la prière publique, il nous est

1. *Ubi sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum* (MATTH. cap. XVIII, 20).

permis de croire que son infinie bonté excède toujours la violence qu'on lui fait. « Dieu agrée cette violence » dit Tertullien [1]. Que n'est-il donné aux peuples si avides de prospérité, si tremblants devant les incertitudes de l'avenir, si accablés d'infortunes et de misères, de prendre conscience de la force religieuse dont ils disposent, et de comprendre que Dieu attend qu'ils la mettent en œuvre pour les combler de ses bienfaits; car « il est impossible, dit saint Thomas, que les prières d'une multitude ne soient pas exaucées, si, en s'unissant, elles deviennent une seule prière » [2].

L'impétration à sa plus haute puissance, tel est le second caractère et avantage de la prière publique. Il en est un autre qui ne saurait échapper à quiconque se pique d'observer et de connaître la nature humaine. La prière publique est un exemple solennel qui garantit l'accomplissement d'un devoir que nous sommes trop facilement portés à oublier. L'homme est ainsi fait, à part quelques rares exceptions, qu'il aime à voir autour de lui le devoir accompli ; qu'il a

1. *Hæc vis Deo grata est* (*Apol.*, cap. XXXIX, 1).

2. *Impossibile est preces multorum non exaudiri, si ex multis orationibus fiat quasi una* (In Matth., cap. XVIII).

besoin d'appuyer sa conscience sur la conscience d'autrui, et de se retremper au contact de l'exemple. Il est possible que la prière publique n'ait pas toujours l'infaillible pouvoir de réveiller ses souvenirs, et de le provoquer à l'accomplissement du plus saint de ses devoirs, mais c'est, du moins, une éloquente protestation contre son indifférence. En général, on peut dire que l'homme priera un jour, s'il voit toujours prier autour de lui, mais que, s'il lit sur le front de ses semblables l'oubli de Dieu, cet oubli descendra dans son âme, et le conduira petit à petit à la suppression totale de son devoir religieux.

Messieurs les philosophes qui pensez que l'homme peut s'abstenir impunément de tout commerce religieux avec ses semblables ; qu'il n'est pas nécessaire que la religion donne au monde l'édifiant spectacle d'un acte public ; que, « contempler par un acte pur, et s'abreuver en silence de l'essence divine », c'est la seule chose qui soit digne de l'homme ; Messieurs les philosophes, vous n'avez pas lu, ou vous n'avez pas compris le grand livre de la nature humaine. Il vous aurait appris que pour l'immense légion des besoigneux et des gens trop appliqués aux affaires de ce monde, l'isolement religieux prépare l'oubli. Vous sauriez que les hommes

se tiennent entre eux comme se tiennent les astres radieux qui peuplent le firmament. Nous ne connaissons pas tous les mystères de leur infatigable pèlerinage dans les espaces ; mais nous savons qu'ils échangent de l'un à l'autre leurs clartés, et se laissent emporter par une même force autour d'un même centre. Ainsi les hommes ; ils échangent par des actes extérieurs et publics, leurs pensées et leurs sentiments religieux, et, obéissant à la même impulsion, ils gravitent autour du centre divin.

Évidemment, il y a dans la prière publique, comme dans les manifestations collectives des fortes convictions et des nobles sentiments, une puissance d'entraînement à laquelle ne résistent que les âmes dépravées. — On raconte qu'un philosophe, éloquent apôtre de l'individualisme religieux, entra dans une église au moment où la prière publique s'exhalait du cœur des fidèles, et lui, qui se trouvait aguerri contre tout entraînement, sentit frémir ses entrailles et palpiter son cœur. Ses yeux pleurèrent, ses genoux fléchirent, et de sa poitrine oppressée s'échappa ce cri : « Mon Dieu ! mon Dieu, ayez pitié de moi ». La fièvre religieuse l'avait saisi, et le faisait prier. Combien d'âmes oublieuses que la voix d'une grande multitude a seule le pouvoir

de réveiller, et qui ne prient que lorsque le courant des émotions populaires les saisit, et les emporte dans ses flots !

Terminons par une considération qui instruise, fortifie, console et réjouisse nos cœurs chrétiens. Elle nous est suggérée par la prière que le divin Sauveur lui-même a mise sur nos lèvres. Nous appelons Dieu notre Père : *Pater noster*. Pourquoi cela ? Si je suis seul, ne puis-je pas aller frapper seul à la porte des demeures éternelles, et demander au Père de famille la faveur d'une intimité égoïste ; ne puis-je pas lui dire : mon Père ? — Il ne l'a pas voulu. Il tient à nous rappeler notre commune origine et les liens de parenté qui nous unissent. Nous sommes tous ses enfants, puisque c'est lui qui, communiquant sa puissance paternelle, nous a tous concentrés dans l'énergie vitale et productrice du premier homme. — Nous sommes tous ses enfants, puisque sa Providence ne cesse pas un seul instant de veiller sur notre vie, de la soutenir, de la protéger et de la faire aboutir à ses adorables fins. Nous sommes tous ses enfants, puisque par sa grâce il dépose en nos âmes le germe même de sa vie et de sa sainteté. — Nous sommes tous ses enfants, puisque son

Fils éternel, le Verbe incarné, Jésus-Christ, appartient à la famille humaine et a fait de nous tous son corps et ses membres : » *Vos estis corpus Christi et membra de membro* » [1], consommés par lui dans une unité surnaturelle et mystique qui nous prépare à l'union céleste, et recevant par lui ce doux nom de fils que Dieu n'a pas donné à ses anges : *Filius meus es tu* [2].

Il suit de là que nous sommes tous frères, et, à ce titre, obligés, non seulement de ne pas oublier ni trahir notre fraternité, mais de la confesser publiquement pour prévenir tout oubli et toute trahison. Hélas ! l'égoïsme, les préjugés, les fausses délicatesses, les passions haineuses, viennent à chaque instant jeter le trouble dans nos rapports de famille, et disjoindre les articulations du corps mystique de Jésus-Christ. C'est notre droit, c'est notre devoir, et ce doit être notre joie si nous sommes chrétiens, de protester par un acte solennel de fraternité contre tout ce qui tend à nous désunir, et de faire vivre et palpiter dans une glorieuse et sainte unité, les membres du corps sacré dont Jésus-Christ est le chef. Eh bien ! l'acte qui proteste et manifeste au dehors l'unité de notre vie mystique,

1. I Cor., cap XII, 27.
2. Hebr., cap., I, 5.

c'est la prière publique. Quand le temple s'ouvre, quand le peuple saint, en foule, inonde ses portiques, quand, près de l'autel paré de fleurs et de feux, couronné par la fumée religieuse de l'encens, le prêtre donne le signal de la prière, et qu'une grande multitude lui répond ; oh ! alors, il n'y a plus ni grecs, ni latins, ni barbares, ni parents, ni étrangers, ni pèlerins, ni nobles, ni manants, ni maîtres, ni serviteurs, ni riches, ni pauvres, ni pourpre, ni haillons, ni savants, ni ignorants, ni grandes, ni petites passions ; il n'y a plus qu'un cœur et qu'une voix honorant unanimement le même Dieu, Père de notre Seigneur Jésus-Christ et de l'humanité chrétienne : *Ut unanimes uno ore honorificetis Deum et patrem Domini nostri Jesu Christi* »[1]. — Ne fermons pas les yeux sur ce mystère d'unité fraternelle, car il nous rappelle les beaux jours de l'Église antique, alors que, sous les pieds de Rome altière et débauchée, les premiers chrétiens se réunissaient dans les Catacombes pour chanter ensemble : *Pater noster*, et oublier les profonds abîmes qui les séparaient l'un de l'autre dans l'opinion des Gentils : le libre de l'esclave, le citoyen de l'étranger, le patricien du plébéien.

1. Rom., cap. xv, 6.

Ainsi donc, la prière publique est l'adoration, l'action de grâces, l'impétration à leur plus haute puissance, une force d'entraînement, la manifestation religieuse et solennelle de notre fraternité. — Que conclure de là pour notre vie pratique ? — Que nous devons nous prêter avec une docilité toute filiale aux exigences de l'Église, lorsqu'elle nous convie à ses messes, à ses offices, à ses cérémonies, puisqu'elle demande de nous l'accomplissement d'un devoir qu'on ne peut négliger sans trahir, en même temps, la cause chrétienne et la cause sociale. Ne nous endormons donc pas dans l'égoïsme d'un culte privé, mais écoutons les profonds instincts qui tourmentent le cœur d'un peuple vraiment religieux, et demandent à se traduire par de solennelles explosions. Prier, c'est avant tout et par-dessus tout la gloire et la félicité d'un peuple. Alors qu'elle n'avait pas étouffé ses bons et saints penchants, la naïve antiquité croyait ne pas pouvoir mieux proposer un homme à l'estime et à l'admiration de ses contemporains, qu'en l'appelant : « Mortel chéri des Dieux ». Ainsi ne croyons-nous pouvoir mieux proposer un peuple à l'estime et à l'admiration de l'univers, qu'en l'appelant : « Peuple chéri de Dieu ».

Mais quel est le peuple que Dieu chérit ? —

Est-ce celui dont le Psalmiste a fait une si brillante peinture ? — « Les enfants des étrangers, dit-il, ont la bouche pleine de paroles de vanité, et leur droite est remplie d'iniquité. Et pourtant, leurs jeunes fils croissent autour d'eux comme des plantes nouvelles, leurs filles sont parées et ornées comme des idoles. Leurs celliers sont si remplis qu'ils se renvoient de l'un à l'autre leur surabondance. Leurs brebis sont fécondes, et quittent en foule la bergerie, leurs génisses sont grasses et fortes. Il n'y a pas de brèches à leurs murailles, pas de passages pour le voleur de nuit. On n'entend ni plaintes, ni cris sur leurs places publiques. Et l'on dit : Bienheureux le peuple à qui sont toutes ces choses : *Beatum dixerunt populum cui hæc sunt* ». Mais non ! mais non ! « Bienheureux, plutôt, le peuple qui a le Seigneur pour Dieu : *Beatus populus cujus Dominus Deus ejus* » [1]. — Bienheureux le peuple qui se tient à ses pieds, comme un enfant aux pieds d'un père. « Bienheureux le peuple que Dieu sauve, parce qu'il s'humilie : *Quoniam tu populum humilem salvum facies* » [2]. Bienheureux le peuple qui, au plus fort de ses maux, s'écrie : Dieu est mon

1. Psalm., cxliii.
2. Psalm., xviii.

maître, mon seigneur, mon roi ! Bienheureux le peuple qui prie !

Mais où se forme un peuple priant ? En quel lieu se prépare la prière publique ? — Dans le sanctuaire vénérable où l'homme et la femme voient se multiplier leur propre vie en des êtres chéris qu'ils appellent leurs enfants. Là on se fait des confidences, on se comprend, on s'aime, on jouit du présent, on prépare l'avenir. Là peuvent germer de grandes vertus, et aussi de grands vices. Là peuvent éclore les peuples religieux, et aussi les peuples impies. Nous aurions bien des choses à dire sur la religion de la famille ; contentons-nous d'un appel. — Pères qui portez dans votre front viril quelque chose du plan de Dieu, parce que vous devez participer à son gouvernement comme vous participez à sa paternité ! Mères, dont le cœur nous rappelle, mieux que tout ici-bas, le tendre amour de Dieu ! Pères, Mères, qui tenez en votre pouvoir les destinées religieuses de la société, voulez-vous que votre nom soit béni ? Voulez-vous qu'un rayon glorieux illumine vos tombeaux, quand vous ne serez plus ? Voulez-vous que le ciel et la terre vous remercient ? Eh bien, étendez vos mains vénérables sur la tête de vos enfants, fai-

tes-les s'agenouiller et joindre les mains, prosternez-vous auprès d'eux, et priez avec eux. Priez le matin, quand l'aurore vous promet un jour nouveau qu'il faut remplir d'œuvres agréables à Dieu. Priez le soir, quand le sommeil et la mort « ces deux jumeaux », comme dit le poète, vont peut-être s'embrasser sur votre cœur. Priez dans le péril, l'affliction, la détresse. Priez dans la paix, la joie et la prospérité. Priez et faites prier souvent, afin que vous puissiez donner à Dieu autant d'adorateurs que vous avez d'enfants. — Que si vous êtes lâches, indifférents ou impies, ô malheur ! vous préparez à la génération qui vous suivra, une race de mécréants et d'apostats dont Dieu se retirera, pour l'abandonner à la perversité de ses instincts, et la laisser s'éteindre dans une méprisable agonie, une race qui, au jour du dernier jugement, n'aura de voix que pour se plaindre et vous maudire. Que Dieu nous préserve de ce suprême et horrible châtiment !

IV

PRIÈRE D'OFFICE

CHAPITRE IV

PRIÈRE D'OFFICE

La loi du progrès appliquée à notre nature produit l'homme peuple, c'est-à-dire un être collectif qui se doit à Dieu aux mêmes titres que l'homme individu, et qui exprime sa dépendance par un acte collectif que nous avons appelé la prière publique. Nécessaire et admirablement puissante, cette prière serait un acte confus et inordonné, un acte trop rare et insuffisant aux besoins de notre vie publique, s'il n'était réglé et prolongé par l'office des êtres privilégiés que Dieu donne à son peuple, comme représentants de la collectivité religieuse, et médiateurs des actes sacrés qui procurent sa gloire.

Faire prier le peuple, et prier pour le peuple, c'est ce qu'on peut appeler la prière d'office. Cette prière se rencontre, à divers degrés, dans

toute religion, mais c'est dans la véritable et sainte Église de Dieu qu'elle atteint sa légitime et suprême perfection, comme nous l'allons voir.

§ I

Dans son Église, peuple choisi, nation sainte, société universelle où viennent se fondre toutes les sociétés humaines ; dans son Église, la plus belle et la plus sainte unité qui soit au monde, le plus magnifique épanouissement des grandeurs de l'homme, le Fils de Dieu a établi son prêtre, et lui a donné, pour son office de chef du peuple priant, une solennelle consécration. Par cette consécration, il devient homme d'Église : homme d'Église, non seulement parce qu'il passe une partie de son temps dans le temple où s'accomplissent nos grands actes de religion, mais parce que, dans son être sacré et ses fonctions, il personnifie l'auguste assemblée dont chaque fidèle est membre. « Il est personne publique et comme la bouche de toute l'Église : *Sacerdos persona publica et totius Ecclesiæ os* » [1]. C'est par lui que doivent passer

1. S. Bernard. Sen. (Serm. 20).

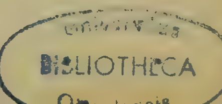
tous les actes religieux qui vont à Dieu ; il est établi pour cela : « *Pro hominibus constituitur in his quæ sunt ad Deum* » [1].

Peuple, le devoir et le besoin t'amènent auprès de Dieu ; le temple s'ouvre, et tu remplis ses vastes nefs ; ta bouche impatiente voudrait lancer au ciel les flots de prières dont ton cœur est gonflé. — Attends. — Tu n'as pas le droit de parler, si le prêtre n'est pas là pour ouvrir tes lèvres, y cueillir les paroles saintes, les unir à sa parole, et transmettre à Dieu la religieuse expression de ta foi, de ton amour, de tes espérances, de tes craintes, de tes désirs.

Le voici ! Il s'approche de l'autel, il étend les bras et dit : Prions, *Oremus*. C'est fait ; le courant qui emporte vers Dieu les choses sacrées de la terre est établi ; tous les actes religieux du peuple chrétien y sont entraînés par l'acte sacerdotal.

Nous voulons louer la suprême majesté de Dieu, adorer le mystère ineffable de sa vie, chanter la gloire des personnes divines, le Père, le Fils et l'Esprit-Saint ; c'est le prêtre qui entonne le cantique et enlève toutes les voix : « *Gloria in excelsis Deo. — Te Deum laudamus, te Dominum confitemur* ».

1. HEB., cap. V, 1.



Nous voulons remercier Dieu de ses bienfaits : bienfaits de la nature, bienfaits de la grâce ; c'est le prêtre qui appelle en haut nos cœurs, et s'écrie, joyeux interprète de notre reconnaissance : « Il est digne, il est juste, il est équitable, il est salutaire, de vous rendre grâces en tout temps et en tous lieux : *Vere dignum et justum est, æquum et salutare, nos tibi semper et ubique gratias agere, Domine sancte, Pater omnipotens, æterne Deus* ».

Nous voulons, misérables pécheurs, détourner de notre vie sociale où le crime triomphe, les verges et les fléaux de la justice divine ; c'est le prêtre qui pleure pour nous près de l'autel, et dit à Dieu : « Pitié, Seigneur, pitié pour ton peuple, ne sois pas éternellement irrité contre lui : *Parce, Domine, parce populo tuo, ne in æternum irascaris nobis* ».

Nous voulons ouvrir la source féconde d'où la grâce divine s'épanche sur nos misères terrestres ; et c'est le prêtre qui, sous mille formes, à la fois solennelles et touchantes, traduit nos vœux, et les transmet à Dieu, qui doit les exaucer.

Louanges, actions de grâces, supplications de notre indignité et de notre misère, il concentre tout dans son âme consacrée, et afin de

grandir nos actes religieux à la mesure de l'infini qu'ils doivent atteindre, lui, forme expresse du Christ et en communication intime avec lui par sa consécration, il jette tout et déifie tout dans le cœur de ce prêtre universel et divin : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.*

La prière publique, sous cette forme, n'est que le moindre office du ministère sacerdotal exercé au nom de l'Église. Il est un acte religieux plus sublime et plus agréable à Dieu que tous les hommages qu'il reçoit de nos cœurs et de nos lèvres : c'est la chose sacrée par excellence, la prière vivante et immolée, le sacrifice qui, selon le saint Concile de Trente, est la principale raison d'être du sacerdoce. Un autel, une victime, un prêtre, tel est le groupe auquel s'unissent de cœur et d'âme les peuples prosternés pour exprimer, au degré suprême, l'anéantissement de leurs adorations, la ferveur de leurs actions de grâces, la violence de leurs désirs et la mort du péché dont ils redoutent le châtiment. Mais au milieu des pompes religieuses dont la piété des peuples avait entouré le sacrifice, quelles misérables victimes ! La majesté du sacerdoce mosaïque ne parvenait pas à les grandir, et lors même que Dieu daignait les accepter, il ne pouvait pas les agréer.

Oublions ces hosties imparfaites, et regardons entre les mains du prêtre, la chose sacrée qu'il offre à Dieu, au nom de tout le peuple chrétien. Nos yeux charnels ne voient que de fragiles apparences, mais notre foi traversant les voiles eucharistiques s'écrie : « Dieu ! voici Dieu ! : *Deus, Ecce Deus !* » Oui, c'est un Dieu, un Dieu qui s'est fait, par amour, la chose sacrée de l'humanité ! Il est bien à nous, car il a pris chair dans le sein d'une femme de notre famille, et est devenu un tout petit enfant des hommes ; c'est bien une victime, car il a livré son corps et répandu son sang pour nous, et il se donne immolé dans son sacrement. Son anéantissement adore, rend grâces, implore, expie autant que Dieu est grand, bon, juste et saint. La chose sacrée de l'humanité, la prière vivante et immolée égale celui à qui elle est offerte. « En voyant le Christ sacrifié et gisant sur l'autel, dit saint Jean Chrysostome, le prêtre penché sur la victime et priant, tous les assistants couverts de ce sang précieux, pouvez-vous penser que vous êtes encore ici-bas et parmi les hommes ? N'êtes-vous pas comme transporté dans les cieux, et votre âme dégagée des sens et de toute pensée terrestre, ne croit-elle pas contempler à découvert les mystères d'en haut ? O prodige ! O

amour de Dieu pour les hommes ! Celui, qui là-haut, règne avec le Père est, en ce moment, entre les mains des mortels »[1].

Oui, entre les mains des mortels, car le prêtre qui offre à Dieu la victime adoratrice et suppliante, c'est nous tous. L'officiant est seul à l'autel, mais nos religieux désirs et nos pieuses intentions l'enveloppent et le pénètrent. Ne pouvant pas toucher directement la victime sainte, nous mettons, en esprit, nos mains dans les mains consacrées de celui qui la touche. Aussi le prêtre appelle-t-il ce qu'il offre « notre sacrifice : *Nostrum sacrificium* ». — « C'est le mien et le vôtre, dit-il, en nous invitant à nous unir à lui par la prière : *Meum et vestrum*. — Il a dit : « J'offre : *Offero* », en présentant à Dieu les oblations qui doivent devenir le corps et le sang du Christ ; mais après que ces oblations sont transsubtanciées, il rappelle à Dieu notre action collective : « Nous offrons, dit-il, *offerimus*. Nous offrons l'hostie pure, l'hostie sainte, l'hostie immaculée : *Offerimus tibi... hostiam puram, hostiam sanctam, hostiam immaculatam* ».

Il est beau, sans doute, de voir ce présenteur sacré donner au peuple le signal de la prière,

1. Lib. III, *de Sacerdotio*, n° 4.

lui montrer le ciel, s'élancer le premier en criant : *Sursum corda !* et entraînant toutes les âmes à sa suite. Mais détournons les yeux de ce magnifique spectacle, et considérons plus à fond l'office sacerdotal.

On ne peut pas réunir tous les jours le peuple chrétien pour une prière publique et solennelle, et cependant tous les jours, Dieu est son Dieu ; tous les jours, il a besoin de sa protection et de son assistance ; tous les jours, il y a dans la famille chrétienne des oublis religieux, des abstentions coupables, des silences honteux qui demandent une réparation. Se peut-il que la famille chrétienne cesse, la plupart du temps, d'être présente à Dieu, de lui faire entendre sa grande voix, et de lui rendre ses devoirs ? — Évidemment, non. La gloire de Dieu et les nécessités de notre vie collective exigent que la prière publique soit une prière journalière.

L'Église y a pourvu ; elle a fait de son prêtre l'orante public. Même en l'absence du peuple, même quand il est seul en son oratoire, ou sur le sentier perdu d'une campagne déserte, « le prêtre est le représentant et l'ambassadeur de l'Église universelle, chargé par elle de prier pour tous : *Sacerdos est procurator et nuntius universalis Ecclesiæ, ab ea missus ut oret pro om-*

nibus ». — « Le prêtre personnifie l'Église, prend sa voix et porte au ciel sa parole : *Sacerdos personam induit Ecclesiæ, verba illus gerit, vocem assumit* » [1]. Comprenons bien cela. Pendant que nous sommes à notre travail, à nos affaires, à nos plaisirs, à notre repos, un tout petit vicaire, un pauvre curé de campagne récitent le bréviaire : c'est le peuple chrétien, c'est toute l'Église qui prie : « *Sacerdos persona publica, atque totius Ecclesiæ os* ». Aussi l'Église a-t-elle eu soin de distribuer harmonieusement le bréviaire entre les heures du jour et de la nuit, et d'enrichir cette prière faite au nom du peuple, des psaumes, des cantiques, des hymnes, des oraisons les plus capables de chanter la gloire de Dieu, de toucher son cœur, et d'attirer sur la famille sainte qui l'adore et l'invoque par la bouche de son ambassadeur, les meilleures bénédictions de sa paternelle bonté. — Nous pouvons dire la même chose du sacrifice. Même quand il est seul à l'autel dans une église déserte, c'est toujours au nom du peuple que le prêtre offre à Dieu la prière vivante et immolée ; c'est toujours notre sacrifice : *Nostrum sacrificium* ; c'est toujours nous qui l'offrons : *Offerimus.*

1. Guillem. Parisiensis, (*De sacris ord.*, cap. IV et V).

O Prêtres ! ce n'est pas seulement pour votre sanctification que l'Église vous fait prier. N'oubliez pas que tout le peuple chrétien est en vous et prie avec vous : faites en sorte que la ferveur de votre âme s'élève à la hauteur de votre sublime ministère ! Que tous les fidèles, qui bénéficient de votre office, vous honorent de leur profond respect, et s'ils ne peuvent pas mêler toujours, dans un acte sublime et solennel, leur voix à votre voix, qu'ils s'unissent du moins, de temps en temps, par leurs pieuses intentions, à votre prière solitaire !

§ II

La prière d'office, telle que nous venons de la définir et expliquer, peut suffire à l'accomplissement du devoir religieux du peuple chrétien. Cependant l'Église, féconde en intentions, quand il s'agit de la gloire de Dieu et des intérêts spirituels de ses membres, a trouvé le moyen de l'élargir, de la prolonger, de la perfectionner.

La famille naturelle, avons-nous dit, est le sanctuaire où se prépare la prière publique. Mais il y a d'autres familles où elle s'achève, se

complète et devient plus exemplaire et plus puissante ; ce sont les familles spirituelles de ceux qui se séparent du monde, pour penser uniquement à Dieu, et se consacrer au culte perpétuel du maître adoré qui les appelle et les écoute toujours avec un tendre amour.

Le monde qui n'ouvre sur les mystères de la vie spirituelle que les yeux de la chair, a peine à les comprendre. Il n'a guère d'estime que pour les œuvres qui visent nos besoins et nos maux corporels. Elles seules, à son avis, ont un but vraiment utilitaire, et peuvent figurer avec honneur dans l'histoire du progrès. Il se laisse donc toucher par les prodiges de bienfaisance et de dévouement dont la germination s'est accrue parmi nous, depuis plus d'un demi-siècle. Volontiers il admire, avec un de nos auteurs contemporains, « ces êtres charitables qui, renonçant par libre volonté, à ce que la vie contient et promet, recherchent la caducité, la maladie, l'infortune, afin de leur porter secours » [1]. Il voit avec plaisir les académies applaudir le récit de leurs exploits, et récompenser leurs vertus. Mais ne lui parlez pas de ces pieux extravagants qui semblent avoir pris le monde en horreur, et vont cacher leur vie derrière de grandes mu-

1. Maxime Du Camp, *La charité privée à Paris.*

railles, pour se consacrer à d'inutiles oraisons. Égoïsme plus inhumain que celui des jouisseurs qui, du moins, apportent à la vie sociale l'appoint de leur large consommation.

Ainsi pense le monde, et bon nombre de gens sincèrement chrétiens pensent comme lui. Moins grossiers que les purs utilitaires, ils estiment que les œuvres publiques d'enseignement et d'apostolat, ayant pour but la guérison, l'amélioration, le perfectionnement spirituel des âmes, font assez bonne figure auprès des œuvres de bienfaisance corporelle. Mais ils ne veulent pas comprendre l'utilité des cloîtres où la grande affaire est de prier et de se sanctifier pour que la prière soit plus fervente et plus efficace. Il n'y a là, croient-ils, que des vies perdues ; et, comme Judas, regrettant le parfum répandu par Madeleine sur les pieds du Sauveur, ils s'écrient : « *Ut quid perditio hæc* [1]. Pourquoi cette perte ? ».

Laissons déraisonner le monde et les chrétiens inintelligents. La règle de nos jugements, en ces matières si graves et si délicates, c'est ce que pense et ce que veut l'Église. Or l'Église a trouvé bon de recruter, d'approuver, de bénir, de consacrer les ordres priants pour élargir et

1. Matth., cap. xxvi, 8. Marc., cap. xiv, 4.

compléter l'office public de son sacerdoce. Son autorité suffit à leur assurer notre estime et nos respects ; mais nous les estimerons et les respecterons davantage, si nous étudions, dans les intentions mêmes de l'Église, la noblesse, l'importance et l'utilité sociale de leur mission.

Considérons d'abord que la prière étant le premier devoir de l'humanité, devoir pour l'individu et pour la société, l'Église afin d'obtenir, en cet acte, une perfection qui le rapprochât davantage de l'infinie perfection de Dieu, a voulu que des professionnels fissent de la prière leur travail et leur art.

Un art est d'autant plus grand et plus noble qu'en lui se manifestent davantage les plus hautes facultés de l'âme humaine, spécialement cette énergie productrice qui nous rend semblables à Dieu ; un art est d'autant plus grand et plus noble que ses œuvres rapprochent davantage celui qui les contemple du type éternel et infini de toute beauté créée. C'est pourquoi l'antiquité, séduite par les œuvres de ses poètes, de ses musiciens, de ses peintres, de ses sculpteurs, avait appelé la poésie, la musique, la peinture, la sculpture, des arts divins ; soit qu'il lui semblât que l'homme eût besoin d'un souffle inspi-

rateur pour faire mouvoir sa pensée et ses sentiments à travers des nombres harmonieux, d'une apparition céleste pour reproduire des formes idéales ; soit qu'il lui semblât que, entre tous les arts, la poésie, la musique, la peinture, la sculpture eussent le pouvoir de tourmenter plus profondément l'âme humaine et de l'emporter, sur les ailes d'une admiration passionnée, vers la divinité.

Mais s'il y a des arts divins, il est un art qu'on pourrait appeler plus divin que les autres : *ars divinior :* c'est l'art de prier.

Nous n'entendons pas dire qu'il faille apporter dans le commerce intime de l'âme avec Dieu, ces délicates et subtiles préparations de langage, ni ces attitudes maniérées que les hommes échangent entre eux, quand ils veulent paraître aimables. Nous ne pouvons tromper l'œil pénétrant de Celui qui sonde, en un instant, les profonds abîmes du cœur humain. Mais il est une certaine manière de s'élever jusqu'à Dieu, de contempler ses perfections, de lui en parler, d'exposer à son infinie miséricorde toutes les misères de la nature, d'émouvoir ses entrailles paternelles, et de le forcer à de pacifiques embrassements avec sa créature ; il est un état suréminent de l'âme religieuse dans

lequel se révèle une si admirable élévation d'esprit, une si profonde tendresse de cœur, une telle puissance de souvenir, de vue, de sentiment, d'expression, d'accents inconnus aux arts les plus grands et les plus nobles : un état qui met l'homme si près de Dieu, Dieu si près de l'homme, qu'il faut y reconnaître l'art divin par excellence : *ars divinior*.

Nous n'avons point la connaissance pratique de ces choses, c'est possible ; mais nous ne pouvons les nier, car les saints les ont expérimentées. Ils nous ont appris jusqu'à quelle perfection pouvait s'élever la prière ; et bien qu'il ne nous reste de leur état que des descriptions imparfaites, de leurs cantiques que des strophes décolorées, elles ont assez de puissance encore pour émouvoir les âmes élevées, plus profondément que tous les chefs-d'œuvre du genre humain.

Que nous nous contentions d'un mouvement pacifique et uniforme, souvent interrompu par les préoccupations et les sollicitudes du siècle, d'une prière qui suffit aux plus impérieuses exigences de notre vie religieuse, soit ; mais ne méprisons pas les élans passionnés que Dieu produit dans les âmes qu'il a choisies ; laissons passer avec respect ceux qui nous quittent pour

aller prier sous les voûtes hospitalières des couvents : leur âme est plus divinement tourmentée que celle de nos poètes. Ils ne se cachent que pour mieux se recueillir, et devenir, sous le feu d'une inspiration sacrée, les plus grands artistes de Dieu.

Artistes sublimes dans le plus auguste des actes qu'il soit donné à l'homme d'accomplir, les ordres priants ont encore l'insigne honneur de représenter le Christ près de l'humanité, l'humanité près de son divin Chef.

Le souvenir du Christ se perpétue dans la société chrétienne par des récits, des monuments et des signes mystérieux dont l'opération intime échappe à nos sens, mais plus encore par la reproduction solennelle et publique de sa sainte vie, en chacune des parties de son corps mystique. Aux uns, la représentation de l'autorité souveraine qu'il tient de son divin Père, et qu'il impose à toute âme humaine ; aux autres, la représentation des prodigieux abaissements qui l'ont fait appeler le dernier des hommes. Aux uns, la représentation de son inépuisable libéralité et de sa bienfaisance ; aux autres, la représentation de sa pauvreté et de son dénûment. Aux uns, la représentation de ses œuvres

éclatantes ; aux autres, la représentation de ses souffrances et de son martyre. Aux uns, la représentation de sa vie publique, toute consacrée à la prédication de la vérité et de la loi de Dieu ; aux autres, la représentation de sa vie cachée, toute consacrée aux épanchements solitaires, au culte silencieux et recueilli de la majesté divine, à l'amour divin, à la prière.

Qu'on regarde l'Église en toutes ses parties, on y verra la vie du Christ s'y manifester par des palpitations si puissantes qu'elles ne peuvent échapper même aux yeux de ses ennemis qui s'en irritent.

Mais où les abaissements, où la pauvreté, où les souffrances, où le martyre, où la vie toute religieuse du Christ ? N'est-ce pas chez ceux qui vivent retirés du monde ? Chez ces familles saintes d'hommes et de femmes qui ont choisi pour leur partage la part obscure et pourtant si importante de la vie du Sauveur ? Nous ne dirons point comment elles s'humilient, se dépouillent, s'immolent et meurent chaque jour à l'exemple du Christ. Il nous faudrait de longs développements qui nous attarderaient. Mais, sachons-le bien, la vie humiliée, dépouillée, immolée et toujours mourante des ordres priants n'a pas d'autre but que de leur faciliter le pieux

exercice de la prière. C'est pour cela qu'ils sont nés dans l'Église, et Dieu leur a fait une glorieuse destinée, puisqu'ils continuent à travers les siècles les ardentes oraisons, les soupirs amoureux, les tendres supplications, les accents divins que faisait entendre, la nuit et le jour, le grand religieux, le grand priant de l'humanité, Jésus-Christ.

Représentants du Christ dans la partie toute religieuse de sa vie, les ordres priants représentent l'humanité chrétienne près de son divin Chef. Jésus est roi. Vainqueur du péché et de la mort, il est allé s'asseoir à la droite de son Père sur le trône éternel qui lui fut promis. Là, il attend nos hommages de chaque jour et le compte rendu de notre vie, pour nous juger souverainement. Est-ce assez de diriger vers ce roi sublime comme autant d'agiles courriers, les élans religieux, mais passagers de nos cœurs, les prières que chacun de nous fait de temps en temps ? Non. Car nous ne sommes pas que des individus séparés aux yeux de notre roi, nous sommes une nation sainte, pénétrée d'une même sève, animée d'une même vie. Or, toute nation qui se respecte et comprend ses intérêts ne se contente pas d'envoyer de rapides visiteurs, des chargés d'affaires, qui ne font que passer à la

cour des rois dont elle redoute la puissance, ou dont elle attend les faveurs ; elle se fait représenter par des ambassadeurs. Or, les ambassadeurs de la nation chrétienne auprès du roi Jésus-Christ ce sont, avec les prêtres, les ordres priants.

Retirés aux confins des passions et des misères humaines, investis de cette auguste moitié du sacerdoce par laquelle s'établit le courant religieux qui de la terre monte au ciel, ils se tiennent assis à la porte du Roi des rois ou prosternés dans le sanctuaire de ses audiences, faisant l'humanité continuellement présente, et répétant, non pas cette parole du prêtre que Dieu nous envoie pour distribuer ses grâces : « *Pro Christo legatione fungimur* : nous sommes en légation pour le Christ » ; mais ces autres paroles qui résument le second chapitre de nos relations avec Dieu : « *Pro populo legatione fungimur :* nous sommes en légation pour le peuple ». Ils représentent le droit de Dieu perpétuellement exprimé, le devoir de l'humanité perpétuellement accompli : le droit de Dieu, maître de tout notre être et de tous nos instants ; le devoir de l'humanité qui se doit à Dieu sans réserve et sans intermittence. Aux jours de l'Eden, la prière ne tarissait pas dans le cœur et

sur les lèvres de l'homme ; c'était justice. Mais aujourd'hui, que de lacunes, que de vides dans la vie religieuse de l'humanité ! Cependant rien n'est diminué, ni du côté du droit, ni du côté du devoir : Dieu veut tout, l'homme doit tout. Eh bien ! Dieu sera satisfait ; car l'homme primitif revit dans les familles religieuses vouées à la prière : le feu sacré qui représentait jadis l'adoration perpétuelle des créatures, c'est, dans l'Église, le cœur des moines et des nonnes.

Qui ose flétrir ces ambassadeurs sacrés, flétrit la nation sainte qu'ils représentent ; qui les arrache du sanctuaire où ils prient, déclare la guerre au ciel, et assume, en présence de l'avenir, la redoutable et odieuse responsabilité de cette guerre.

En effet, supprimer les ordres priants, c'est tarir une source immense de grâces dont bénéficie la société chrétienne ; c'est briser le bouclier protecteur qui arrête sur la tête du monde pécheur les coups de la justice divine.

Nous lisons dans l'Exode que Moïse priait sur la montagne pendant que son peuple combattait dans la plaine. Tant que ses bras étaient dressés vers le ciel, Israël triomphait. Succombant sous le poids de la fatigue, et voulant obtenir

une complète victoire, il se fit soutenir par Aaron, son frère, et par un autre compagnon, jusqu'à l'entière défaite des Amalécites.

Moïse était la figure de l'*Orante* divin qui intercède pour nous dans les cieux, et de ceux qui continuent ici-bas sa vie priante. Moïse est dans les couvents. Il en est du monde mystique comme du monde physique ; c'est des montagnes que descendent les sources.

Les couvents sont les montagnes saintes d'où s'épanchent les grâces qui, dans le monde chrétien, alimentent, soutiennent et fécondent tous les dévouements.

Nous les estimons, nous les admirons ces dévouements ; nous applaudissons à leurs œuvres ; mais ce serait être aveugle que de n'en voir pas la source dans l'office public des *Orantes* que l'Église a annexés à son sacerdoce. Ouvrons les yeux de la foi, nous verrons que tout se tient dans l'Église, et que la grâce y est canalisée et distribuée avec une admirable économie. Honneur à « ces héros et héroïnes d'abnégation qui, loin de fuir les misères humaines, y plongent avec ardeur, ne reculant devant aucun dégoût, devant aucune fatigue pour les soulager ! » Honneur à « ces sisyphes de l'amour dont rien ne rebute la vaillance, tous tourmentés du désir

de plaire à Dieu, en aimant le prochain, du besoin de spiritualiser leur vie en la consacrant aux malheurs d'autrui »[1]. Honneur à ces opiniâtres et patients éducateurs de l'ignorance populaire, qui consument leur vie dans un labeur obscur dont ils ne retirent d'autre profit que d'avoir peiné pour l'amour de Dieu ! Honneur à ces apôtres qui, après avoir exploré les mystérieuses profondeurs de la science sacrée, pour y chercher la lumière qu'ils veulent répandre sur le monde, font retentir en toute terre habitable le bruit de la parole évangélique, et font parler dans le martyre, la voix plus éloquente de leur sang ! Honneur à tous les chevaliers d'amour !

Mais, entendons-le bien, ces chevaliers d'amour, malgré l'ardeur de leur zèle et l'héroïsme de leurs vertus, seraient bientôt à bout de forces et s'épuiseraient peut-être en efforts stériles, s'ils n'étaient invisiblement soutenus par une grâce mystérieuse qui descend des hauteurs sacrées où les anges de la prière font un continuel appel à la bonté divine. Détournons nos yeux de la terre et levons-les vers les régions mystiques qu'habitent les ordres priants, nous les verrons, ces anges qu'on croit immobilisés

1. Maxime du Camp, *La Charité privée à Paris.*

dans le rêve, toujours soucieux de la plus grande gloire de Dieu, et du plus grand bien de l'humanité. D'un continuel mouvement, ils vont de Dieu aux ministres de sa miséricorde, de Dieu à tous ceux qui souffrent des misères humaines. Ils intercèdent, ils supplient, ils conjurent, ils s'immolent, et ils obtiennent les grâces de lumière, d'amour, de force, de salut, dont les uns ont besoin pour exercer fructueusement leur ministère, les autres, pour être guéris de leurs maux, et surtout de la grande misère du péché.

Montagne sacrée d'où descend la grâce, la demeure des *Orantes* est encore le sanctuaire d'où monte vers le ciel le perpétuel *miserere* qui arrête en chemin la colère divine.

Il y a dans la vie des peuples des heures funestes tellement pleines de prévarications, de révoltes, de blasphèmes, d'attentats contre les choses saintes, que Dieu, pour venger sa gloire outragée, appelle à lui les fléaux. Loin d'être à l'abri de ses coups par le bénéfice de leur élection, les nations chrétiennes, plus coupables, parce qu'elles sont plus ingrates, doivent s'attendre à de plus fréquents et plus terribles châtiments. La justice divine, fatiguée d'attendre leur repentir et leur amendement, descend vers

elles, pendant que monte vers le ciel l'armée de leurs crimes. Qui donc aura l'audace de se jeter entre ces deux forces ennemies pour prévenir leur redoutable choc ? Les anges eux-mêmes n'oseraient pas ; car lassés d'être les ministres des bontés de Dieu, ils sont devenus complices de ses fureurs sacrées. Mais voici venir, couverts de bures blanches et sombres, ceux dont la vie priante se consume aux pieds des autels. Ils oseront parler à ce Dieu tout armé pour la vengeance et lui dire : « Pardonnez, Seigneur, pardonnez à votre peuple ! Laissez dans votre sein s'endormir la colère, souvenez-vous de la multitude de vos miséricordes, et ajoutez à tous les témoignages de votre amour ce dernier témoignage d'une vengeance toute prête et à jamais oubliée ». — « Qui êtes-vous ? dit le Seigneur. Ne m'importunez pas. Écartez-vous, et laissez passer ma justice ». — « Seigneur, Seigneur, vous ne reconnaissez donc plus vos enfants ! Que demandez-vous, ô Dieu jaloux ? Pendant qu'on blasphème votre nom, pendant qu'on vous oublie, pendant que la prière expire dans la bouche du pécheur, pendant que votre gloire languit au milieu des enfants des hommes, nous vous louons, nous vous bénissons, nous vous adorons, nous vous rendons grâce en tout temps

et à toute heure. Que vous faut-il encore ? Voulez-vous notre vie ? Prenez-la. Mais, en la prenant, vous ne ferez qu'arrêter la perpétuelle immolation qui s'accomplit en votre honneur dans l'austère solitude de nos cloîtres ».

« J'ai entendu la voix de mes enfants, dit le Seigneur. On prie donc encore sur la terre ? Je m'en vais ! ma gloire est sauvée ».

Et Dieu se retire. Et ainsi s'explique que la terre abreuvée de tant de forfaitures trouve encore des heures de repos et de sommeil, que des sociétés où triomphent le blasphème et l'apostasie puissent vivre pendant de longues années à l'abri des catastrophes et des épouvantements ; qu'il y ait tant de pécheurs debout quand ils auraient dû s'endormir depuis longtemps dans un honteux trépas. Ainsi s'expliquent ces retards de justice que les opprimés reprochent quelquefois à la Providence, et qui ne sont dûs qu'à la mystérieuse compensation que Dieu rencontre dans la perpétuelle prière des familles religieuses.

Sans cette compensation, notre vie sociale serait continuellement tourmentée par les visites vengeresses de la justice divine. C'est bien assez que, de temps à autre, Dieu étouffe dans l'ouragan de sa colère la voix de ses thérapeutes,

et donne au crime d'épouvantables leçons.

Après ces considérations, il ne nous reste plus qu'à admirer la sagesse de l'Église qui incarne la prière publique dans la prière d'office de ses prêtres, et renforce cette prière d'office par la prière de ses thérapeutes.

On considère dans le monde les ordres priants comme des légions d'oisifs ; en réalité, ils sont occupés au plus noble travail qui se puisse concevoir ; ils sont investis d'une des plus hautes fonctions de la société chrétienne. On se demande à quoi ils servent ; dans le fait, ils sont appliqués à la première et à la plus importante des œuvres de miséricorde : prier pour les malheureux qui ne veulent, ne savent, ni ne peuvent prier. De l'avis de ceux qui ont appris à mesurer l'élévation des états, et la portée des actes, les ordres priants sont une des plus grandes gloires, une des plus grandes utilités sociales.

Vengeons-les donc par nos respects, du mépris des mondains, et lorsque nous passerons devant la porte de leurs maisons bénies, disons-leur, comme les habitants de Béthulie à la pieuse Judith : « *Ora pro nobis quoniam sancta es :* priez pour nous, parce que vous êtes sainte » [1].

1. JUDITH, cap. VIII, 29.

V

FORMES DE LA PRIÈRE

PRIÈRE MENTALE

CHAPITRE V

FORMES DE LA PRIÈRE

PRIÈRE MENTALE

Nous avons défini la prière et démontré sa nécessité, comme acte privé, comme acte public, comme acte officiel spécialement réservé à ceux qui représentent devant Dieu la société chrétienne. C'est assez pour nous convaincre de notre devoir, trop peu pour former notre vie pratique à l'accomplissement de ce devoir. Nous devons compléter les considérations générales des chapitres précédents par une étude plus détaillée du grand sujet qui nous occupe, c'est-à-dire par l'étude des formes, de la préparation, des qualités, de l'objet, du temps, de l'efficacité de la prière.

Comme tout acte humain, la prière a deux formes : une forme discrète et intime que nous appelons *prière mentale ;* une forme extérieure

par laquelle s'expriment et se manifestent au dehors nos désirs, nos sentiments religieux, que nous appelons *prière vocale.*

De tous nos actes religieux, la prière mentale est celui qui se conçoit le premier. On peut en parler longuement, mais nous n'avons pas la prétention de remplacer, par ce chapitre, les pieux et savants traités qu'il faudra toujours consulter pour se perfectionner dans la pratique de l'oraison ; nous essaierons seulement de faire comprendre, par un rapide aperçu, l'excellence de la prière mentale.

Prier mentalement, ce n'est pas seulement converser avec Dieu au fond de son âme. Les discours mystérieux que nous lui adressons dans nos heures de recueillement, sans que la bouche les prononce, ne sont qu'une variété des actes divers qui peuvent prendre le caractère religieux de la prière. Tout acte intérieur ayant pour but de mieux nous connaître et de mieux nous faire connaître Dieu, de nous ouvrir à son action paternelle, en même temps que nous lui rendons nos devoirs, de nous unir à lui et de l'unir à nous ; tout acte intérieur, qu'il soit recueillement, examen, considération, raisonnement, contemplation, élan du cœur, peut prendre le caractère de la prière ; et c'est dans ce sens large

que nous entendons la prière mentale, et que nous disons : qu'elle est le plus ferme soutien de notre vie morale, une des plus nobles fonctions de notre vie chrétienne, et comme l'apprentissage de notre vie céleste.

§ I

Vivre moralement, ce n'est pas jouir de cette vulgaire estime que le monde prodigue et qui n'a souvent pas d'autre fondement que les apparences d'une trompeuse honnêteté. Combien de gens, hélas, sous le manteau d'une bonne renommée, donnent satisfaction à leurs bas instincts et à leurs passions, uniquement préoccupés de mentir au monde, et de recueillir publiquement le bénéfice de ce mensonge. Pour vivre ainsi, il n'est besoin que d'audace et d'habileté. Dieu merci, nous avons une autre conception de la vie morale. Dans notre estime, vivre moralement, c'est faire de son âme le sanctuaire des bonnes et nobles habitudes dont les actes extérieurs ne sont que le resplendissement ; c'est respecter tout droit, accomplir tout devoir et conquérir, au prix de tous les sacrifices, un

nom vénérable qui nous vaut plus d'honneur que n'en peuvent donner la richesse, la puissance, la science, le génie ; en un mot, vivre moralement, c'est être vertueux.

Mais, nous l'avons vu, pour être vertueux, il ne suffit pas de le vouloir, il faut que Dieu nous y aide. Dieu, source de tout bien, ne nous refusera pas son intervention dans cette œuvre de vie, mais à l'indispensable condition que nous lui prêterons, dans la mesure de nos forces, un généreux concours.

Si donc, tout est en ordre dans notre vie, si notre âme se repose pacifiquement dans les régions pures et sereines où fleurissent les bonnes et nobles habitudes, ne nous contentons pas de dire à Dieu : « Seigneur, conservez-nous le précieux trésor de la vertu ! » mais sachons prévenir de funestes accidents, et toujours armés de vigilance, tenons-nous en garde contre les sourdes conjurations de nos mauvais instincts et de nos passions, qui n'attendent qu'un moment d'oubli ou de négligence, pour envahir et dévaster le champ de nos vertus. Si, par malheur, nous nous sommes laissé surprendre, si nous avons à craindre ou à déplorer le déshonneur de notre âme, ce n'est pas assez de crier vers le ciel : « *Domine, salva nos, perimus* ».

Nous devons rentrer en nous-mêmes, sonder les replis de notre âme, y découvrir la cause de nos troubles, de nos périls, de nos chutes, la remettre en face de ses devoirs, des grandeurs et des charmes de la vertu, et chercher les moyens de préserver notre vie morale de nouveaux désastres. Bref, que nous voulions persévérer dans le bien, ou nous réconcilier avec lui, il est important, il est nécessaire que nous connaissions notre âme, afin de la posséder.

Or, connaître et posséder son âme, c'est le fruit de graves méditations que conseillent non seulement ceux que, dans le langage chrétien, nous appelons les maîtres de la vie spirituelle, mais encore ceux qui, sous l'inspiration naturelle de la conscience, ont écrit les premiers préceptes de la vie morale [1]. « Connais-toi toi-même », telle était l'antique maxime des poètes et des philosophes, qui faisaient profession de discipliner notre nature, et de redresser les torts de l'humanité. « Connais-toi toi-même, γνῶθι σεαυτόν », maxime inscrite sur le frontispice des temples ; « maxime concise, disait le philosophe

1. Un esprit qui s'occupe nuit et jour de semblables méditations, dit Cicéron, parvient à cette connaissance si recommandée par l'oracle de Delphes, je veux dire à la connaissance de soi-même. (*Des vrais biens*, L. v. chap., iv).

Porphyre, mais si importante que le maître des dieux pouvait seul la connaître et nous la révéler [1] » ; maxime descendue des cieux, au dire du poète Juvénal, qu'il faut « fixer dans sa mémoire et porter dans un cœur fidèle au souvenir » [2]. Que l'antiquité en ait parlé plus souvent qu'elle ne l'a mise en pratique, il n'importe ; nous devons la respecter comme le premier, sinon comme le plus important des préceptes de la vie morale.

Celui qui se connaît lui-même sait quel levain d'iniquité fermente dans notre nature déchue et y prépare tous les vices. Il se sent emporté à l'orgueil, à l'envie, à la haine, à la violence, à la cupidité, aux plaisirs sensuels, aux voluptés les plus grossières. Il voit de quel côté il est plus accessible à la tentation ; il découvre entre toutes ses passions la passion dominante, celle d'où le péché coule comme de source, celle qui s'ajuste si bien à son organisation qu'elle semble en faire partie intégrante, celle qu'il voudrait dissimuler aux autres et se dissimuler à lui-même. Au fond de

1. *Nosce teipsum dictio quidem brevis est, sed tanta res quam Jupiter solus sciebat.*

2. *....Et cœlo descendit* γνῶθι σεαυτόν.
Figendum et memori tractandum pectore...
(Satir., x. *Mensæ luxus*).

ses dispositions, il rencontre un amour-propre subtil comme Protée, échappant aux plus vives étreintes, et capable de prendre toutes les formes, même celle de la vertu. Des misères sans nombre s'offrent aux regards qu'il plonge au-dedans de lui-même et il lui faut bien avouer qu'il n'y a pas dans sa volonté assez d'étoffe pour les couvrir, ce que le poète Perse exprimait en ces termes : « Habite ton âme, et tu verras combien elle est chétivement meublée » [1].

Il se désespérerait donc, s'il n'avait le noble courage de se défier de lui-même, comme de son plus perfide et plus dangereux ennemi. Mais en même temps qu'il se méprise et se défie, il se rend compte des dons que Dieu lui a faits pour être bon et vertueux, il se met en face des lois qu'une volonté souveraine lui impose pour régler ses pensées, ses affections, ses actions, et s'il ne se sent pas capable de conformer sa vie au parfait idéal que ces lois lui proposent, il espère que l'intervention d'une assistance supérieure remplira les vides de son courage et de ses forces. Il la désire, il la demande, comprenant bien qu'entre ces deux extrêmes, le bien et

1. *Tecum habita et noris quam sit tibi curta supellex.* (Satir. IV).

le mal, la vertu et le vice, la gloire et l'opprobre, il n'y a pas à balancer.

Ainsi muni de la connaissance de lui-même, l'homme devient le maître de son âme, il la possède, et cela vaut mieux, dit l'Esprit-Saint, que prendre des villes : « *Melior est qui dominatur animo suo expugnatore urbium* » [1]. Il peut sans orgueil s'estimer plus grand et plus noble que les plus fiers conquérants. L'homme qui se connaît lui-même possède son âme, car il sait de quel côté il peut être trahi, et de quel côté il faut appliquer la répression. Il sait où les abîmes, où les pierres d'achoppement, où les embûches, où les occasions de péché, et profitant des enseignements de l'expérience, il soutient tous les chocs, plutôt que de dévier du côté du péril. Comme l'habile et courageux écuyer fait sentir le frein et l'étreinte au cheval fougueux, pour contenir ses emportements et prévenir ses écarts, celui qui possède son âme lui fait sentir jusqu'à la douleur, s'il le faut, le frein et l'étreinte des lois salutaires qui la doivent retenir sur le chemin de la vertu. Comparant ce qu'elle est avec ce qu'elle doit être, opposant le devoir aux convoitises, il la convainc,

1. Prov., (cap. xvi, 32).

la pousse à bout, lui fait crier merci, désirer et demander le bien qui lui répugne, et suivre une course héroïque à travers tous les obstacles. Enfin, éclairé sur sa nature et sur les règles qui doivent ordonner sa vie, en garde contre tous les écarts, maître de tous ses mouvements, et toujours aidé de Dieu, il établit et fixe ses habitudes sur les terres sacrées où germent, se développent et fleurissent toutes les vertus morales : la prudence, la force, la justice, le désintéressement, l'humilité, la chasteté, le dévouement et tant d'autres que nous ne nommons pas.

Mais, encore une fois, pour se connaître et posséder son âme il faut rentrer en soi-même, réfléchir, s'examiner, méditer. Malheureusement, nos jours sont remplis par d'étranges désertions. Au lieu de nous appliquer à l'étude solitaire et silencieuse de notre intérieur, nous ne sommes occupés qu'à nous fuir et à dépenser sur les choses du dehors les facultés qui doivent concourir au développement et au perfectionnement de notre vie morale. De là ces accidents funestes qui, petit à petit, dépeuplent la terre des vertus qui lui feraient honneur, et justifient cette plainte du prophète : « La terre est une patrie désolée, oui désolée, parce qu'il n'est personne qui réflé-

chisse en son cœur » [1]. Voilà pourquoi ceux qui s'intéressent à notre progrès spirituel nous recommandent avec tant d'instances le religieux exercice de la prière mentale, où se forment les bonnes pensées. Car, dit saint Augustin, « il ne se peut faire qu'on rencontre les mauvaises actions là où se rencontrent les bonnes pensées, l'action procède de la pensée : *Non potest fieri ut habeat mala facta qui habuerit cogitationes bonas, facta enim de cogitatione procedunt.*

Mais avons-nous bien le droit d'appeler *prière* les actes reflexes qui nous conduisent à la connaissance de nous-mêmes, et à la possession de notre âme ? — Assurément, si nous avons soin d'élever nos pensées vers Dieu, d'interroger notre âme, et sa sainte présence, et de nous aider, pour nous connaître, de son œil pénétrant pour qui rien n'est secret. C'est une prière, parce que de la connaissance de nos infirmités et de nos misères procède une plus haute estime de la majesté de Dieu, et une plus grande confiance en sa paternelle miséricorde. C'est une prière, parce que la grandeur de nos besoins, mieux connue, ne peut qu'accroître la ferveur religieuse de nos désirs. C'est une prière, parce que, lors

1. *Desolatione desolata est omnis terra, quia nullus est qui recogitet corde.* (Jerem., cap. xii, 11).

même que toute parole nous ferait défaut, il suffit que nous nous tenions humblement devant Dieu, comme le pauvre silencieux se tient à la porte du riche avec ses haillons, sa face amaigrie et ses défaillances qui parlent pour lui. C'est une prière, parce que Dieu ne se tient dans une parfaite immutabilité qu'autant qu'il se connaît et se possède parfaitement lui-même ; que la connaissance et la possession de nous-mêmes nous disposent à l'immutabilité dans le bien, et que, finalement, nous sommes par ce moyen, configurés au type éternel et infini de tout être, toute vie et toute perfection. Enfin, c'est une prière, parce que la connaissance et la possession de nous-mêmes ordonnent notre vie à la gloire de Dieu, et que « tant que l'homme ordonne ainsi sa vie, dit saint Thomas, il est en prière : *Tamdiu homo orat, quamdiu vitam suam in Deum ordinat* [1] ».

§ II

Ferme soutien de notre vie morale, la prière mentale est, avons-nous dit, une des plus nobles fonctions de notre vie chrétienne.

1. In Epist. ad Rom. (cap. I, lect. 5).

La vie chrétienne prend son nom de celui qui en est le principe, la règle et l'exemplaire, notre divin Sauveur, Jésus-Christ. Participer à sa vie, obéir à sa loi et reproduire en soi les vertus dont il nous a donné l'exemple, c'est vivre chrétiennement.

Combien de gens se disent chrétiens qui n'ont de la vie chrétienne que de vaines apparences. Depuis longtemps ils ont perdu la grâce initiale qui les a incorporés à l'Église de Jésus-Christ, et loin de s'empresser de la recouvrer, ils semblent l'avoir oubliée, et promènent, d'année en année, leur âme déshonorée par le péché. Remplis de l'esprit, imbus des maximes du monde, de ce monde ennemi du royaume de Dieu, que le Christ a maudit, ils conforment leur vie à ses habitudes. Et cependant, ils ne veulent pas renoncer à certaines pratiques religieuses qui les distinguent, par le dehors, de la foule des mécréants et des indifférents. On peut dire d'eux, avec l'apôtre saint Jean, « vous portez un nom de vivants et vous êtes morts : *Nomen habes quod vivas, et mortuus es* »[1].

Heureusement, bon nombre de chrétiens savent encore détourner leur esprit et leur cœur des maximes et des vains désirs du monde. Fi-

1. Apoc., cap. III, 1.

dèles à la grâce de leur baptême, ils s'appliquent à la conserver. S'ils ont le malheur de la perdre, ils s'empressent de recourir aux sacrements réparateurs qui les réconcilient avec Dieu, et les remettent sur la voie des œuvres de salut. Les préceptes de l'Évangile et les lois de l'Église sont la règle de leur vie, à laquelle ils impriment, autant qu'ils peuvent, le triple caractère de retenue, de justice et de piété que l'Apôtre recommandait à ses fidèles : *Ut abnegantes impietatem et secularia desideria sobrie, juste et pie vivamus* [1]. Le monde nous révèle en sa vie les tendances grossières de l'homme animalisé. On croirait que la terre est le dernier terme de notre courte existence, quand on voit ce vulgaire troupeau d'hommes avides de bien-être et de jouissances, l'œil obstinément fixé et l'âme perpétuellement tendue vers des biens qu'ils ne pourront emporter avec eux dans la tombe. Leur attitude humiliée nous indique qu'ils n'iront pas plus loin que le monde périssable auquel ils sont rivés. Au contraire, ceux qui veulent vivre chrétiennement lèvent en haut leurs yeux et leurs cœurs. Invinciblement poussés par une voix impérieuse qui leur dit : passe ! passe ! ils traversent la terre en regardant le ciel. On de-

1. Tit., cap., ii, 12.

vine à leur démarche des voyageurs qui regagnent leurs foyers ; à leur attitude, des citoyens de l'éternité. En vivant sobrement, justement et pieusement, au milieu du siècle, ils ne sont pas satisfaits, mais ils attendent l'objet de leur bienheureuse espérance, c'est-à-dire l'avènement de la gloire de leur grand Dieu et Sauveur, Jésus-Christ : « *Expectantes beatam spem et adventum gloriæ magni Dei et Salvatoris nostri Jesu Christi* »[1]. Voilà le peuple que Dieu agrée : *populum acceptabilem,* le peuple chrétien. Mais ce n'est pas encore la noblesse, la haute classe des âmes d'élite qui non contentes d'obéir aux lois et de remplir les devoirs essentiels de la vie chrétienne, aspirent à la perfection de cette vie, dans une union plus intime avec Jésus-Christ.

Il est bien vrai que nous entendons souvent prononcer son nom. On nous parle de lui, on nous raconte sa vie si pleine d'œuvres merveilleuses, de vertus et de mérites. Touchés par les pieux récits et le souvenir des mystères au sein desquels nous avons pris une nouvelle vie, nous envoyons de temps en temps, et de loin, l'humble et affectueux hommage de notre respect et de notre reconnaissance au Dieu Sauveur qui nous a donné son nom avec sa grâce. Mais pouvons-

1. Tite, cap. II, 13.

nous nous flatter de le connaître et de l'aimer assez pour être du nombre de ses intimes amis ? — Lorsque le nom d'un personnage illustre retentit à nos oreilles, et que la voix publique nous apprend quelques-unes de ses grandes actions, il est possible que notre âme émue lui voue le culte d'une lointaine admiration, mais il ne s'est pas encore emparé de notre vie jusqu'à la régler par sa souveraine influence. Dût-il nous admettre au nombre de ces vulgaires amis dont on serre la main dans l'atrium de sa demeure, il y aurait encore entre sa vie et la nôtre toute la distance qui nous sépare de ces lieux privilégiés où l'amitié devient intime.

L'intimité bannit tout commerce profane et crée autour de deux âmes une solitude pleine de charmes. Là on se regarde, on s'ouvre l'un à l'autre, on se connaît sans obscurité, on s'aime sans froide réserve, on se pénètre, on vit d'une commune vie. Et tels sont les rapports du grand et noble chrétien, de l'âme vraiment dévote, avec son ami Jésus-Christ. Entendre parler de lui, le connaître et l'aimer de loin, lui rendre ces hommages banals qui sont à la vie religieuse, ce que la politesse est à la vie sociale, c'est trop peu. Il faut jouir de lui, profiter de lui, et faire en soi, autant qu'on le peut, une

parfaite reproduction de son admirable et sainte vie.

Voilà les fruits de la prière mentale. Elle établit entre nous et Jésus-Christ une religieuse intimité ; c'est pourquoi nous l'avons appelée une des plus nobles fonctions de la vie chrétienne.

En effet, toute âme silencieuse et recueillie qui relit en elle-même les pages trop facilement et trop souvent oubliées de nos origines chrétiennes, y cherchant la très sainte humanité de son Sauveur, la suivant quand elle marche, se mettant à ses pieds quand elle repose, l'écoutant quand elle parle, la contemplant quand elle agit, a bientôt compris ce qui manque à sa vie, et sent pénétrer en elle cette prodigieuse vertu qui s'échappait des yeux, de la bouche, des mains, des vêtements de l'Homme-Dieu, guérissant toutes les infirmités de notre pauvre nature. Interrogeons les pieuses épouses du même époux divin, qui peuplent les cloîtres où l'on prie, ou se dévouent au soulagement des misères humaines ; ces austères pénitents, ces hommes apostoliques qui consacrent à la gloire de Dieu leur mâle énergie ; les docteurs de la vérité, les prêtres fervents et zélés, et même les humbles femmes qui trouvent le moyen de

concilier le recueillement avec leur rude labeur de chaque jour, et cachent dans l'obscurité de leur condition des prodiges de grâce ; tous nous répondent qu'ils ne se sentent vivre que par leur commerce intime avec Jésus-Christ. « Nous avons méprisé, disent-ils, les richesses et les honneurs du monde, les vains ornements et plaisirs du siècle, pour l'amour de notre Maître et Seigneur, Jésus-Christ. Nous l'avons vu dans nos oraisons, nous l'avons aimé, nous avons mis en lui notre confiance, nous l'avons choisi pour notre partage ». O Jésus ! vous demeurerez toujours avec nous, toujours au foyer solitaire où l'âme vous contemple, apprenant chaque jour à vous connaître et aimer davantage, et recevant, dans de mystérieux embrassements, l'empreinte de vos vertus. Toujours la prière mentale, évangile sans lettre et sans éclat, nous introduira dans cette chambre nuptiale où vous parlez sans bruit à l'âme fidèle : *Sine strepitu verborum*, où vous représentez, sous des formes immatérielles, toutes les péripéties de votre sainte vie.

De fait, si nous savons nous recueillir et prier mentalement, il nous importe peu de n'avoir pas été les spectateurs des événements qui ont ouvert au genre humain une ère nouvelle, et du

sein desquels il est sorti plein d'une sève rajeunie, puisque nous avons le pouvoir d'en évoquer efficacement le souvenir, et que Jésus-Christ veut bien, par des apparitions mystiques, rendre ce souvenir plus saisissant. Malgré les mers, les montagnes et les plaines qui me séparent de la terre sanctifiée par son auguste présence, malgré les dix-neuf siècles qui ont passé sur son tombeau, malgré les espaces et les temps, je vois, quand je me recueille, les anéantissements de son Incarnation, l'étable de Bethléem et les touchants mystères de sa naissance, sa fuite et son exil en Égypte, sa vie cachée à Nazareth, son humble travail et ses sueurs d'ouvrier, les fatigues de sa vie publique, la ferveur de ses oraisons, les œuvres merveilleuses qu'il opère. Je marche auprès de lui, je m'assieds au milieu de ses disciples, j'écoute la parole qui descend de ses lèvres bénies, toujours profonde et toujours simple, toujours divine, et toujours à la portée de nos faibles esprits ; j'assiste à ses adieux et à la Pâque de son amour ; j'entends sonner l'heure des puissances des ténèbres et les pas du traître, et son baiser perfide, et les sacrilèges accusations des prêtres, et les renoncements du prince des Apôtres, et les clameurs de la populace, et l'injuste sentence du plus

lâche des juges et le bruit des verges sanglantes. Je m'engage à la suite du divin condamné sur la voie douloureuse, je gravis avec lui les pentes du Calvaire, j'entends ses dernières paroles, son cri d'angoisse et le dernier soupir qui ébranle la nature épouvantée. Tout frémissant, je m'approche de la croix, et je sens couler sur mon cœur coupable le sang régénérateur qui doit jaillir jusqu'aux confins du monde, pour le purifier de ses souillures. Je vais au sépulcre, je demande à tous, comme Madeleine, le bien-aimé que j'y avais laissé, je me prosterne devant son humanité glorifiée, je le suis des yeux jusqu'au ciel, et j'attends, dans le recueillement, le Paraclet qui doit consommer en moi l'œuvre de la grâce.

O mon âme ! mon âme ! Pourrais-tu demeurer insensible devant un pareil spectacle ? — Non. — Il faut se réjouir et chanter, pleurer et gémir, tressaillir et triompher. — Allons ! et que de la tempête de tes émotions, sortent plus vivantes et plus fermes les vertus que t'a données le baptême. Comprends et sois instruite. Le Jésus que tu viens de voir et que tu appelles ton ami, il est humilié, pauvre, chaste, dévoué, sanglant, martyrisé ; il prépare sa gloire future dans l'ignominie, les opprobres, les douleurs

de sa passion. Eh bien ! sois comme lui humble, pauvre, chaste, dévouée. Courbe-toi, sans murmurer, sous le poids de tous les mépris ; prépare dans la tribulation, les déchirements et les douleurs du temps, la résurrection glorieuse qui t'attend au terme de ton pèlerinage. En un mot, que toutes les vertus de la nature, ennoblies en toi par la grâce, s'élèvent jusqu'à la perfection de la vie chrétienne.

On nous dira, peut-être, qu'il y a dans la vie chrétienne un acte plus noble que la prière mentale et plus propre à nous faire vivre de Jésus-Christ, et comme Jésus-Christ ; par conséquent, un acte qu'on peut appeler la fonction suréminente de la vie chrétienne, la sainte communion. Quand le divin Sauveur nous promettait sa chair comme nourriture, il ajoutait : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, vous n'aurez point la vie en vous : *Nisi manducaveritis carnem Filii hominis, non habebitis vitam in vobis* »[1]. — Si quelqu'un mange de ce pain, il vivra éternellement : *Si quis manducaverit ex hoc pane, vivet in æternum* »[2].

Certes, nous n'avons pas dessein de nous inscrire en faux contre ces paroles du Sauveur,

1. Joan., cap. vi, 54.
2. *Ibid.*, 52.

mais nous croyons qu'il est bon de les expliquer, pour prévenir et dissiper de dangereuses illusions. Assurément, la communion nous unit immédiatement à l'auteur de la vie, et peut être considérée comme la consommation terrestre de notre intimité avec lui ; mais, nous ne craignons pas de le dire, c'est un acte qui n'obtient plénièrement son effet, qu'autant qu'il est préparé par une autre communion. Avant de se presser dans une amoureuse étreinte sur le cœur divin du Sauveur, il est bon de passer par tous les degrés de l'intimité spirituelle ; l'union eucharistique n'agira en nous, selon sa force normale, que si elle est précédée de l'union d'oraison. Bref, rien ne peut mieux assurer l'effet de la manducation réelle du corps, du sang, de l'âme, de la divinité de Jésus-Christ, que la manducation spirituelle. Or cette manducation spirituelle, c'est la prière mentale, nous l'avons démontré.

A l'aide de ces principes, on s'explique pourquoi la vie chrétienne est déshonorée par tant d'imperfections, pourquoi ceux-là même qu'on voit s'asseoir souvent à la table sainte, blessent la conscience publique, nous ne dirons pas par des crimes, mais par de méprisables passions. C'est qu'ils s'approchent de l'autel, comme s'il

s'agissait d'un banquet vulgaire, et que Jésus en entrant dans leur âme, entre comme un étranger dans l'inconnu. Comprenons-le bien, dans l'ordre surnaturel comme dans l'ordre naturel, ce n'est pas sans danger qu'on renverse l'harmonieuse succession des fonctions vitales ; il doit s'en suivre fatalement le dépérissement de nos forces religieuses et de nos vertus. Nous pourrions insister sur ce fait ; contentons-nous de le signaler et que cela suffise pour nous rappeler à l'ordre. Avant donc de chercher Jésus-Christ dans l'Eucharistie, cherchons-le dans l'oraison. Pendant quelques instants, au moins, jouissons de sa présence adorable, écoutons sa parole plus éloquente que tous les discours humains ; ouvrons nos âmes à l'influence de ses vertus, afin de vivre en vrais et nobles chrétiens.

§ III

La prière mentale, en affermissant et perfectionnant dans nos âmes les vertus chrétiennes, nous met sur le chemin qui conduit au ciel, mais nous pouvons dire qu'elle est plus qu'une préparation de notre vie céleste ; elle en est l'apprentissage.

La vie céleste est la vision et la possession éternelles de Dieu accompagnées d'une jouissance inénarrable. Quand nos jours seront à leur terme, quand notre âme débarrassée du corps languissant, dont elle porte le fardeau sur les routes de l'exil, cherchera le lieu de son repos éternel, si elle est entièrement purifiée et couronnée de justice, elle entendra cet appel du divin époux des âmes saintes : « *Veni sponsa mea* : viens à moi, mon épouse ! » Alors, rapide comme l'éclair, elle s'élancera vers le suprême objet de ses aspirations et de ses désirs. Elle verra, elle contemplera dans une lumière sans déclin, celui qu'elle cherchait dans le demi-jour de sa vie mortelle. Pressée de toutes parts, en même temps qu'elle étendra partout les bras de son amour, elle se sentira possédée et elle possédera. Mieux que l'époux des cantiques, elle pourra s'écrier : « Mon bien-aimé est à moi et je suis à lui : *Dilectus meus mihi, et ego illi* ». Elle lui sera unie pour ne plus jamais en être séparée, et sera rassasiée d'un bonheur qu'on ne peut exprimer ; car toute langue humaine est impuissante quand il faut l'appeler par son nom. Nous voudrions pouvoir mieux décrire, en peu de mots, la vie céleste, mais, hélas, obligés de l'attendre dans les tristesses de l'exil, nous

avons encore le malheur de n'en pouvoir pas parler dignement.

Quoi qu'il en soit de notre impuissance à cet égard, il est certain que Dieu, pour tempérer les douleurs de la patrie absente, a permis qu'il y ait, dans notre vie terrestre, des analogies mystérieuses avec la vie céleste ; c'est-à-dire que, dès maintenant, nous puissions le voir, le posséder, lui être unis et jouir de lui. Non pas, sans doute, avec cette plénitude qui repose à jamais tout notre être, mais assez pour lui donner comme un avant-goût du bonheur suprême qu'il lui réserve.

En cela, son amour n'a rien épargné, et, par des révélations toujours croissantes, il en est arrivé au point de se livrer à nous autant qu'une nature parfaite comme la sienne peut se livrer à une nature infirme comme la nôtre.

Il est à nous par les créatures de ce monde. — N'a-t-il pas laissé sur chacune d'elles, en les créant, l'empreinte de son être et de ses perfections ? Le monde, jusqu'en ses derniers confins, nous parle de sa grandeur, de sa sagesse, de sa puissance, de sa justice, de sa bonté, de sa libéralité. Il n'est aucune des choses visibles qui ne nous rappelle quelque trait de l'éternelle et infinie beauté de Dieu.

Il est à nous par ces principes d'ordre supérieur qui descendent en notre âme avec la foi, et nous révèlent de sa nature, de sa vie et de ses perfections, des choses que nous n'aurions jamais pu voir dans les lumières de notre raison.

Il est à nous, bien plus encore par le premier-né de toute créature, son Fils revêtu de notre chair mortelle, et devenu sous des voiles périssables, l'hôte perpétuel du genre humain.

Il est à nous, enfin, par ces opérations mystérieuses qui s'emparent des âmes justes, les arrachent à la terre, et les transportent jusqu'aux rivages de la vision béatifique.

Il est à nous ; donc nous pouvons, dès à présent, le voir, le posséder, le goûter ; mais encore faut-il que nous répondions pieusement à ses prévenances, et que notre âme s'habitue par degrés aux visions et aux jouissances de l'éternel avenir.

Or, c'est la prière mentale qui nous apprend à voir Dieu, à le posséder et à le goûter ici-bas. Par elle se fait l'apprentissage de notre vie céleste ; sans elle, le trésor des révélations divines peut demeurer enfoui dans l'ombre jusqu'au jour suprême où il sera produit, peut-être pour nous accuser, certainement pour nous plonger dans un douloureux étonnement qui nous fera

regretter de n'être pas prêts encore à le posséder éternellement.

L'homme qui sait prier mentalement ne laisse rien échapper des vestiges et des traits emblématiques sous lesquels Dieu nous cache sa présence adorable. Il les réunit en un magnifique tableau devant lequel il se prosterne, adore et se laisse aller aux plus doux épanchements de l'amour. Il fait parler la terre et les cieux. Les astres du firmament ont une voix pour répondre à sa voix. Les brises de l'atmosphère, les vents et les tempêtes, la foudre qui gronde, la mer qui s'élance, le ruisseau qui s'enfuit, la fleur qui s'entr'ouvre, les êtres vivants qui animent le vaste théâtre de la création, et chantent en leur langage la gloire du Créateur, tout lui parle de Dieu, tout lui dit : *Ecce Deus !* Voici Dieu.

L'homme qui sait prier mentalement s'empresse autour de l'humanité sainte du Sauveur. Il l'étreint et la baise avec une pieuse ivresse. Comme le disciple bien-aimé, il s'appuie sur son cœur et entend avec délices toujours la même parole : *Ecce Deus !* Voici Dieu.

L'homme qui sait prier mentalement envie la condition des anges et voudrait jouir de leur bonheur. Il ose appeler à lui la majesté de Dieu et lui donner en spectacle tout ce qui se passe

en sa vie ; ou plutôt, il vole à sa rencontre, et se livre tout entier à ses regards et à ses embrassements, de telle sorte que toutes ses actions, si humbles qu'elles soient, s'accomplissent, non seulement pour la gloire de Dieu, comme le demandait l'Apôtre, mais pour son amour et en sa sainte présence. — La présence de Dieu ! Dieu partout ! Dieu toujours ! Partout ! Dans l'agitation et le bruit de la vie publique, comme dans le repos et le silence des oratoires. Toujours ! Demain comme aujourd'hui, à toute heure du jour et de la nuit, pendant le sommeil comme dans la veille. Dieu toujours vu, toujours embrassé, toujours goûté ; Dieu adoucissant les fatigues de la route, les chagrins de l'exil, les épreuves du bannissement : l'universelle et perpétuelle présence de Dieu, voilà le fruit de la prière mentale.

A mesure qu'elle devient plus parfaite, elle s'élève au-dessus des signes et des images, néglige la marche scientifique et discursive où s'embarrassent les hommes d'étude, regarde de face les principes supérieurs qui nous révèlent l'être, la vie, les perfections de Dieu, et parvient à produire comme un acte simple, dans lequel se résument les plus hautes opérations intellectuelles, les plus ardentes affections et les plus

pures jouissances. C'est la contemplation dont saint Bernard a dit « qu'elle est l'élévation de l'âme suspendue à Dieu, lui faisant goûter déjà les joies de l'éternelle douceur : *Mentis in Deum suspensæ elevatio, æternæ dulcedinis gaudia degustans* ». Oh ! alors, que la terre est petite, que le monde est grossier ! Créatures chétives et rampantes, vous ne me ferez plus jouir, vous ne me ferez plus souffrir, car je vois, je possède, je goûte mon Dieu, mon Dieu et mon unique bien !

Ce langage peut paraître étrange ; c'est que nous sommes arrivés, par une ascension trop rapide peut-être, jusqu'aux sommets peu fréquentés de la vie mystique. Là on ne rencontre qu'un petit nombre d'âmes d'élite qui, seules, peuvent nous raconter ce qu'elles voient, ce qu'elles sentent, ce qu'elles goûtent. Interrogeons-les, lisons leurs écrits ; elles nous diront comment le voile de la nature s'est déchiré pour leur laisser voir les mystérieuses perfections de la divinité ; comment le Fils de Dieu est devenu le fidèle compagnon de leurs jours et de leurs nuits ; comment elles sont arrivées à la science parfaite de la vérité sainte ; comment leur cœur s'est enflammé de l'amour divin ; comment le Seigneur, touché de leurs désirs et content de

leurs efforts, a peuplé leur vie d'extases et de ravissements ; comment il les a retirées de l'esclavage de toutes les sensations, et les a prises entre ses bras pour leur faire goûter les douceurs d'un hymen qui n'a pas de nom dans nos langues humaines.

Platon, enivré de ses magnifiques considérations sur la beauté, s'écriait : « Quel merveilleux spectacle que cette beauté divine pure, simple, entière, parfaite, sans mélange de corps et de couleurs, et inaccessible à toutes les misères qui corrompent les biens terrestres ! — Quelle opinion faut-il avoir d'une vie employée à cette contemplation ? » — L'opinion de Platon aurait bientôt été fixée s'il avait pu lire les pages si éloquentes, si sublimes, si profondes, des pieux contemplateurs que Dieu a voulu élever, par l'oraison, jusqu'au vestibule de la félicité éternelle.

Nous ne sommes pas tous appelés à habiter ces hauteurs de la vie mystique ; mais, en deçà, il y a des régions plus accessibles à nos âmes imparfaites, où nous pouvons développer nos facultés dans le sens de nos destinées, et les préparer à l'acte final et transcendant qui doit les béatifier. Si peu que ce soit, il faut que nous fassions quelque chose pour voir, posséder, et goûter Dieu en ce monde, afin qu'il

puisse reconnaître en nous, lorsque nous paraîtrons devant lui, des amis qu'on peut introduire, sans retard, dans le glorieux palais des visions éternelles. Si nous avons trop négligé son intimité terrestre, il est à craindre qu'il ne nous fasse expier, dans une longue attente, notre indolence spirituelle et nos oublis, par un douloureux apprentissage d'aspirations, de désirs et de regrets.

Préparons-nous donc, par la prière mentale, aux mystères et aux joies de la vie céleste, et pour nous créer à cet égard une plus grande sécurité, perfectionnons notre vie morale par la connaissance et la possession de notre âme dans le recueillement. Enrichissons notre vie chrétienne de toutes les vertus, par l'imitation du divin modèle qui s'offre à nos religieuses contemplations.

Est-ce le temps qui nous manque ? — Mais si nous employions à nous recueillir et à méditer tout le temps que nous perdons, quelles longues oraisons nous pourrions faire, et combien nous serions avancés sur le chemin de notre perfection et de notre éternel bonheur ! Malheureusement, voyageurs légers et imprudents, nous nous arrêtons en des hôtelleries où les plaisirs mondains, les joies bruyantes, les distractions fri-

voles, les vains discours, détournent notre attention et occupent nos loisirs.

Sont-ce nos facultés qui refusent de nous servir ? — Mais que d'âmes heureusement douées ont le pouvoir d'animer tout ce qui les entoure, et de faire parler même des ruines depuis longtemps muettes ! Que n'animent-elles le monde mystérieux qui les touche de si près ! Que ne font-elles parler les grandes ruines de la nature humaine, qui n'attendent que la grâce de Dieu pour se relever ! Que nous sommes ingénieux pour trouver des combinaisons favorables à la marche et au succès de nos affaires temporelles ! Avec quelle prodigieuse activité nous suivons la trame de ces rêves maladifs qui énervent notre vertu ! Avec quelle énergie nous poussons à bout ces méprisables affections qui font tomber notre cœur pâmé aux pieds d'une créature !

Fussions-nous incapables de fortes réflexions et de hautes considérations, il n'est pas difficile de dire à Dieu, sincèrement et de tout cœur : Je vous aime ! — Je vous aime ! Ce mot, plus puissant que tous les efforts de l'intelligence, a ouvert maintes fois à des âmes ignorantes des portes mystérieuses par lesquelles se sont précipités des torrents de lumière. Ah ! ne nous

plaignons pas d'être impuissants à la prière mentale, puisque nous avons un cœur pour aimer Dieu et lui dire que nous voulons, chaque jour, l'aimer davantage.

Si c'est le savoir-faire qui nous manque, recourons aux maîtres de la vie spirituelle, à ceux, surtout, dont les écrits ont été approuvés par l'Église. Leurs enseignements et leurs méthodes viendront en aide à notre bonne volonté, et nous conduiront, pas à pas, dans la religieuse patrie des âmes intérieures, où les nobles habitudes de la vie morale s'affermissent par le recueillement, où la vie chrétienne se perfectionne par l'intimité du Sauveur, où l'amour récompensé par les lumières du ciel, fait, dans la contemplation, l'apprentissage de la vie céleste.

VI

PRIÈRE VOCALE

CHAPITRE VI

PRIÈRE VOCALE

Ferme soutien de notre vie morale, noble fonction de notre vie chrétienne, préparation et apprentissage de notre vie céleste, la prière mentale est un acte vraiment digne de l'homme. Ne pourrait-on pas dire que c'est la seule prière qui soit vraiment digne de l'homme devenu chrétien, puisque le chrétien destiné, selon le dessein de Jésus-Christ, à remplacer les générations superstitieuses qui ont déshonoré l'antiquité, doit être un adorateur en esprit et en vérité. Le Dieu des chrétiens ne ressemble pas aux idoles qu'ont adorées les nations : « Il est esprit, dit l'Évangile, et ceux qui l'adorent doivent adorer en esprit et en vérité, *Spiritus est Deus, et eos qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare* » [1].

1. Joan., cap. iv, 24.

Cependant la forme intérieure et mentale n'est pas la seule forme de la prière ; il en est une autre plus répandue et d'un usage plus commun, la forme extérieure et vocale.

Que nous nous servions de la parole pour révéler les secrets de notre âme à ceux qui ne peuvent lire, à travers le voile de notre chair, les pages mystérieuses où sont écrites nos pensées, c'est tout naturel, et c'est pour cela que Dieu nous a donné une langue et des oreilles. Mais Lui, dont la très pure nature serait offensée si nous lui prêtions un corps et des organes, Lui qui s'est moqué d'une manière si souveraine, des idoles qu'avait rêvées le paganisme, Lui, qui est esprit et rien qu'esprit, a-t-il besoin d'un signe sensible pour connaître ce qui se passe en notre âme ? Est-ce que son regard pénétrant n'entre pas jusqu'au fond de notre être ? Est-ce qu'il n'est pas l'invisible témoin des plus impénétrables mystères ? Pourquoi donc lui parler de bouche ? Si le prophète entendait nos psaumes, nos hymnes, nos *oremus*, nos litanies, ne pourrait-il pas nous dire comme aux prêtres de Baal : « Criez plus fort : *Clamate voce majori* » ? Votre Dieu converse sans doute avec un autre, ou bien, il est dans sa chambre, ou en voyage, ou certainement il dort, et a besoin d'être

réveillé : « *Deus enim vester forsitan cum alio loquitur, aut in diversorio est, aut in itinere, aut certe dormit ut excitetur* » [1].

Troublante ironie ! La prière vocale ne serait-elle qu'une pratique vaine et superstitieuse, une pratique tumultueuse qui dérange les opérations de notre âme et la retire de la contemplation des choses divines ? Enfin, une pratique indiscrète qui trouble le religieux mystère de notre dévotion ?

Gardons-nous bien de penser ainsi. Non, certes, Dieu n'a pas besoin d'être réveillé par le bruit de nos paroles. Une pensée, un désir, un élan de notre âme, ont le pouvoir d'attirer son regard et de fixer sur nous sa bienveillante attention. C'est pourquoi nous lisons fréquemment dans les saintes lettres, qu'il écoute les pensées, et exauce les désirs du cœur. « Je prierai d'esprit, je prierai mentalement, disait saint Paul à ses fidèles : *Orabo spiritu, orabo et mente* » [2]. Croire que Dieu nous oublie, et que nous cessons de lui être présents, parce qu'il n'entend plus le bruit de notre voix, ce serait une grossière erreur. Tout bien considéré, il semble que les actes religieux d'une âme silencieuse et recueillie, sont

1. III Reg., cap. XVIII, 27.
2. I Cor., cap. XIV, 15.

plus conformes à la nature de Dieu, et au respect qui doit régler nos rapports avec une si haute majesté.

Cependant, il est un fait important et respectable dont il faut tenir compte pour ne pas glisser sur les pentes d'une erreur, née dans la tête orgueilleuse de je ne sais quel hérétique, et chaudement patronnée par certains philosophes qui prétendent supprimer tout culte extérieur. Ce fait, le voici : De tout temps, l'homme s'est cru obligé et senti pressé de donner à la pensée et au sentiment religieux une forme extérieure et parlée. De tout temps, les hymnes et les prières ont pris place dans les liturgies, sans que l'homme se soit sérieusement arrêté à cette pensée, qu'il offensait la dignité de Dieu et sa propre dignité en révélant son âme par des formules sacrées. Et non seulement les annales du culte idolâtrique, où la vérité se cachait souvent sous le linceul de la superstition, mais les annales du vrai culte, sont remplies de souvenirs et de témoignages d'autant plus vénérables, que nous en continuons nous-mêmes la religieuse tradition : « J'ai crié de toute ma voix vers le Seigneur » [1], dit le Psalmiste. — « Sei-

1. *Voce mea ad Dominum clamavi* (Psalm., III).

gneur, ouvrez mes lèvres, et ma bouche publiera vos louanges » [1]. — « Je bénirai le Seigneur en tout temps, que sa louange soit toujours en ma bouche » [2]. Et le Sage : « Confessez le Seigneur par les paroles de vos lèvres » [3]. — Et combien d'autres textes nous pourrions citer en les appuyant des plus augustes exemples !

L'Église, si jalouse de purifier les hommages qu'elle rend à Dieu, n'a pas cessé d'enrichir sa liturgie de formules saintes qu'elle recommande à notre piété, se souciant peu de ceux qui crient à la superstition, et prétendent que la prière vocale entrave l'élan de notre intelligence, et l'empêche de spéculer sur la nature de Dieu, ses attributs, sa providence, les grands devoirs de la vie morale, et le reste, tout ce qu'il plaît à ces esprits chagrins d'inventer pour justifier leur répugnance à l'endroit du culte extérieur.

L'Église a donc pensé et nous pensons avec elle que la forme extérieure et vocale est une forme naturelle et légitime de la prière. Mais, pour mieux nous convaincre de son utilité et de

1. *Domine, labia mea aperies et os meum annuntiabit laudem tuam* (PSALM., L).

2. *Benedicam Dominum, in omni tempore semper laus ejus in ore meo* (Ps., XXXIII).

3. *Confitemini illi in voce labiorum vestrorum.* (ECCLI, cap. XXXIX, 20).

son importance, étudions les raisons qui la justifient et nous l'imposent comme un acte vraiment organique et vital de l'homme religieux.

§ I

Il est écrit que Dieu nous demandera compte, un jour, de tous les dons qu'il nous a faits. Assurément, il ne nous en demandera compte un jour que parce que nous lui en devons aujourd'hui l'hommage. C'est son droit, c'est la rigoureuse conséquence du principe que nous avons posé précédemment : Tout bien communiqué doit revenir à sa source première. Des dons reçus de Dieu, il n'est rien que nous puissions nous approprier à l'exclusion de toute redevance, rien qui ne doit être offert à Dieu, selon sa forme naturelle, autant que cela se peut faire. Or, après les dons de l'intelligence et de la libre volonté, qui nous configurent à la très pure substance de Dieu, il n'est pas de don plus magnifique que celui qui nous permet d'exprimer ce qui se passe en nous, d'extérioriser notre âme, d'étendre et de multiplier son action. Déjà l'homme peut révéler ses pensées et ses sentiments par les mouvements de son corps, tour

à tour spontanés ou mesurés, vifs ou graves, impétueux ou caressants, mais bien plus, quand son œil s'allume, étincelle et pétille à l'ombre de ses paupières, bien plus encore quand résonnent sous les voûtes de son palais et s'échappent de ses lèvres ces inimitables accents qu'aucune voix dans la nature ne saurait reproduire.

L'homme parle, et sa parole déchire le voile grossier qui cache à tous les yeux humains le principe de sa vie et de ses plus hautes facultés. Il parle, et comme en un miroir magique apparaissent toutes les idées qui peuplent son esprit ; son cœur s'épanche et se donne ; sa volonté se soumet ou s'impose. Il parle, et il rapproche de lui ses semblables, multiplie les communications et les rapports, prend possession des âmes, se fait des amis qui le connaîtront mieux, parce qu'il leur ouvrira le sanctuaire de sa vie. Il parle et il bénit, il console, il encourage, il charme les ennuis. Il parle et il s'empare des multitudes, les tenant muettes et frémissantes sous la pression de ses convictions, de ses sentiments, de ses passions, de ses émotions. Il parle !...

Mais pouvons-nous dire tous les charmes, toutes les séductions, toute la puissance de la parole ? Son nom seul suffit pour nous faire comprendre la magnificence de ce don divin.

Il s'appelle *Verbum !* Verbe ! — Verbe ! Comme Celui par qui Dieu dans l'éternité se voit et s'exprime, parce que c'est en sa parole et par sa parole que notre âme se voit et s'exprime. — Verbe ! Comme Celui qu'engendre, sans s'appauvrir, l'immaculée substance de Dieu, parce que la parole est comme lui le fruit d'un enfantement sans tache, et qu'elle laisse entière la substance qui l'a produite. — Verbe ! Comme Celui par qui toutes choses ont été faites, parce que, comme lui, la parole est créatrice. — Verbe ! Comme Celui qui illumine tout homme venant en ce monde, parce que, comme lui, la parole est illuminatrice. — Verbe ! Comme Celui qu'on appelle Sauveur, parce que, comme lui, elle sait entourer et couvrir le malheur de sa protection. — O parole ! enfant de mon âme, ô ma fille ! On t'appelle comme le Fils éternel de mon Dieu, *Verbum !*

Quel don magnifique ! — Mais n'en userons-nous que pour exprimer des besoins grossiers et ces triviales pensées que nous échangeons dans les habitudes de la vie ? — La parole ne sortira-t-elle de notre bouche, que pour faire glorieuse et superbe l'âme qui l'a produite ? Méprisables et infâmes, ne parlerons-nous que pour séduire les âmes, et faire éclater au dehors

de coupables désirs et de honteuses passions ? Lâches comme ceux qui se vendent, n'aurons-nous la force de parler que pour enchaîner la fille de notre âme au char des vices couronnés par le succès, et lui faire pousser sur le passage des grandeurs usurpées, de criminels applaudissements ? — Ce serait pour cela que Dieu nous aurait donné la parole ? — Quand son Verbe à lui s'est anéanti afin de pouvoir chanter sa gloire dans la langue des hommes, il permettrait que notre verbe, à nous, ne servît qu'à des usages profanes, à notre gloire personnelle, à des séductions immorales, à des hommages avilissants ? Quand il a demandé des hosties à toute la nature, il oublierait l'hostie magnifique de notre parole ? — Non, cela n'est pas, cela ne peut pas être. « *Exeamus extra castra* : sortons du camp, dit l'Apôtre saint Paul, de ce camp tumultueux où s'agitent les affaires et les passions humaines, et, par le Verbe anéanti pour la gloire de son Père, offrons à Dieu toujours une hostie de louange, c'est-à-dire le fruit de nos lèvres chantant son nom sacré : *Per ipsum offeramus hostiam laudis semper Deo, id est fructum labiorum confitentium nomini ejus* » [1].

1. Heb., cap. xiii, 15.

Première et profonde raison de la prière vocale : c'est l'hommage fait à Dieu du grand don de la parole, et par elle l'hommage de tout nous-mêmes ; car en même temps qu'elle révèle notre âme, la parole rend notre corps sublime, et ces deux choses qui se doivent à Dieu, au même titre, peuvent s'offrir simultanément à lui, dans un acte qui participe de l'une et de l'autre.

Recevez donc, ô Seigneur ! dans les paroles que nous consacrons à votre louange, l'hommage de tout notre être, et puissent les prières que notre bouche vous adresse, réparer l'abus que nous faisons d'un de vos plus grands bienfaits. Tant de fois nos lèvres coupables laissent échapper des paroles qui blessent, déchirent et flétrissent, insultent à votre amour et à votre gloire ; il est bien juste que vous receviez d'elles une hostie de louanges et qu'elles glorifient votre saint nom : *Offeramus hostiam laudis, id est fructum labiorum confitentium nomini ejus.*

§ II

Ordonnée spécialement et par son caractère propre à la gloire de Dieu, la forme extérieure

et vocale de la prière est également ordonnée à notre utilité personnelle.

Si, par nature, notre âme était faite pour subsister séparément comme les esprits angéliques, on concevrait un état immobile de ses facultés, une direction invariable de ses opérations. Mais cela n'est pas. Notre âme est faite pour le corps. C'est sa destination, c'est son propre de l'animer, de l'informer, comme dit l'École, et d'agir conjointement avec lui. D'où résulte une vie mixte dont les opérations varient selon que l'un des deux éléments, le spirituel ou le matériel, fait sentir davantage son action. Bien que notre âme ne soit pas asservie au corps, et qu'elle conserve sur lui un empire honorable, elle ne peut tout à fait se défendre de subir de sa part une influence naturelle et légitime, et c'est en considération de cette influence que l'École a consacré ce principe : L'homme, composé d'esprit et de matière, a besoin de signes sensibles pour se mouvoir et se diriger vers les choses spirituelles : *Quibus movetur et excitatur ad spiritualia.*

Ce principe nous explique, dans la religion, une foule de pratiques qu'on pourrait croire inutiles, bien que Dieu les ait destinées à faciliter notre commerce avec lui. Et puisqu'il s'agit

ici de la prière vocale, disons que c'est un signe extérieur, ordonné comme tous les signes de cette espèce, au bien spirituel de notre âme, en passant par les sens. Ne voir en elle qu'un moyen populaire, par lequel se traduit le sentiment religieux de gens ignorants et grossiers, ce serait une erreur ; nous en avons tous besoin.

Rappelons-nous le naïf apprentissage de notre vie religieuse, alors que notre mère nous enseignait le facile moyen de communiquer avec Dieu. Assis sur ses genoux, nos petites mains dans ses mains, nos yeux dans ses yeux, nous l'écoutions avec un filial respect et une pieuse attention. Non seulement elle nous disait comme le vieux Tobie à son fils : « Enfant, aie Dieu dans ton âme tous les jours de ta vie »[1]. — Mais encore : « Parle au Bon Dieu, comme tu parleras un jour à tes amis, car Dieu est le père et l'ami de tous les hommes. Parle tous les jours de ta vie. La parole est une musique sacrée qui réveille l'âme endormie, et lui rappelle ses devoirs et ses amours ». Elle avait compris le mystère des affections humaines et savait que l'oubli descend, petit à petit, dans un cœur, dès que la bouche se tait ; que si le silence est pro-

1. *Omnibus diebus vitæ in mente habeto Deum* (Tob., cap. IV, 6).

pice au recueillement et aux communications les plus intimes, pour une âme qui ne se retire jamais de Dieu, il est funeste à celles qui s'attachent trop facilement aux choses de ce monde ; enfin, que le cœur peut s'égarer, mais jamais se perdre, devenir tiède, mais jamais froid, si l'on a soin de l'avertir par de saintes paroles qui protestent, dans les sens eux-mêmes, contre l'empire des sens.

« Avertissons-nous donc, dit saint Augustin, parlant de l'efficacité des psaumes, et rappelons-nous le but que nous désirons atteindre, en priant de bouche, de peur que le sentiment religieux qui commençait à s'attiédir en nous, ne soit tout à fait saisi par le froid : *Admonentes nosmetipsos in id quod desideramus intendere ne quod tepescere cæperat omnino frigescat.*

Avertissons-nous, prions de bouche, quand notre âme troublée par le commerce des choses extérieures, les affaires de ce monde et les luttes de la vie, incapable de calmer les flots agités de ses pensées et de recueillir ses puissances, pour les offrir en paix au Seigneur, ne peut plus accomplir le devoir sacré de la prière que par le ministère de la parole.

Avertissons-nous, prions de bouche, quand notre âme indolente et paresseuse, appesantie par

le poids de la chair, ne se peut plus soutenir qu'à l'aide de formules saintes dont chaque mot devient un éperon mystérieux qui la provoque, la stimule et hâte sa marche vers Dieu.

Avertissons-nous, prions de bouche, quand notre âme, entraînée sur les pentes de l'oubli, ne peut, sans s'accuser elle-même et se couvrir de confusion, désavouer les paroles que la bouche prononce.

Avertissons-nous, prions de bouche, quand, après une longue absence, notre âme mystérieusement tourmentée, cherche le Seigneur, et ne peut plus se rendre compte de sa présence adorable, que par le signe sensible de la parole.

Avertissons-nous, prions de bouche, quand notre âme pressée par le besoin d'un état plus parfait et trop faible encore pour sonder les mystères et contempler les perfections de Dieu, demande aux mots un point d'appui, et s'en sert, comme l'oiseau d'une branche flexible, pour s'envoler vers les cieux.

Avertissons-nous, prions de bouche, quand notre âme, arrivée à cette virilité religieuse qui se nourrit d'inspirations célestes, attentive et vaillante à se maintenir dans les voies de Dieu, se sent tout à coup délaissée par celui qui lui prêtait tout à l'heure le secours extraordinaire

de sa grâce, et retombe sur elle-même comme une fleur battue par l'orage. Alors elle a besoin de recourir aux naïves formules de l'enfance spirituelle, et d'y retremper son courage.

Enfin, avertissons-nous par la parole, prions de bouche, dit saint Thomas, « afin de nous exciter à la dévotion : *ut homo seipsum excitet verbis ad devote orandum* »[1].

Mais non seulement la prière vocale nous excite à la dévotion, elle en est un épanouissement. Sans doute, Dieu peut, par un prodige, suspendre chez les contemplatifs, la vie des sens, pendant que leur âme ravie se baigne avec ivresse dans l'océan de sa lumière et de son amour. Mais en dehors de cette action toute exceptionnelle, notre nature obéit aux lois de la vie mixte, et comme l'esprit reçoit des sens, par le moyen des signes, ainsi que nous l'avons dit, les sens reçoivent de l'esprit, quand de grandes passions l'agitent. « Le mouvement des forces supérieures de l'âme, dit saint Thomas, retentit, lorsqu'il est fort, dans les parties inférieures de notre être » [2]. Ne remarquons-nous pas ce phénomène dans les natures opulentes ?

1. *In libr. Sent.* 17. Dist. xv, 2. 4, a 4.
2. *Metus superiorum virium, si sit fortis ad inferiores redundat* (*Loc. cit.* a. 2).

Leurs actes intérieurs ont un retentissement extraordinaire dans l'organisme, et se manifestent par des actes extérieurs, et de tous ces actes, la parole est celui qui se produit le plus naturellement. Un homme est-il tourmenté par de fortes pensées, des desseins hardis, des rêves fiévreux, son verbe intérieur ne suffit plus à lui rendre compte de ce qui se passe en lui, les mots se pressent, vifs et impétueux sur ses lèvres, et ajoutent je ne sais quoi d'étrange à son animation. « Il doit en être ainsi, ajoute notre grand docteur, de l'âme qui prie avec ferveur. Sa dévotion enflammée s'épanche spontanément, et sans qu'elle s'en aperçoive, en pleurs, en soupirs, en cris d'allégresse : *Cum mens orantis per devotionem accenditur, in fletus et suspiria et jubilos, et voces inconsiderate prorumpit* » [1].

Ne nous étonnons donc pas de voir les âmes religieuses profondément émues par la contemplation des choses divines, et en proie aux mystérieux tourments de l'amour et de la grâce, chercher dans la prière vocale une issue par où s'échappe l'exubérance de leur vie intérieure, ni de les entendre s'écrier avec le Psalmiste : « Je me réjouis et je triomphe en toi, je vais chanter

1. *Loc. cit.*, sup.

ton nom, ô Dieu très Haut [1]. — Mon cœur est dans la joie, et ma langne entonne un chant d'allégresse [2]. — Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt, je vais chanter tes louanges [3]. — Debout, ma gloire ! Debout, mon psaltérion et ma harpe ! Nous allons confesser le Seigneur au milieu des peuples ! » [4].

Quel magnifique cantique nous pourrions faire, de tous les cris des âmes saintes ! Et nous leur dirions : Silence ! Mais alors, silence au vent qui fait chanter les arbres des forêts ! Silence aux foudres des nuages ! Silence à ces feux souterrains qui chassent devant eux les couches du globe, les déchirent, et s'élancent en gerbes étincelantes vers le ciel ! Oh ! plût à Dieu que l'humanité fût assez éprise de sa beauté et remplie de son amour pour ébranler de ses cris tous les échos du ciel et de la terre ! — Non, nous ne lui dirions pas : Silence ! mais bien plutôt : « *Exsurge*. Debout ! — Chantez au

1. *Lætabor et exultabo in te ; psallam nomini tuo altissime.* (PSAM., LIX).

2. *Lætatum est cor meum, et exultavit lingua mea* (PSALM., XV).

3. *Paratum cor meum, Deus, paratum cor meum, cantabo et psalmum dicam* (PS., LVI).

4. *Exsurge, gloria mea, exsurge psalterium et cithara : Confitebor tibi in populis, Domine, et psalmum dicam tibi in gentibus* (*Ibid*).

Seigneur : *Psallite Domino !* — Louez le Seigneur, toutes les nations, louez le Seigneur, tous les peuples. — Louez-le par des chants retentissants comme ceux d'un festin »[1], ô vous, qu'il a conviés au festin sacré de ses mystères !

Nous venons d'évoquer les peuples, car la forme extérieure et vocale est la forme naturelle et nécessaire de la prière publique. « Si vous ne bénissez Dieu que du cœur, dit l'Apôtre saint Paul, comment répondre *Amen* à votre prière puisqu'on ne sait pas ce que vous dites ?[2] » Ce n'est pas pour prier mentalement que le peuple se réunit dans les temples, mais, ainsi que nous l'avons dit plus haut, « pour honorer Dieu d'une commune voix »[3]. C'est par la prière vocale que toute société humaine rend à Dieu l'hommage collectif qu'elle doit à son souverain domaine et à sa providence. — C'est par la prière vocale que les peuples ennoblissent et sanctifient leur langage national, qu'ils s'avertissent

1. *Laudate Dominum omnes gentes, laudate eum omnes populi. — In voce exultationis et confessionis sonus epulantis.* (Ps., CXVI, et XLI).

2. *Cæterum si benedixeris spiritu, quomodo dicet amen super tuam benedictionem, quoniam quid dicas nescit* (I Cor., cap. XIV, 16).

3. *Ut unanimes uno ore honorificetis Deum.* (Rom., cap. XV, 6).

et préviennent l'oubli de Dieu si fatal à leur existence. — C'est par la prière vocale que s'excite en eux le sentiment religieux, et que ce sentiment trouve des issues aux heures des grandes infortunes ou des grands triomphes. Alors, on ne dit pas à un peuple : « Tiens-toi tranquille et humblement prosterné devant le Seigneur, prie dans ton cœur ! » — Il veut une prière, un chant qui exprime son repentir et ses douleurs, sa reconnaissance et sa joie, il veut son *Miserere* ou son *Te Deum.*

Concluons : La prière vocale sanctifie et consacre au Seigneur le don magnifique de la parole ; elle excite à la dévotion ; elle en est l'effet et l'épanouissement ; elle est la forme naturelle et nécessaire de la prière publique. Dans ces conditions, c'est un acte bon, salutaire, religieux et saint.

§ III

Nous n'avons pas fini. Il nous reste à dire de la forme extérieure et vocale de la prière une chose qui la justifie plus noblement et plus sûrement que tous nos raisonnements. C'est que c'est une forme instituée par Dieu qui n'a pas

dédaigné de s'occuper lui-même du perfectionnement de son culte ; par conséquent, une forme divine.

Respectant notre liberté, Dieu ne défend ni n'arrête les épanchements de notre âme, quand il nous plaît d'écouter l'inspiration qui nous tourmente, et d'interpréter par des paroles qui sont nôtres, ce qui se passe au sanctuaire de notre dévotion. Il n'est peut-être pas de chrétien fervent qui ne compte en sa vie quelque heure où sa piété lui a inspiré des prières dignes de souvenirs. Ces prières, Dieu veut bien les accepter parce qu'il n'y est pas étranger. Ce sont des actes religieux qui lui appartiennent non moins parce qu'il les inspire, que parce qu'il en est l'objet et le terme. N'est-il pas dit « qu'il a répandu son Esprit dans nos cœurs, Esprit des enfants d'adoption, par lequel nous crions : Mon Père ! Mon Père ! »[1] — « C'est lui qui vient en aide à notre infirmité, car souvent, nous ne savons pas ce que nous devons demander à Dieu, ni comment il faut le demander, mais ce même Esprit demande pour nous par d'inénarrables gémissements »[2].

1. *Accepistis Spiritum adoptionis filiorum in quo clamamus : Abba, Pater.* (Rom., cap VIII, 15).

2. *Spiritus adjuvat infirmitatem nostram : nam quid oremus*

Toutefois, il serait téméraire de croire que nos prières ont toujours l'Esprit Saint pour principe, et sont toujours consacrées par son inspiration ; téméraire, par conséquent, de s'abandonner aux élans de son âme et de négliger ce que Dieu a fait pour atteindre plus sûrement et plus dignement le but qu'il se propose, en nous demandant l'hommage de notre parole pour préparer à notre faiblesse d'inépuisables secours, enfin, pour rendre nos prières divines.

Qu'a donc fait Dieu ? — Il ne s'est pas contenté de mettre son Esprit dans nos cœurs ; il l'a mis dans notre bouche. Il a dicté lui-même les prières qui lui plaisent et qui peuvent le mieux répondre aux divers états et besoins de notre pauvre et infirme nature. Il a parlé, et depuis le jour où la langue du Psalmiste, comme la plume légère d'un scribe, traduisait ses inspirations jusqu'à ce jourd'hui où nous rappelons une chose si étonnante, l'humanité religieuse a prié dans un langage qui n'est pas de ce monde.

Qui ne connaît les Psaumes ? Israël dépouillé de ses privilèges pour avoir méprisé l'héritage des promesses divines, nous a transmis les chants qui nourrissaient sa foi et réjouissaient

sicut oportet nescimus: sed ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus. (IBID., 26).

son cœur. Jadis, c'était à lui. Debout dans les parvis du temple, et groupé autour des musiciens sacrés, il en goûtait les sublimes beautés. Après les fêtes, les voies de Sion étaient toutes remplies des souvenirs de la maison sainte, dont les derniers échos venaient mourir aux foyers domestiques. Douloureusement interrompus par les larmes de la captivité, ils furent de nouveau chantés aux jours bénis de la délivrance.

Mais quand la grande figure du Christ qu'on voit apparaître dans leurs strophes sacrées eut été répudiée et maudite par son peuple, les Psaumes devinrent notre propriété. Bien que plusieurs fois amoindris sous le vêtement froid et décoloré de nos langues occidentales, ils n'ont pas cessé d'être sublimes, et de toucher profondément nos cœurs. Ah ! c'est que ce n'est pas la pensée de l'homme qui se meut dans le parallélisme harmonieux de ces hymnes saintes. C'est Dieu qui vit et qui palpite sous chacune des périodes ; c'est Dieu qui se loue et s'invoque d'une manière digne de lui ; les Psaumes sont des prières divines.

Le pieux roi David en est le principal auteur. Élevé d'une condition obscure à la splendeur du rang suprême ; soldat, général, et introduit dans la famille royale ; objet de l'admiration

publique, et chassé par sa parenté ; roi dans une terre inhospitalière ; maître de ses ennemis, et persécuté par les siens ; pécheur et repentant ; courbé sous les coups de la justice de Dieu et soudainement redressé par sa miséricorde ; nul mieux que lui ne pouvait être l'interprète de l'humanité priante et servir d'instrument aux poétiques et sublimes accents de l'Esprit Saint. — Aussi, comme il s'enivre des perfections et de la gloire du Très-Haut ! Comme il le fait se dresser triomphant sur des sommets lumineux ou sur des ruines humiliées ! Comme il salue les abaissements et les grandeurs de Celui qui doit relever sa tige mourante, et dont il est lui-même la figure imparfaite ! Comme il raconte à grands traits l'histoire de son peuple, figure de l'Église ! Comme il pleure sur les tombeaux, et chante mélancoliquement les grandes infortunes ! Comme il peint les poignantes inquiétudes du remords et les salutaires angoisses du repentir ! Comme il exalte la justice qui broie, et la miséricorde qui relève ! Comme il fait entendre le craquement de ses os humiliés, les tendres gémissements de son cœur trahi et les actions de grâces passionnées d'une âme régénérée par le pardon ! Comme il réprouve l'iniquité et célèbre l'innocence ! Comme il chante

son amour pour la loi de Dieu, et le bonheur de ceux qui marchent fidèlement dans les voies de la justice ! Comme il attend l'apparition finale de cette incorruptible lumière dans laquelle Dieu nous révèlera son essence ! Enfin, comme il prie, et comme il fait prier avec lui la nature et les peuples ! D'autres Psalmistes, Asaph, Heman, Ethan, Idithun et les fils de Coré ont reçu, avec celui que les Israélites appelaient leur *délicieux chantre*, les inspirations de l'Esprit-Saint. Comme lui, ils ont chanté les grandeurs, les œuvres, les bienfaits du Très-Haut, et fait monter vers le ciel les cris de la foi, de l'espérance, de la reconnaissance et des misères humaines. L'Église a pieusement recueilli leurs poèmes, et leur a donné une place d'honneur dans sa liturgie.

Transportons-nous en esprit dans les parvis du temple, à ces moments solennels où le peuple de Dieu, pris d'un saint frémissement, écoutait les cantiques des inspirés, où la voix du maître de chœur criait : silence ! où les âmes lancées vers Dieu continuaient leur mystérieuse ascension, appuyées sur les sons mourants des psaltérions, des cithares, des flûtes, des trompettes sacrées et des tambours, et ne craignons pas de dire : — Chez nous, chrétiens,

c'est plus beau et plus grand encore, même sans les pompes de l'antique Orient, même dans la bouche mal préparée d'un chantre vulgaire. Oui, plus beau et plus grand, car Dieu est plus près de nous ; car nous embrassons la réalité promise ; car nous sommes un peuple plus cher à Dieu que les Hébreux ; car nos joies sont plus douces, et nos espérances plus vives ; car si l'humiliation de nos péchés est plus profonde, à cause de notre vocation, la miséricorde et la grâce sont plus abondantes. C'est pour nous que Dieu a chanté par la bouche des Psalmistes. Puisse l'humanité tout entière répéter leurs cantiques ! Mais vienne le jour de la fête éternelle ! Israël et l'Église ne feront qu'un, et nous chanterons tous des Psaumes sans fin, devant le même Dieu et le même Christ Sauveur.

Les Psaumes sont des formules divines. Mais n'avons-nous, pour offrir à Dieu l'hommage de notre parole, exciter notre dévotion, et manifester nos sentiments religieux, que cet héritage dix-neuf fois séculaire d'un peuple dépossédé ? Ce serait beaucoup, convenons-en. Cependant la nouvelle famille de Jésus-Christ devant se composer de toutes les nations appelées aux quatre vents du ciel, et renfermer dans son sein

tant de pauvres d'esprit et de gens sans lettres, on se demande s'il ne faut pas à l'humanité chrétienne un psautier plus simple et plus universel : le psautier de l'enfant dont l'intelligence est à peine éclose ; le psautier du pauvre qui vend, trop tôt pour savoir lire, ses jours, ses services, ses fatigues et ses sueurs ; le psautier de la femme, tout occupée à faire autour d'elle les saintes prodigalités de son amour et de son dévouement ; le psautier du vieillard dont les yeux éteints ne pourront plus lire, désormais, que la lettre incorruptible des éternelles révélations ; enfin, le psautier de quiconque ne peut se mettre en frais de temps et de mémoire, pour être sublime et divin. Il semble que celui qui s'appelle dans les cieux la Parole même de Dieu, puisqu'il a tant fait que de descendre jusqu'aux abaissements de l'Incarnation, pouvait bien se dépouiller de la poétique majesté dont il s'est revêtu dans les chants sacrés des Psalmistes, et passer une dernière fois, sous une forme humiliée, dans la bouche de l'humanité.

C'est ce qu'il a fait. Un jour, il s'est assis sur le penchant d'une colline et sa parole a été recueillie par les pauvres, les infirmes, les ignorants, les déshérités de tous biens, que son amour et sa bonté avaient séduits. — Mes en-

fants, leur disait-il, quand vous prierez le Dieu que j'appelle mon Père, souvenez-vous que vous êtes mes amis et mes frères. — Dites-lui donc : « Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié, que votre règne arrive ; que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien, ce pain qui vaut mieux que toute autre substance. Et pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons à tous ceux qui nous ont offensés ! Ne nous laissez pas succomber à la tentation, mais délivrez-nous du mal. Ainsi soit-il ».

O bien-aimé Jésus ! O vrai David des siècles nouveaux ! O Psalmiste de l'humanité régénérée ! Quelle admirable prière vous lui avez enseignée ! Elle est simple et à la portée de tous. Cependant, tout y est : Et la suprême paternité de Dieu, et son être, et ses perfections, et sa vie, et son souverain domaine, et sa libéralité, et sa miséricorde, et sa toute-puissance, et sa grâce, et la fraternité du genre humain, et ses besoins, et ses devoirs, et ses combats, et ses éternelles destinées ; tout est là. On pourrait dire que vous avez été sublime, si vous n'aviez été divin. Avec quel respect et quelle pieuse reconnaissance l'Église a recueilli et conserve

votre prière ! C'est encore le plus beau joyau de son trésor liturgique. En y ajoutant les paroles que Dieu lui-même a mises dans la bouche du céleste messager de l'Incarnation et de la mère du Précurseur, paroles qui contiennent la confession de nos plus grands dogmes, elle a composé le Psautier que je porte, comme l'enfant, comme le pauvre, comme la bonne femme, comme la servante : le Rosaire ! Et pendant que je le récite, mon esprit et mon cœur se délectent dans la contemplation de tous les mystères. Les deux formes de la prière s'unissent en un seul acte, et je me sens plus heureux que David, aux jours de ses transports et de ses enivrements prophétiques. Merci, ô mon Dieu !

Nous pourrions parler encore des professions de foi, des hymnes, des oraisons, et autres prières dont l'Église a enrichi ses offices ; mais c'est assez d'avoir prouvé, en faveur de la prière vocale, que Dieu, non content d'habiter en nos âmes, habite encore en notre bouche, par sa parole, quand nous le prions.

VII

CONDITIONS DE LA PRIÈRE

LA PRÉPARATION

CHAPITRE VII

CONDITIONS DE LA PRIÈRE

LA PRÉPARATION.

Ce n'est pas assez de connaître les formes de la prière et d'être convaincu de leur excellence ; il faut encore savoir les mettre à profit, et bien se rendre compte des conditions qui les rendent acceptables auprès de Dieu. Un acte peut être bon en soi, et cependant manquer son effet par le vice des circonstances qui le doivent accompagner. Or, la prière est un acte nécessaire, bon, salutaire, religieux et saint. Dieu l'attend de notre grande et noble nature, non pas, certes, par un sentiment de vaine complaisance pour sa gloire ; de pareilles faiblesses ne peuvent déshonorer que les passagères majestés de la terre, toujours prêtes à exagérer leur importance ; Dieu attend notre prière, par un sentiment de profond amour et de miséricordieuse déférence pour sa créature.

C'est avec une tendresse infinie qu'il se penche vers nous, démêle la trame de nos pensées et de

nos désirs, écoute nos paroles et jusqu'aux moindres palpitations de nos cœurs ; mais trop souvent, sa paternelle bienfaisance est trompée. En dépit de nos vœux et de nos supplications, il retient captifs en son sein, les biens qu'il nous destinait.

Pourquoi cela ? — Faut-il accuser de mensonge et de trahison le cœur de notre Père céleste ? — Il a dit : Demandez et vous recevrez : *Petite et accipietis* [1] ; — Vous n'avez donc qu'à parler, Dieu vous exaucera : *Quodcumque volueritis petetis et fiet vobis* » [2]. — Pouvons-nous lui renvoyer comme un reproche les promesses qu'il a faites à notre misère ? — Non, assurément. La stérilité de nos vœux et de nos prières est un accident dont nous devons accepter humblement la responsabilité ; car, trop souvent, hélas, « méchants que nous sommes, nous demandons mal de mauvaises choses : *Mali, male, mala petimus.* Ces paroles sont, je crois, de saint Augustin ; elles contiennent en abrégé tout ce que nous avons à dire de la préparation, des qualités et de l'objet de la prière.

L'Esprit Saint nous a donné par la bouche du Sage, ce salutaire avertissement : « Avant

1. Joan., cap. xvi, 24.
2. *Ibid.*, cap. xv, 7.

la prière, préparez votre âme : *Ante orationem præpara animam tuam* » [1]. Si, n'en tenant aucun compte, nous traitons la prière avec légèreté, comme un acte vulgaire, nous sommes mauvais, *mali*.

C'est avec la suprême majesté de Dieu que nous nous mettons en rapport par la prière ; c'est notre Père des cieux que nous invoquons ; c'est le maître et le dispensateur de toute vie et de toute grâce, disposant les événements au gré de son vouloir souverain, et pouvant suspendre, jusqu'au terme fixé par lui, l'accomplissement de nos désirs. Ne pas s'adresser à lui avec le profond sentiment de sa grandeur et de notre bassesse, avec cette piété sincère et confiante qui est le devoir des enfants, ne pas subir avec une inébranlable constance les délais de sa miséricorde, c'est mal prier, *male*.

Enfin il est un suprême rendez-vous où doivent aboutir notre vie et toutes nos actions. Détourner nos désirs et nos vœux vers de périssables objets qui ne peuvent servir à notre éternel bonheur, importuner pour les obtenir, la libérale bonté de Dieu, c'est demander de mauvaises choses, *mala petimus*.

1. Eccl., cap. xviii, 23.

Voilà la substance des explications que nous allons donner, afin que nous puissions rendre nos prières acceptables. Occupons-nous, d'abord, de la préparation à la prière.

Se préparer à la prière, c'est faire pour Dieu ce que nous avons soin de faire dans notre commerce avec les créatures qui ont reçu d'en haut une participation plus ou moins abondante à la majesté, à la puissance, à la libéralité divine. Quand les circonstances ou les exigences de notre vie sociale nous appellent près de ces êtres privilégiés dont nous envions, à tort ou à raison, la condition, mais qui nous tiennent sous leur dépendance, nous corrigeons instinctivement ce qui, dans notre personne et notre tenue, pourrait leur déplaire ; nous réglons nos pensées et composons à l'avance nos discours ; nous nous recueillons, afin de nous posséder et d'être parfaitement maîtres de nous-mêmes. Qu'il y ait dans tous ces apprêts plus d'habileté que de respect, c'est possible. Mais rappelons-nous cette parole de l'Évangile et qu'elle nous serve de leçon : « Les enfants du monde ont plus de prudence dans leurs affaires que les enfants du royaume ».

Puisque nous sommes enfants du royaume,

puisque Dieu nous convie à l'insigne honneur de communiquer avec lui par la prière, puisque ce commerce sacré est un besoin pour nous en même temps qu'un devoir, la prudence chrétienne exige de nous une préparation digne de la haute majesté de Celui qui nous appelle au festin de ses grâces, à ce saint rapprochement d'où notre vertu doit sortir plus vigoureuse, plus riche, plus féconde en bonnes œuvres. Le roi des rois, dit l'Évangile, punit la sacrilège témérité de celui qui se présente à lui sans la robe nuptiale, c'est-à-dire de celui qui se conduit dans ses rapports religieux, avec une indécente familiarité.

Quelle préparation devons-nous apporter à la prière, et comment l'obtenir ?

Nous ne prétendons pas exiger de tous une perfection à laquelle tous ne sont pas appelés. Ne sortons pas des limites de ce qui se peut ordinairement. Par conséquent, ne parlons pas de cette ferveur surhumaine à laquelle Dieu répond par de mystérieuses et exceptionnelles faveurs ; ni de cet état parfait de la vie chrétienne qui suppose l'âme dans une union constante avec l'éternel et unique objet de son amour ; ni de ces goûts, de ces attraits sensibles qui, joints à un certain développement de la vie religieuse et

mystique, nous décident à multiplier, dans une proportion plus qu'ordinaire, le saint exercice de la prière. Ce que nous demandons, c'est que, considérant la prière comme un acte vital de l'homme religieux, nous lui donnions, dans notre temps et nos œuvres, la place qu'elle doit occuper, nous préparant à la bien faire par la réforme des dispositions et accidents qui la suppriment, la raréfient, et la condamnent à n'être plus qu'un acte incomplet et stérile.

Or, la prière a deux ennemis sur lesquels nous devons fixer notre attention : premièrement, la dissipation de notre âme et de nos sens sur les choses extérieures ; secondement, le péché.

§ I

Si rien n'était changé en nous et autour de nous, si notre nature intègre et droite avait conservé ses rapports originels avec les créatures, nous ne devrions rencontrer de toutes parts que de religieuses invitations. Mais il semble que la nature ait reçu comme nous un coup fatal qui la fait languir et lui fait perdre ce qu'elle a de divins attraits ; et, pour comble, le monde a jeté dans son sein je ne sais quel ferment impur qui

la décolore davantage et lui donne l'effroyable pouvoir de nous attirer, plutôt pour abaisser le niveau de notre vie que pour l'élever à Dieu. Le monde ! Il n'est pas nécessaire d'avoir beaucoup vécu avec lui, il suffit d'avoir côtoyé sa vie pour savoir qu'elle est pleine d'un tumulte funeste, produit de tous côtés par l'activité dévorante du travail et des affaires, et par l'activité plus dévorante encore des plaisirs. Lors même qu'avec un religieux courage, nous nous condamnons à n'être que les spectateurs de ses fiévreux mouvements, nous sommes pris tout à coup de vertige, et sentons notre piété prête à défaillir. Que sera-ce donc lorsque d'impérieuses exigences nous pousseront sur l'arène où il s'agite, et nous entraîneront dans son tourbillon ? Entendrons-nous encore la voix de Dieu et la voix de la conscience qui nous redisent sans cesse que nous devons nous mettre, par la prière, en rapport avec un monde plus élevé et tout autre que celui qui nous entoure ? J'en appelle à notre expérience, à nos oublis, à cette langueur, à ce dépérissement du sentiment religieux dont se plaignent si amèrement ceux qui ont encore à cœur la sainte cause de l'humanité et de ses intérêts.

Prie-t-on beaucoup dans le monde ? — Hélas !

non. Partout dans nos rues, sur nos places publiques, et dans nos demeures, je rencontrerai des légions d'hommes inquiets, dont l'activité surmenée se dépense toute aux affaires qui doivent assurer l'avenir de la famille. C'est bien de savoir gouverner ses affaires. C'est pour cela que l'homme a reçu dans son front viril cette force d'intelligence et cette prévoyante sagesse qui complètent en lui la paternité du sang et le rendent participant de la Providence divine. De sa part, toute incurie est un crime, toute lâcheté égoïste se change bientôt en intolérable tyrannie, et prépare au petit monde dont il est le roi, l'amoindrissement de sa dignité, et puis la gène, et puis la misère. Mais il y a, dans la conduite des affaires, de coupables excès. Si elles doivent occuper notre vie, il ne leur est pas permis de la tourmenter jusqu'à nous faire oublier la grande et unique affaire qui doit se traiter avec Dieu dans le sanctuaire de la conscience. Cet intrépide courage qui nous pousse en avant ne suffit pas toujours pour assurer la réussite de nos calculs et la réalisation de nos rêves. Qu'est-ce qu'un gouvernement domestique que Dieu ne bénit pas ? Et comment Dieu pourra-t-il donner sa bénédiction à celui qui ne prie pas ? Prier ! Demandez à l'homme d'affaires s'il prie, sa ré-

ponse est toute prête : Je n'ai pas le temps. Pas le temps ! Et les projets succèdent aux projets, les combinaisons aux combinaisons, les démarches aux démarches, les opérations aux opérations. Associé au gouvernement providentiel de Dieu, il n'a pas le temps de prendre ses conseils ; condamné à la peine, il n'a pas le temps de demander des forces ; sa vie religieuse étouffe, il n'a pas le temps de respirer ; sa vertu décline, il n'a pas le temps de la retremper à la source des vertus. Il n'a confiance qu'en lui-même ; mais sa superbe ne le met pas à l'abri des coups de l'adversité. Qu'il soit trahi par les événements ou par la malice des hommes, il sentira bientôt ce que pèse la main d'un Dieu qu'on oublie, et combien est amer, près des ruines d'une laborieuse fortune, le désenchantement d'un homme qui ne sait pas prier.

A côté de l'homme d'affaires, il y a le travailleur. Honneur à lui ! Honneur au vaillant homme qui arrose d'une goutte de ses sueurs chaque bouchée de pain qu'il donne à sa famille ! Honneur à celui dont les forces s'épuisent dans les douloureuses fatigues, dans la sainte obscurité d'un labeur sans merci ! Quelle belle vie que la sienne, si Dieu s'y met de moitié ! Mais Dieu est-il toujours de moitié dans la vie

du travailleur ? Il se lève, et sa bouche triviale ne s'ouvre que pour demander sa pâture. Le jour nouveau qui luit sur sa tête, il ne le salue pas d'un cri de reconnaissance. Le Dieu qui l'a protégé pendant son sommeil, et qui lui promet une journée prospère, il n'a même pas une pensée pour lui. — Travailleur, es-tu bien sûr que tes forces, aujourd'hui debout, ne vont pas tomber demain, frappées par la main vengeresse de Celui que tu oublies ? Tu n'as pas prié ce matin. — Dis-moi, quand prieras-tu ? Prier ? je n'ai pas le temps ; qui travaille prie. Qui travaille prie ! oui, quand le travail offert à Dieu est pénétré jusque dans ses moindres actes, par la vertu sanctifiante de la prière. Autrement, ce n'est plus qu'une débauche des membres, un exercice brutal de la force musculaire. L'animal travaille, mais lui, au moins, n'étouffe pas de nobles pensées et de religieuses aspirations sous le poids de ses fatigues. Honte au travailleur qui ne prie pas ! A cette brute, on ne peut que souhaiter qu'une catastrophe humilie son corps, afin que réveillée par la douleur, son âme impie demande à Dieu pardon de ses coupables négligences, si pourtant elle est capable encore de comprendre les austères leçons de l'adversité.

Plus que les affaires et le travail, le plaisir est ennemi de notre vie religieuse. S'il n'y traîne pas ses jours dans une mollesse scandaleuse, s'il n'y épuise pas lâchement la mâle vigueur de son âme et de son corps, l'homme y cherche des compensations qu'il prolonge au-delà du besoin. Trouble des sens, excitation des appétits grossiers, prostration des forces, tourbillon des souvenirs malsains, autant de choses qui font que l'on ne prie pas ou que l'on prie mal. Le moyen qu'une âme dissipée entre en rapport avec la tranquille majesté qui a horreur du tumulte !

Non seulement les plaisirs grossiers où la chair, les sens, les passions violentes cherchent à se satisfaire, mais les réunions mondaines sont ennemies de la prière. Interrogez cette femme chrétienne qui les recherche et les fréquente, s'imaginant qu'elle n'y trouvera que des jouissances honnêtes et inoffensives, demandez-lui si elle a prié avant de s'y rendre ; elle vous répondra qu'il fallait se préparer à faire bonne figure et à affronter les regards curieux d'une assemblée, où les moindres défauts sont l'objet de critiques impitoyables. Priera-t-elle au retour ? — Peut-être, mais comment ? — Après les fatigues d'une longue veillée pleine de mou-

vement et de bruit, il faudra reposer son pauvre corps, qui n'en peut plus ; et si le sommeil ne vient pas à bout de vaincre les souvenirs qui l'obsèdent, ce ne sera pas, certes, pour lui laisser le loisir de penser à Dieu. Les vaines images qui l'auront séduite un instant, viendront tourbillonner dans sa tête échauffée ; elle croira entendre encore le murmure des paroles louangeuses qui auront salué sa bienvenue ; elle caressera les mensonges qui l'ont flattée, et aiguisera des flèches contre celles dont les importuns succès ont nui à ses effets ; bref, et c'est ce qu'il y a de plus clair dans ce chaos, elle ne priera pas, ou elle priera mal. Et à quelque temps de là, elle viendra se plaindre au directeur de sa conscience : Mon Père, dira-t-elle, c'est étonnant, c'est inconcevable, c'est désolant, je ne puis pas prier. — A qui la faute ? — Si elle avait employé à se rendre agréable à Dieu le temps qu'elle a perdu, et la peine qu'elle s'est donnée pour plaire au monde, elle n'aurait pas à gémir de son impuissance, et nous n'aurions pas de reproches à lui faire. Puissent-ils lui être profitables !

Le travail, les affaires, le plaisir, dissipent l'âme et les sens. Mais n'y a-t-il pas d'autres obstacles à la prière ? — Il n'y en a que trop.

Sans laisser tomber notre vie religieuse jusqu'aux coupables extrémités de l'oubli, et tout en conservant une apparente fidélité au devoir, tous, qui que nous soyons, nous nous laissons tirer au dehors, nous laissons extravaguer notre infirme nature sur ce qui nous entoure. De là, ces étranges fantômes qui peuplent notre imagination, passent et repassent sans cesse comme des voyageurs égarés et inquiets ; de là ces préoccupations vulgaires qui fixent notre attention au détriment des pieuses pensées ; de là, cet état imparfait et misérable où se révèle toute notre impuissance du côté des choses de Dieu. Nous voudrions prier, mais la plupart du temps, notre prière se réduit à un mouvement mécanique de nos lèvres et à des répétitions inintelligentes. Nos paroles sonnent le vide, car nous ne pensons ni à Celui qui se tient devant nous, ni aux choses que nous lui demandons, ni même aux formules que notre bouche prononce, et nous nous retirons de notre commerce avec Dieu, aussi pauvres que lorsque nous y sommes entrés. Notre prière est donc un acte stérile, c'est-à-dire que nous possédons inutilement la plus grande puissance qu'il y ait au monde. Dieu ne peut pas consentir à une pareille stérilité. Il l'a dit lui-même : « Ma pa-

role ne retournera pas à moi sans fruits : *Verbum meum non revertetur me vacuum* »[1]. Or, la prière est plus que notre propre parole mise au service de la pensée et du sentiment religieux, c'est la parole même de Dieu, déposée dans notre bouche et destinée au plus noble et saint usage qui se puisse concevoir.

Quelle peine Dieu nous infligera-t-il pour tant de prières oubliées ou perdues ? Nous n'en savons rien, mais ce qui est évident, c'est que nous devons nous préparer à la prière comme nous nous préparons aux circonstances les plus solennelles de la vie. L'activité fiévreuse des affaires, du travail et des plaisirs, il faut la contenir pour n'être pas ses victimes, pour n'y perdre pas le souvenir de notre plus grand devoir et de nos plus chers intérêts. Cette impétuosité naturelle qui nous emporte hors de nous-mêmes et éparpille de côté et d'autre notre vie, il faut l'apaiser, afin de nous posséder tout entiers au moment où l'infinie majesté de Dieu s'abaisse jusqu'à nous écouter. Enfin, nous devons exercer sur nous-mêmes une incessante répression, ayant pour but de prévenir le mélange des choses extérieures et profanes aux purs éléments

1. Isai., cap. LV, 11.

de notre vie religieuse, et de nous accommoder aux légitimes exigences du monde et aux nécessités de notre état, sans que nous y soyons absorbés.

Pour rendre cette répression plus efficace, ce ne sera pas trop de régler nos jours du côté de Dieu, comme nous savons les régler du côté du monde, de marquer du doigt des heures inviolablement consacrées à la visite mystérieuse du Roi des rois, et toujours respectées par notre conscience. Alors se tairont dans nos âmes tous les bruits des passions ; alors s'apaiseront tous les mouvements des convoitises humaines, comme se turent les vents et s'apaisèrent les flots de la mer quand Jésus-Christ monta sur la barque de ses Apôtres.

Cette paix intérieure, cette immobilité silencieuse de notre nature, on l'appelle le recueillement, mot profondément significatif que l'on croit devoir reléguer dans le vocabulaire des mystiques, bien qu'il appartienne au vocabulaire de tous les chrétiens.

Chasser loin de soi les pensées importunes et les trop vifs désirs qui parfois nous agitent, se soustraire avec une sainte violence, à des préoccupations qui pour être trop prolongées, deviennent absorbantes ; appeler à soi son esprit, son

cœur, sa mémoire, son imagination, toutes les facultés de son âme, ses yeux, ses oreilles, sa bouche, toutes les puissances de son corps ; les saisir, les contraindre, les rassembler, les immobiliser, et en offrir à Dieu le faisceau glorieux : voilà le recueillement. Le chrétien qui comprend l'importance et la grandeur de la prière n'épargne rien pour faire de cet état une habitude. Au plus fort des affaires, du travail et des plaisirs permis, s'il se donne, jamais il ne s'abandonne. Le premier signal de sa conscience et de la grâce le trouve toujours prêt à entrer en pleine possession de lui-même, à protester devant Dieu contre les défaillances de son cœur, les distractions de son esprit, et à en écarter ainsi la responsabilité. Est-il poursuivi de trop près, fatigué, troublé, étourdi par le tumulte du monde ? Eh bien, Dieu lui a préparé un refuge aux portes duquel viennent expirer les flots agités de la vie mondaine : c'est le temple dont il a été dit « qu'il est une maison de prière : *Domus mea domus orationis* »[1]. Non plus ce temple antique auquel venaient se rendre, par des chemins âpres et fatigants, toutes les tribus d'Israël, mais ces églises tant de fois multipliées sur la sur-

1. MATTH., cap. XXI, 13.

face du monde catholique. Partout on les rencontre, partout elles nous ouvrent leurs portes hospitalières et nous promettent, avec une paix salutaire, la société de Celui que le monde nous cache sous la poudre que soulève le mouvement de ses passions. Qu'elles soient pauvres comme Bethléem ou riches et étincelantes comme la Jérusalem céleste, elles abritent toutes le même Dieu.

Il fut un temps où l'humanité chrétienne se plaisait à consacrer ses trésors, son intelligence et ses forces, à la construction des églises. Rien n'était épargné pour que le Dieu qui nous honore de sa présence réelle eût une demeure digne de lui. La nature et les siècles étaient invités à lui rendre hommage. Le monde historique et légendaire, les réalités et les symboles, les visions du temps et celles de l'éternité, sortaient du métal, du marbre et de la pierre, tout prêts à entrer dans notre mémoire. Plus pressées et plus vigoureuses que les arbres des forêts, les colonnes lançaient vers les cieux leurs robustes rameaux et couraient s'embrasser bien loin du sol, afin de couvrir Dieu et son peuple d'une ombre protectrice. Non seulement le vaisseau était immense, afin qu'on pût multiplier à son gré la solitude, mais la terre s'entr'ouvrait sous

les pieds des vrais adorateurs, afin qu'ils pussent cacher dans des cryptes profondes les mystères de leur dévotion.

La lumière elle-même n'avait pas le droit de baigner leur front dans de trop éblouissantes splendeurs : ses rayons n'entraient dans le temple qu'après avoir animé les figures transparentes des saints, toujours debout ou prosternés devant leur roi. Dans ces constructions gigantesques et sublimes que la main des révolutions n'a pas su respecter, ne devons-nous voir que le témoignage immortel d'une foi ardente et d'un amour généreux ? Non ; une admirable prévoyance se trahit dans tous les monuments de l'art chrétien. Nos pères nous préparaient un refuge contre les agitations triviales du siècle et les bruits importuns de la vie sociale. Au milieu des villes les plus tourmentées, l'église est debout, pleine de repos, de silence et de mystère. C'est là que Dieu écoute la prière de ses serviteurs, et leur répond par des oracles. C'est là que sont entrés les saints, fidèles au rendez-vous de l'amour divin, là qu'ils se sont couchés dans la poussière, là qu'ils ont répandu tous les gémissements de leur cœur, toutes les larmes de leurs yeux, là qu'ils se sont élevés de terre dans les transports de l'extase, là qu'ils sont tombés

mourants, sous la pression d'un amour dont nous ignorons les secrets. Il en est un qu'une famille religieuse appelle son Père, dont la moitié de la vie se consuma à la porte des tabernacles où se cachait son unique amour. Afin d'être toujours prêt à le prier, il se tenait perpétuellement devant lui. Pendant que ses frères allaient demander au repos de la nuit le renouvellement de leurs forces épuisées par le travail du jour, Dominique se glissait furtivement dans le sanctuaire, et, là, debout, à genoux, prosterné, les bras en croix on dressés vers le ciel comme une flèche, le visage inondé de larmes ou enflammé comme celui d'un séraphin, soupirant, gémissant, rugissant, il épuisait, l'une après l'autre, toutes les heures d'une longue veillée, et, quand son corps broyé ne pouvait plus se tenir, il appuyait sa tête sur la pierre nue et s'endormait jusqu'à ce que les pas de ses frères vinssent l'avertir qu'il était temps de prier encore. Sur les portes des églises qu'il fréquentait, on aurait pu écrire ces paroles : « *Hæc domus Dei est et servi sui Dominici :* Ceci est la maison de Dieu et de son serviteur Dominique ».

Quitter le monde pendant quelques instants, chercher Dieu dans son temple, s'agenouiller à la place où les saints ont répandu leur âme,

venir respirer l'atmosphère tout embaumée encore des souvenirs de leur piété, telle est la meilleure préparation à la prière que nous puissions conseiller.

§ II

Le second ennemi de la prière, ennemi qui reçoit l'hospitalité dans notre propre sein et nous suit partout : c'est le péché.

Entendons-nous bien. Nous ne voulons pas dire que le pécheur, en se retirant de Dieu, ait l'exécrable pouvoir de s'affranchir du devoir, et devienne le maître de sa vie. En dépit de nos résistances et de nos tentatives pour nous établir dans une sacrilège indépendance, Dieu conserve sur nous un droit inébranlable ; bon gré, mal gré, nous passerons sous les fourches caudines de sa loi, pour l'honneur de notre obéissance ou pour l'opprobre de nos rébellions. Nous ne voulons pas dire non plus que le pécheur soit dans l'impuissance radicale et absolue de rien obtenir. Moyennant certaines conditions, il peut recueillir dans le temps le bénéfice d'un acte d'ailleurs perdu pour l'éternité. Ce que nous voulons dire, c'est que, plus que toute autre chose, le mal du péché est opposé au bien de

la prière, et qu'en pervertissant les dispositions religieuses de notre âme, il rend plus difficile l'épanchement des dons de Dieu.

L'humble chrétien comprend cela. Quand on lui demande des prières, il répond avec une religieuse pudeur : — Pourquoi vous adresser à moi ? Hélas, je suis trop misérable pour rien obtenir. Adressez-vous aux âmes saintes ; bien mieux que moi, elles feront violence au cœur de notre Père Céleste. Rappelez-vous cette parole d'un ancien : Il n'est rien de plus puissant que l'homme juste en prière : *Nil homine probo orante potentius.* — Mais ce que comprend l'humble chrétien, combien de pécheurs ne le comprennent pas ! S'ils se refusent à la prière, ce n'est pas, certes, par humilité. O pécheurs, s'il vous reste quelque franchise pour nous répondre, dites-nous pourquoi vous ne priez plus ! Êtes-vous devenus si grands et Dieu si petit que la prière vous déshonore ? Non, ce n'est pas cela. Mais voici l'histoire de votre malheur. Les trompeuses promesses de l'iniquité vous ont séduits, lorsque vous pouviez leur opposer la mâle résistance d'une âme qui n'avait pas encore été blessée. Découragés par une première chute, ou trop enivrés d'un plaisir mensonger, vous vous êtes livrés aux funestes entraînements de l'ha-

bitude, et, depuis longtemps vaincus, vous gisez loin de Dieu, perdant chaque jour, de plus en plus, le souvenir de ce qui pourrait vous ramener à lui. N'est-ce pas l'inévitable conséquence de cet acte, dont on a dit profondément qu'il tournait le dos à Dieu : *Peccatum est aversio a Deo !* Encore, s'il n'y avait qu'un mouvement d'aversion dans le péché ! mais l'homme prévaricateur ne se détourne de Dieu que pour se retourner vers les créatures et leur offrir l'holocauste de sa vie. Il est à elles, comme elles sont à lui, et désormais, ce mouvement d'aller et de retour, en quoi consiste le commerce sacré qui se doit faire de l'homme à son créateur, ne s'accomplira plus qu'entre une créature impuissante et une âme avilie. A l'adoration de Dieu sera substituée l'adoration de la créature ; à une prière sainte, une prière infâme. Car le pécheur priera, oui, il priera ; c'est son châtiment aussi bien que son crime. Sa voix maudite se fera entendre pour demander à la terre ou à la chair des délectations et des jouissances, à la place de l'éternelle félicité qui lui était promise. Mon Dieu ! mon Dieu ! nous restera-t-il assez d'autorité et de forces pour dire au pécheur : Tu te trompes ! et pour convaincre son extrême perversité ? Hélas, il attendra peut-être que vous

lui fassiez rencontrer quelque part, dans ce qu'il aime le plus, une amère déception, après laquelle s'échappera de ses lèvres un cri de repentir, s'il ne se laisse aller à la suprême apostasie du désespoir.

Le péché ne nous conduit pas toujours à cette extrémité où nous rencontrons, après l'oubli, la prostitution sacrilège de la prière. Il peut arriver que des âmes coupables conservent encore le sentiment de l'honneur, et soient victimes de ses redoutables délicatesses. Elles sont tombées, et le vertige qui les a précipitées, une fois passé, il ne leur reste plus qu'une mystérieuse épouvante. C'est en vain qu'elles cherchent à se rassurer, la conscience leur dit : Vous mentez ! et, si la pensée de s'adresser à Dieu leur vient encore pour ne pas trahir tous les devoirs à la fois, ce sont des luttes terribles, suivies de défaillances et de profonds dégoûts. Elles voudraient donner raison au droit divin, et ne pas désavouer encore les fautes qu'elles ont commises Mais en vain elles cherchent à faire s'embrasser et vivre en paix ces deux desseins, ils se repoussent avec violence, pour leur faire endurer un supplice dont elles ne savent pas profiter. Nous avons vu de ces âmes ; elles imploraient notre pitié. Mais que peut faire ici la pitié d'un homme?

Nous leur parlions de Dieu et de son infinie miséricorde. Priez, leur disions-nous, priez, Dieu viendra au secours de votre misère, car il est bon, car il est père ; il ne sait pas repousser loin de lui les cœurs brisés. — Prier ! nous disaient-elles, est-ce que cela est possible quand, par toutes ses fibres, le cœur tient encore à tout ce qui l'a fait criminel ? Est-ce qu'on peut jeter à la face d'un Dieu dont on a mérité la malédiction, l'ironie de la prière ? Non, plus de prières, tant que nous sentirons les étreintes du péché. A quoi bon ? — Pauvres âmes ! voilà ce qu'elles disaient, et nous pleurions beaucoup et, bien que nous confiant dans l'infinie miséricorde de Dieu, nous nous demandions s'il pouvait encore écouter la prière du pécheur.

N'est-il pas dit que la « louange ne convient qu'aux âmes droites ? [1] — Qui gravira la montagne du Seigneur ? Qui se tiendra debout dans le saint lieu ? Celui dont les mains sont innocentes et le cœur pur [2]. — Si je vois l'iniquité dans mon cœur, dit le Prophète, Dieu ne m'exaucera pas »[3]. — Et, dans l'Évangile : « Dieu

1. *Rectos decet collaudatio* (Ps., XXXII).

2. *Quis ascendet in montem Domini ? aut quis stabit in loco sancto ejus ? Innocens manibus et mundo corde* (Ps., XXIII).

3. *Iniquitatem si aspexi in corde meo non exaudiet Dominus* (Ps., LXV).

n'écoute pas le pécheur : *Deus non audit peccatores* »[1]. — En effet, est-ce qu'un roi prête l'oreille au serviteur dont la bouche est pleine de louanges et la vie pleine de blasphèmes? Est-ce que le père de famille écoute la prière d'un fils coupable qui déshonore sa majesté et meurtrit son cœur? Est-ce qu'il exauce ses désirs avec cette inquiète sollicitude qui ne peut être que la récompense du respect et de l'amour? Et, s'il accorde quelque bienfait, y doit-on voir autre chose que le témoignage d'une infatigable bonté qui espère pouvoir pardonner un jour les offenses ?

Et pourtant, nous ne voudrions pas accabler le pécheur sous le poids d'une irrévocable malédiction, mais bien lui apprendre son devoir. On demandait un jour à la fille de Pythagore quand un homme infidèle à sa parole pourrait approcher de l'autel des dieux. Fallait-il qu'il attendit des mois ou des années ? — « Jamais ! jamais ! répondit l'austère fille ; qu'il s'éloigne et que, de ses mains souillées il n'ose plus toucher un objet sacré. Il n'y a plus pour lui ni temple, ni autel ». — Nous ne serons pas si sévères que la fille du philosophe ; et, bien que

1. JOAN., cap. IX, 31.

des théologiens graves aient traité durement la prière du pécheur, nous nous rangerons du côté de ceux qui l'ont mise sous la protection d'une mansuétude éclairée par la science. Malgré ses souillures et ses épouvantes, le pécheur peut-il prier encore ? Oui, mais il se condamne à un acte difficilement efficace ; il en perd le mérite éternel, en maintenant un obstacle que Dieu réprouve ; il ne nous laisse, devant son imparfaite fidélité, que des espérances craintives.

Pécheurs, si vous priez encore, oserez-vous dire que votre âme, dépouillée de la robe nuptiale de la grâce, est préparée à la prière ? N'y a-t-il rien qui vous effraye, dans l'affreuse stérilité de votre vie religieuse ? Ne voulez-vous pas la rendre de nouveau féconde ? Eh bien ! apprenez d'un de vos semblables ce qu'il faut faire.

Comme vous, il avait offensé l'infinie majesté de son Dieu, et comme vous, il cherchait à concondilier son crime avec son devoir. Mais un prophète vint lui dire : Il est un homme infâme que Dieu va maudire, puisque la justice d'ici-bas ne peut rien sur lui, et tu es cet homme : « *Tu es ille vir* ». Alors le roi David déchira ses vêtements, se couvrit d'un cilice, baisa la poussière, et laissa échapper de son cœur ces plaintifs gémissements que les échos des siècles nous

ont transmis : « Seigneur, Seigneur, épargne-moi dans ta fureur, ne me saisis pas dans ta colère. Tes flèches ardentes se sont fixées dans mon cœur et ta main est tombée sur moi. Devant ta face courroucée, plus de santé pour ma chair, et, devant mes péchés, plus de paix pour mes os. Mes iniquités sont montées, montées sur ma tête, et je sens qu'elles m'écrasent. Mais j'ai espéré en vous, vous m'exaucerez, n'est-ce pas, ô mon Dieu ! Écoutez ! Je vais dire à tout le monde mon iniquité, et toute ma vie je penserai à mon péché »[1] ; — « Seigneur, Seigneur, ayez pitié de moi selon votre grande miséricorde, lavez-moi, purifiez-moi, rendez-moi la joie du salut et la paix de votre esprit. Et puis ouvrez vous-même mes lèvres de vos mains très pures et ma bouche publiera vos louanges : *Domine, labia mea aperies : et os meum annuntiabit laudem tuam* »[2].

Tels doivent être les sentiments du pécheur

1. *Domine ne in furore tuo arguas me : neque in ira tua corripias me. — Quoniam sagittæ tuæ infixæ sunt mihi et confirmasti super me manum tuam. — Non est sanitas in carne mea a facie iræ tuæ : non est pax ossibus meis a facie peccatorum meorum. Quoniam iniquitates meæ supergressæ sunt caput meum ; et sicut onus grave gravatæ sunt super me... In te Domine, speravi : tu exaudies me, Domine Deus meus. Quoniam iniquitatem meam annuntiabo ; et cogitabo pro peccato meo.* (Ps., XXXVII).

2. Ps., L. *Miserere mei, Deus*, etc.

qui se comprend. C'est par le repentir et la pénitence qu'il se prépare à la prière. Mais pourquoi ne parler que du pécheur ? Ne devrions-nous pas dire : C'est par le repentir et la pénitence que nous nous préparons tous à la prière ? Car si nous ne sommes pas en disgrâce, nous ne devons pas, pour cela, nous estimer dignes d'approcher de Celui dont la sainteté infinie épouvanterait les anges, s'il ne les affermissait en sa présence par un don gratuit de sa libéralité. Il y a toujours en nous quelque chose qui nuit à la perfection de nos rapports avec Dieu ; toujours quelque chose qui nous avertit des premières atteintes du péché ou nous rappelle ses antiques ravages ; toujours quelque chose qu'il faut purifier. La pénitence a ce merveilleux pouvoir. Elle pénètre au fond même de notre nature, la saisit tout entière, la retourne, la dégage, la façonne, la transforme jusqu'à ce que Dieu, content de ce travail intime, veuille bien nous faire sentir qu'il oublie sa justice pour ne plus songer qu'à sa miséricorde. Alors les troubles, les inquiétudes, les angoisses, qui retenaient nos prières captives, se dissipent, et font place à une confiance toute filiale. L'esprit châtié et le cœur humilié ne craignent plus d'être méprisés dans leurs vœux. La chair elle-même,

apaisée et réduite, laisse passer sans violence notre âme joyeuse et empressée de s'unir à Celui qui l'appelle. Enfin, la pénitence prépare la prière.

Aussi, la voyons-nous apparaître en symbole ou en acte, au seuil de toutes les liturgies. La loi judaïque préparait les adorateurs du vrai Dieu par des lustrations, des rites expiatoires et l'abstention des voluptés charnelles. Les païens eux-mêmes n'étaient pas étrangers à ces pratiques sacrées. Tous leurs rituels nous révèlent que cette grande et salutaire pensée était demeurée vivante au milieu de l'erreur : — L'homme pécheur ne peut s'approcher de Dieu et le prier qu'il ne soit préparé par la pénitence. Le sacrifice, acte fondamental de tout culte religieux, était-il autre chose qu'un drame pénitentiaire ouvrant à l'âme humaine des chemins sanglants vers la divinité qu'elle implorait ? N'était-ce pas le désaveu public de l'iniquité, la purification solennelle du peuple préparant ses louanges et ses supplications ?

Les cultes antiques ont fait place à une loi nouvelle, mais la vérité demeure. Plus parfaite que toutes les sociétés religieuses, parce qu'elle a reçu les promesses du ciel ; plus jalouse de la gloire de Dieu, parce qu'elle est sortie de son

sein ; plus inquiète du salut des hommes, parce qu'elle est leur mère, l'Église s'est montrée dure à son origine, afin de faire prévaloir la sainteté de son culte, et de donner aux siècles futurs une solennelle et terrible leçon. C'était sous les portiques du temple qu'elle enchaînait publiquement les pécheurs, leur défendant l'entrée des lieux sacrés, jusqu'à ce qu'ils se fussent rendus dignes par leur repentir et leurs expiations, de prendre part à la prière commune. Aujourd'hui notre délicatesse serait épouvantée d'une si profonde humiliation ; cependant l'Église n'a rien changé à l'ordre sacré des faits, bien qu'elle ait adouci la discipline. C'est toujours par des jeûnes, par des abstinences, par des humiliations, qu'elle fait précéder ses grandes solennités. Si notre faiblesse augmente et invite sa maternelle condescendance à des adoucissements, son esprit demeure inflexible et maintient la pénitence comme préparation à l'union mystérieuse de notre âme avec Dieu, par la prière. Chaque jour, même, elle fait vivre sous nos yeux cette loi sainte. Regardez bien ce que fait le prêtre avant de commencer les prières sublimes du sacrifice eucharistique. Marche-t-il d'un pas ferme et tranquille vers le Saint des Saints ? S'appuie-t-il soudainement sur la pierre consacrée qui doit

recevoir les offrandes ? Dit-il avec une téméraire audace : Me voici, et je vais à vous sans crainte, ô mon Dieu, parce que je suis prêtre ? — Non. Il sent qu'il est pêcheur lui-même, et qu'il porte sur ses épaules le fardeau des iniquités publiques. Il s'avance d'un pas grave et timide, il s'arrête au marchepied de l'autel, il se marque le front, la poitrine, le cœur, du signe de la grande expiation, et il s'écrie : « J'entrerai tout à l'heure à l'autel de Dieu : *Introibo ad altare Dei.* Tout à l'heure, car je suis indigne, et l'humanité que je porte n'est pas encore purifiée. — Jugez-moi, ô Seigneur, jugez-moi, et éclairez ma cause... Vous êtes ma force, et pourtant, pourquoi m'abandonnez-vous ? pourquoi me faites-vous marcher dans la tristesse pendant que l'ennemi de tout bien m'afflige ? Hélas ! je suis dans les ténèbres du péché, mais envoyez la lumière de votre sainte vérité, elle me retirera des ombres, et me conduira sur votre montagne sainte, et près de vos tabernacles. Mon âme, mon âme, pourquoi es-tu triste, et pourquoi te troubles-tu ? Espère donc en Dieu ; tout à l'heure nous serons dignes de chanter sa gloire, va, ne crains rien, c'est notre Sauveur et notre vrai Dieu » [1]. Et

1. Voyez prières du commencement de l'ordinaire de la messe. (Ps., XLII. *Judica me Deus, etc.*)

puis il s'incline comme s'il était accablé, il se frappe le cœur comme pour en chasser l'iniquité qu'il accuse, il écoute l'aveu collectif de l'Église qu'il représente, et ce n'est qu'après avoir foulé aux pieds ses péchés et ceux du peuple chrétien, qu'il ose s'approcher du Saint des Saints, et commencer les prières de la messe. Nous ne pouvons nous unir à toutes ses actions, fondre notre voix dans sa voix, notre cœur dans son cœur, qu'après avoir appris de lui que la pénitence est le portique de la prière, comme le recueillement en est le temple.

VIII

CONDITIONS DE LA PRIÈRE

LES QUALITÉS

CHAPITRE VIII

CONDITIONS DE LA PRIÈRE

LES QUALITÉS.

Nous avons déjà répondu à cette importante question : Comment faut-il prier ? Il n'est pas nécessaire que nous nous appliquions à produire dans notre âme des dispositions extraordinaires, il suffit que nous supprimions les causes, et écartions les obstacles qui, de près ou de loin, influent d'une manière funeste sur le commerce sacré de notre âme avec Dieu.

Cela fait, nous ne sommes plus mauvais. Cependant l'efficacité de notre prière n'est pas encore définitivement assurée. Quelle sera notre attitude en présence de l'infinie majesté qui nous appelle ? Comment invoquerons-nous la souveraine puissance dont dépend l'accomplissement de nos vœux, et l'adorable bonté qui ne demande qu'à nous servir ? Enfin, combien de temps demeureront suspendus, par les réponses de la miséricorde divine, les désirs de notre

cœur ? Autant de questions qui nous rapprochent de l'acte même de la prière, et qui sollicitent nos religieuses observations.

A la première de ces questions, saint Thomas répond : « La prière doit être humble : *Ut sit humilis* ». A la seconde : « La prière doit être pieuse : *Ut sit pia* ». A la troisième : » La prière doit être persévérante : *Ut fiat perseveranter* »[1]. Sans humilité, sans piété, sans persévérance, nous prions mal, *male petimus,* et Dieu peut, sans injustice, se refuser à nos instances[2].

§ I

Prier, bien prier, c'est, pour un certain nombre de personnes, multiplier les formules, triturer les paroles, apporter dans le commerce de l'âme avec Dieu cette intarissable faconde qui entretient, active et prolonge démesurément nos conversations ; c'est accompagner tout cela de soupirs, de gémissements, inclinations, génu-

1. *Cf.* SUMM. THEOL., IIa IIae P., quæst. LXXXIII, ar. 7 ad 2 ; 15. ad 2 ; 16. 1, quæst. LXXXI, a. 15 c.

2. *Petitis, et non accipitis, eo quod male petatis.* (JAC., cap. IV, 3).

flexions, processions, pèlerinages, manifestations, enfin c'est dépenser au dehors toute sa force religieuse, si bien qu'il n'en reste plus aux profondeurs de l'âme où Dieu habite, où il se fait entendre, où il arrive à converser avec nous. Cette infirmité est commune aux femmes ; toutefois, il y a des hommes qui sont femmes sous ce rapport.

Certes, nous ne sommes pas ennemis des formules ni des actes extérieurs par lesquels nous offrons à Dieu l'hommage de nos sens et de notre vie organique ; mais ces choses doivent être au service de la pensée et du sentiment religieux. Si l'âme profondément pénétrée et saintement émue, ne les vivifie, ce ne sont plus que des mouvements extravagants, une croûte épaisse sous laquelle l'ignorance vit d'illusions, un masque trompeur, sous lequel peut respirer l'hypocrisie.

Dieu ne tient aucun compte de ces apparences pour juger la valeur intrinsèque de nos prières, mais tient-il compte des qualités personnelles de celui qui prie ? — Entendons-nous. Dieu tient compte de toute qualité personnelle qui résulte du concours de sa grâce dans notre vie. Plus nous sommes riches de ses dons, plus il est prêt à nous écouter et à nous exaucer. Le monde

des *orantes* se compose de degrés qui se rapprochent de plus en plus de la perfection infinie, et, à chaque degré la prière devient plus expressive, plus sainte et plus puissante. Marie, qui se tient debout auprès du trône de Dieu, prie plus efficacement que toutes les créatures ; les saints se font mieux entendre que nous ; enfin, sur cette terre même, il y a une hiérarchie priante dont la force mystique se mesure sur le développement de la grâce [1]. Donc Dieu tient compte de la qualité personnelle de celui qui prie, quand cette qualité résulte du concours de sa grâce ; mais la qualité purement extérieure, il la méprise.

Les pauvres, les mendiants, les ignorants, les méprisables, les abjects selon le monde, Dieu reçoit tout cela dans le royal palais de sa miséricorde, et à la table somptueuse où l'humanité vient prendre le festin de ses dons. Non seulement il reçoit, il appelle. N'est-il pas dit dans l'Évangile qu'il envoie ses serviteurs aux coins de rue, dans les carrefours, pour ramasser ceux qui s'y tiennent et implorent la pitié publique ? « Allez, dit-il, faites-les venir, poussez-les devant vous, et pressez-les d'entrer : *Compelle intrare* » [2].

1. *Virtus veræ orationis est celsitudo charitatis.* (S. Gregor., *Homil.* 27).

2. Cf. Luc, cap XIV, 16, 24.

Quel roi généreux et libéral ! Trop éprise, peut-être, de l'égalité des droits, la conscience publique demande, avec d'impatientes clameurs, des pouvoirs libéraux, c'est-à-dire des pouvoirs qui permettent à toutes les classes d'approcher, et laissent à toutes les justes réclamations un accès facile ; des pouvoirs populaires qui sachent ne pas résider dans un ciel inaccessible, toujours entourés des constellations de la richesse et de la puissance, mais se pencher sans dégoût vers les humbles et les petits, et mêler, sans se dégrader, leur vie sublime à la vie triviale du peuple. Est-ce que cela est possible ? Est-ce que les rigoureux préjugés du rang et de l'étiquette ne triomphent pas toujours, ou presque toujours, de la bonne volonté ? D'où que soient partis les pouvoirs, ils tendent à s'isoler de la plèbe. Les riches et les puissants ont seuls une porte ouverte pour recevoir à temps, comme l'antique Sérapis, les baisers du soleil. Nous ne sommes plus aux jours des pieuses débonnairetés du roi saint Louis. Les chênes de Vincennes, sous lesquels il venait entendre les supplications du peuple, ne sont plus que des reliques. Mais Celui par qui règnent les rois, Celui sans qui les pouvoirs ne sont rien, ne se laisse pas prendre dans les filets de nos pré-

jugés. Nous l'avons dit tout à l'heure, il appelle tout le monde, il reçoit tout le monde, il écoute tout le monde. O mon Dieu ! ô Roi des rois ! ô majesté incomparable ! ô bonté vraiment libérale ! vous ne rougissez pas des petits de la terre ! Les anges, vos gardes d'honneur, ne retiennent pas sous de froids portiques ceux que nous appellerions, ici-bas, la populace. Elle entre à grands flots dans la salle même du trône, et jusqu'en ce mystérieux sanctuaire où vous vous faites intime. O mon Dieu, merci pour les petits !

Ainsi donc, la qualité personnelle, si elle n'est que purement extérieure, ne compte pour rien aux yeux de Dieu. Bien plus : s'il y a dans la vie spirituelle une classe de grands seigneurs, une aristocratie, c'est l'aristocratie des petits et des humbles. Entendons-nous bien. Nous n'avons pas l'intention de flatter le menu peuple au détriment des grands ; mais une chose nous frappe, en méditant l'Évangile, et en l'appliquant au sujet que nous traitons : C'est que tout ce qui est humilié et petit entre plus profondément que quoi que ce soit dans l'intimité divine. Quel est le grand seigneur du ciel ? Quel est celui qui, homme comme nous, a été appelé au partage de l'universelle royauté de Dieu ! — Jésus-

Christ, le Verbe anéanti jusqu'à la forme de l'esclave, Jésus-Christ, « le riche sublime qui s'est fait pauvre pour nous : *Qui cum dives esset pro nobis egenus factus est* »[1] : pauvre dans l'étable de la nativité, pauvre dans l'exil, pauvre dans l'ombre de sa vie ouvrière, pauvre dans les pèlerinages de sa vie apostolique, pauvre sur la croix, où dépouillé de son dernier vêtement il laissa voir au monde sa chair nue et martyrisée, Jésus-Christ, le lépreux méprisé que le prophète appelle le dernier des hommes : *Novissimum virorum* »[2]. Si nous appliquons à l'ordre spirituel la loi des convenances sociales, il est évident que les pauvres, les petits, les humbles, sont les courtisans naturels de Jésus-Christ, ses plus parfaits adorateurs, ses solliciteurs les plus puissants, enfin les grands seigneurs, les aristocrates de la vie chrétienne.

Qui est grand seigneur, ici-bas ? — Les princes du sang. Or ce sont les petits et les humbles que Jésus-Christ a appelés « les fils de l'époux : *Filii sponsi* »[3]. C'est aux petits et aux humbles qu'il a dit : « Mes petits enfants, je suis encore

1. II Cor , cap. VIII, 9.

2. Isai., cap. LIII, 3.

3. Matth., cap. IX., 15.

avec vous pour un peu de temps : *Filioli, adhuc modicum, vobiscum sum* » [1].

Qui est grand seigneur ici-bas ? — L'ami du roi. Or, c'est aux petits et aux humbles que Jésus-Christ a dit : « Je ne vous appellerai plus mes serviteurs mais mes amis : *Jam non dicam vos servos, vos autem dixi amicos* » [2].

Qui est grand seigneur ici-bas ? — Celui qui ressemble au roi par le déploiement de sa magnificence et l'étendue de son pouvoir. Or, personne ne ressemble mieux à Jésus-Christ que les petits et les humbles ; et parce qu'ils sont humbles et petits, Jésus-Christ leur a promis de les faire asseoir un jour sur des trônes d'où ils jugeront les nations [3].

Voilà une loi de grandeur et de puissance qui déroute toutes les habitudes et conventions humaines. Soyons-en étonnés tant qu'il nous plaira, nous n'y pouvons rien changer. Là est le principe de toute force adoratrice et impétratoire. Le même Dieu qui disait à Jésus-Christ, par la bouche de son prophète : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré aujourd'hui » [4], lui fait dire

1. JOAN., cap. XIII, 33.
2. JOAN., cap. XV, 15.
3. *Qui secuti estis me sedebitis et vos super sedes duodecim, judicantes duodecim tribus Israel* (MATTH., cap. XIX, 28).
4. *Filius meus es tu, ego hodie genui te.* (PS., II).

ailleurs : Tu es prêtre : *Tu es sacerdos* »[1], c'est-à-dire : tu es le grand priant de l'humanité. Or, ne sait-on pas combien ce pontife saint, ce grand priant, s'est humilié dans les jours de sa chair ? Combien de supplications il a envoyées au ciel, offrant ses opprobres, sa croix, avec des cris puissants et des larmes brûlantes ?

Et Dieu « l'a exaucé pour tant d'humble respect : *Exauditus est pro sua reverentia* »[2]. Jamais cette parole des saintes Lettres : « *Oratio humiliantis se, nubes penetrabit*[3] : La prière de celui qui s'humilie pénétrera les cieux », n'a été plus plénièrement accomplie qu'en Jésus-Christ Notre Seigneur. Elle est vraie de tous ceux qui se font petits pour prier ; voilà pourquoi les théologiens affirment que la première qualité de la prière doit être l'humilité : *Ut sit humilis.*

Nous pourrions n'en pas chercher d'autre raison que le grand exemple qui nous est offert dans la personne du Sauveur ; cependant il sera bon, pour nous mieux convaincre, de jeter un coup d'œil sur notre condition par rapport à Dieu. Nous sommes, par nature, dans un état

1. Ps., cix. *Quod oratio Christi pertinet ad sacerdotium ejus.* Cf. Summ. Theol., iii P., quæst. 22, a. 4 ad 1).

2. Hebr., cap. v, 7.

3. Eccl., cap. xxxv, 21.

de complète dépendance. Or, il nous serait facile de confesser cette dépendance, si rien n'avait été troublé dans l'ordre de nos rapports primitifs avec le ciel. C'était par un mouvement spontané que le père du genre humain s'humiliait en présence du Dieu qui venait au-devant de lui dans les solitudes de l'Eden. Mais la blessure d'orgueil qui nous fut faite au cœur nous porte à oublier le peu que nous sommes, et à nous évanouir dans le grand côté de notre nature. Facilement, nous transformons en droits les besoins de notre vie, et, quand nous demandons, facilement nous considérons nos demandes comme les requêtes d'une nécessité à laquelle Dieu ne peut se soustraire. Or, tout cela est mensonge. C'est gratuitement que nous avons reçu, c'est gratuitement surtout que tout nous a été rendu, après que nous avions tout perdu.

Les redoutables conséquences d'une malédiction sans remède, nous pouvions les subir éternellement, si Dieu ne se fût engagé de nouveau et avec plus d'amour qu'auparavant, alors que nous devenions une race misérable. Bien plus, par le coupable abus de notre liberté, par nos fautes personnelles, nous avons mérité une fois encore, mille fois peut-être, que Dieu nous retirât ses dons et devînt inflexible ; cependant il

veut bien nous écouter toujours. Comment notre prière ne serait-elle pas humble et anéantie ? Qui ne comprend qu'elle doit confesser une triple dépendance : dépendance d'origine, dépendance de réhabilitation générale, dépendance de réhabilitation personnelle. Humilions-nous donc, faisons-nous petits devant Dieu quand nous le prions. Reconnaissons-nous indignes de paraître en sa présence, et de parler à sa très sainte majesté, indignes d'être exaucés par son infinie bonté. Plus notre prière s'abaisse, plus elle s'élève ; plus elle semble descendre aux profondeurs du néant, plus elle monte vers le ciel et pénètre dans les mystérieux abîmes de la miséricorde divine. « *Oratio humiliantis se, nubes penetrabit* ». Et la raison de ce contraste, c'est que la prière, en regard de la souveraine indépendance de Dieu, est d'autant plus vraie qu'elle est humble, et que Dieu a le goût suprême de la vérité.

§ II

En second lieu, la prière doit être pieuse : *Ut sit pia.*

En purifiant notre cœur par le repentir et la

pénitence, en réprimant la dissipation de notre âme et de nos sens sur les choses extérieures, nous nous préparons déjà à la piété. Nous y entrons d'un pas sûr par l'humilité. Ainsi préparée, la piété dans la prière s'exprime par l'attention : — Attention aux paroles que la bouche prononce : *Attentio ad verba ;* — attention au sens des paroles : *Attentio ad sensum verborum* ; — attention à Dieu : *Attentio ad Deum.* De ces trois attentions, dit saint Bernardin de Sienne, la première est bonne, la seconde est meilleure, la troisième est l'attention par excellence : *Prima bona est*, *secundum melior*, *tertia optima reputatur.*

Et d'abord : attention aux paroles que la bouche prononce. —Malheureusement beaucoup de priants n'ont pas cette attention. Les uns, emportés par leur légèreté, dans le courant de mille pensées vaines et préoccupations vulgaires, n'ont pas conscience de ce qu'ils disent, et leur prière se réduit, ainsi que nous l'avons dit plus haut, à une fonction mécanique de leurs lèvres ; les autres, pressés d'en finir, se précipitent, s'embrouillent dans un verbiage tellement confus, qu'on aurait peine à dire à quelle langue il appartient. — Prières perdues si elles ne sont pas coupables. En s'adressant à Dieu, la piété

doit s'exprimer par des paroles mesurées, distinctes, graves, respectueuses. Son attention appuyée sur l'intention formelle de louer Dieu et de lui rendre hommage, suffit à l'accomplissement du devoir. C'est le moins qu'on puisse exiger d'elle.

Mais elle peut faire mieux en se pénétrant du sens des paroles que la bouche prononce, par une attention rapide qui, sans prolonger démesurément la prière, lui donne plus de prix et de mérite devant Dieu. Nous disons une attention rapide ; car il est bien entendu que si, par exemple, on récite un Psaume ou l'Oraison dominicale, il ne s'agit pas de faire mentalement, un large commentaire de chaque verset ou de chaque demande ; il suffit de saisir comme à la volée le sens des paroles prononcées, et de les lancer vers Dieu, comme une fumée d'encens, pour louer son infinie majesté, comme des flèches ardentes pour blesser son cœur miséricordieux. Bien plus, si, dans la prière que nous récitons, une parole nous frappe et nous émeut davantage, retenons-la, goûtons-la, savourons-la intérieurement, sans nous préoccuper du reste. Une sainte âme en récitant le *Pater* était tellement saisie par la pensée de la souveraine et douce paternité de Dieu, qu'elle n'avait d'atten-

tion que pour elle, mais tout le reste de sa prière était pénétré de cette pensée, et bien que l'attention ne fût pas appliquée à chaque demande, Dieu lui fit savoir que toutes étaient agréées.

Par l'attention au sens des paroles, nous nous préparons aux élans de l'âme, à ces regards enflammés qu'elle fixe vers Dieu pour se convaincre et se pénétrer de sa présence adorable. Son être infini, sa grandeur, sa majesté, ses perfections, ses œuvres, ses bienfaits, ses miséricordieuses manifestations, ses saintes volontés sont, tour à tour, l'objet de ses considérations, de ses contemplations, de son admiration, de ses affections. C'est l'attention à Dieu : *Attentio ad Deum* : « Attention si haute et si forte, dit saint Thomas, qu'elle peut nous faire oublier tout le reste : *Quandoque in tantum abundat hæc attentio qua meus fertur ad Deum ut aliorum omnium mens obliviscatur* [1]. — C'est de ce côté surtout qu'il faut étudier la piété dans la prière.

Conviction, sentiment et vertu, la piété est tout cela, d'où une aptitude singulière au parfait accomplissement du devoir.

1. Summ. Theol., IIa IIae, quæst. lxxxiii, a. 13, c.

Un homme convaincu qu'il se doit à son pays est prêt à tous les sacrifices pour servir la cause publique ; il a la piété civique.

Un autre, pénétré de son devoir, s'oublie pour sa famille. Il la dirige dans la bonne fortune, il la relève dans l'adversité. Le travail l'épuise, mais il ne se repose, l'âme défaillante et le corps brisé, que dans les bras de ceux qu'il aime. Près de lui est une femme vaillante dont l'amour soutient la faiblesse. Toujours attentive et agissante, elle ne laisse rien échapper à son œil vigilant. Attachée au compagnon de sa vie, et ne faisant qu'un avec lui, elle a des conseils pour tous ses écarts, des encouragements pour toutes ses défaillances. Elle sait faire sourire ses yeux et ses lèvres, quand son cœur est en larmes, et donner de la sérénité aux plus poignantes tristesses. Mais c'est auprès des chers fruits de sa vie qu'elle dépense tous les trésors de son cœur. Comme elle les aime, comme elle les protège, comme elle use ses jours et ses forces près de leur berceau, comme elle donnerait tous les flots de son sang pour une goutte de leur bonheur ! Cet homme, cette femme, ont la piété domestique.

Un enfant ne s'approche qu'avec un respect profond et un tendre amour de ses parents dans

lesquels il contemple l'image de Dieu. Jusqu'à la fin il écoute les conseils de leur expérience ; jusqu'à la fin, il leur donne, sans lassitude et sans dégoût, les témoignages de son dévouement ; cet enfant a la piété filiale.

Maintenant, élevons-nous au-dessus des parents, au-dessus de la famille, au-dessus de la patrie, au dessus de tout ce qui est grand, respectable et cher en ce monde, nous sommes devant Dieu.

Quand la piété a Dieu pour objet, elle n'a pas besoin d'être qualifiée, son nom seul nous indique qu'elle a trouvé son véritable point d'application. Conviction, sentiment et vertu, elle embrasse, si nous la considérons d'une manière générale, tout ce qui concerne le service de Dieu. Si nous la considérons comme une qualité de la prière, elle peut se résumer dans l'esprit de foi, d'où naissent le respect, la confiance et l'amour.

Nous lisons maintes fois, dans un vieux poëme [1], ces deux mots : *Pius Æneas*. Virgile semble se plaire dans cette qualification de son héros : Il est pieux. Pourquoi cela ? Est-ce à cause des tendres soins qu'il prodigue à sa fa-

1. *Énéide*.

mille ? A son père, qu'il emporte sur ses épaules à travers les décombres d'une ville embrasée ? A sa femme qu'il redemande d'une voix plaintive à tous les échos de la plage inhospitalière où elle a disparu ? A son fils, dont il soutient et guide, d'une main ferme, les pas inexpérimentés ? Nous ne le pensons pas. Obéissant à une plus haute inspiration, épave des intuitions primitives dont la puissance se mourait alors, le poète appelle son héros *pieux*, *pius Æneas*, parce que, sur tous les rivages où il aborde, il évoque les dieux de sa patrie absente et s'empresse de les honorer.

En effet, être pieux, c'est avoir la foi. Non pas cette foi initiale et imparfaite qui croit que Dieu est, et que, des hauteurs inaccessibles où il se cache, il gouverne le monde ; mais cette foi, profonde et lumineuse, habitude sacrée de l'âme, qui l'amène, des régions où les froides abstractions sont incapables d'émouvoir, dans un monde mystérieux peuplé par les apparitions de la divinité, cette foi qui multiplie, universalise la présence de Dieu, cette foi qui met Dieu à l'entrée et à l'issue de toutes les voies où se meut notre activité, cette foi qui fond, en quelque sorte, notre être dans l'être immense de Dieu, et qui, à défaut d'images, produit nous

ne savons quelle impression surhumaine, pour nous avertir et nous convaincre que Dieu est là. Oui Dieu est là ! L'âme pieuse ne le voit pas, ne le touche pas, ne l'embrasse pas, et pourtant, elle le voudrait bien, mais elle croit qu'il est là, près d'elle, autour d'elle, en elle, quand elle prie.

L'âme pieuse croit à la présence de Dieu comme, au sanctuaire de notre cœur, nous croyons à la présence de nos amis absents. Où sont-ils aujourd'hui ? — Partout. — Des plaines immenses, des montagnes abruptes, des mers inclémentes nous séparent ; notre amour fidèle les rapproche et les embrasse encore. O amis ! nous vous voyons, nous vous rencontrons sans cesse dans nos souvenirs. Les plus petits signes : un mot écrit à la hâte et transmis de loin, une fleur oubliée, une frange de vêtement restée aux ronces du chemin, ces riens charmants que l'indifférence méprise, n'est-ce pas qu'ils suffisent pour évoquer des images chéries ? Nous les regardons avec attendrissement, et voilà que nos amis sortent des lointains de l'absence, et même des tombeaux où la mort les a couchés. Ils sont debout devant nous, nous les voyons, nous leur parlons en ce langage discret et profond qui est la musique de l'âme, ivre de ses souvenirs. Et

vous, ô mon Dieu ! ô grand ami des hommes ! que de caractères sacrés nous rappellent votre adorable présence ! Quelle efflorescence de vos perfections sur toutes les créatures de ce monde ! Que de franges de votre vêtement laissées aux ronces et aux épines de notre terre inhospitalière ! Que de douces et saintes paroles vous nous avez dites ! Vous êtes avec nous, près de nous et en nous, ô mon Dieu ! nous le croyons ; et lorsque nous prions, c'est devant vous que nous prions.

Convaincus de la présence de Dieu, il est impossible que nous ne soyons pas pénétrés du plus profond respect. Les majestés de la terre ont le pouvoir de s'imposer à notre légèreté et de captiver notre attention, et pourtant, elles ne sont que de pâles reflets de la très haute et très sainte majesté de Dieu. L'esprit de foi nous montre cette majesté penchée vers notre misère ; comment se fait-il que notre cœur ose s'épancher et notre bouche s'ouvrir ? Il semble que le silence tremblant et anéanti soit la seule louange digne du Roi des rois.

Eh bien ! oui, l'âme pieuse sait se taire quand il faut et autant qu'il le faut pour mieux exprimer son respect ; mais parce que Dieu l'invite à la confiance, elle parle. Le roi qui lui

permet d'approcher n'est point une majesté redoutable devant laquelle on passe pour rendre hommage d'humble sujet et serviteur ; c'est un père près de qui l'on reste, un père dont la toute-puissance est au service d'une inépuisable bienveillance.

Les hommes trompent nos désirs lorsque nous comptons sur leur pouvoir, parce que leur cœur est fermé par l'égoïsme ; ils nous renvoient les mains vides lorsque nous comptons sur leur bonté, parce que le pouvoir leur fait défaut ; mais Dieu veut et peut nous accorder tout ce que nous lui demandons de juste et de raisonnable. Toutes les créatures sont à ses ordres, il en règle l'usage et les destinées d'après le droit de pétition qu'il nous a octroyé par ces paroles : « *Petite et accipietis* [1] : Demandez et vous recevrez. — *Petite, et dabitur vobis* [2] : Demandez et il vous sera donné ». Ce n'est pas la moitié de son royaume qu'il nous offre, comme Assuérus à la belle Esther, c'est son royaume tout entier, avec les moyens de l'obtenir. Et quand nous sommes prêts à nous retirer, découragés de n'avoir pas obtenu les grâces que nous demandions, il nous fait entendre ce doux et tendre

1. JOAN., cap. XVI, 23.
2. MATTH., cap. VII, 7.

reproche : « Homme de peu de confiance, pourquoi avez-vous douté ? *Modicæ fidei, quare dubitasti ?*[1] » Pas d'hésitation, quand nous nous adressons à notre Père des cieux[2]. Il a ouvert son cœur et donné sa parole : lumière, force, consolation, miséricordieuse assistance, il est prêt à tout nous accorder, si nous lui demandons avec confiance.

Mais prenons garde de trop viser notre intérêt, et d'oublier une qualité essentielle, souveraine expression de la piété dans la prière, c'est-à-dire l'amour. Sans l'amour, la confiance n'est qu'une misérable spéculation de l'égoïsme sur la toute-puissante bonté de Dieu. Ce que l'on veut pour soi, il faut d'abord le vouloir pour Dieu, et rechercher l'intérêt de sa gloire avant tous les intérêts. Comme nos adorations et nos actions de grâces, nos demandes ne reçoivent leur perfection que de l'amour. Nous croyons à la présence de Dieu, c'est bien ; nous lui offrons l'hommage de notre profond respect, c'est bien ; nous comptons, pour être exaucés, sur sa toute-puissance et sur sa libéralité, c'est bien ; mais faisons davantage, montrons-lui que nous l'aimons.

1. MATTH., cap. XIV, 31.
2. *Postulet in fide nihil hæsitans.* (JAC., cap. I, 16).

Et qu'est-ce donc que l'amour dans la prière? Est-ce ce tressaillement qu'éprouve l'âme lorsque Dieu, docile à l'impatience de ses désirs, s'approche et lui fait sentir sa présence ? — Oui, c'est cela, et quelque chose de plus grand encore.

Est-ce cette tendre reconnaissance dont le cœur est pénétré au souvenir des bienfaits divins, et qui le fait tomber en défaillance et se fondre, en quelque sorte, devant Dieu ? — Oui, c'est cela, et quelque chose de plus grand encore.

Est-ce cette impétueuse ferveur qui éclate en louanges passionnées et en brûlantes actions de grâces ? — Oui, c'est cela, et quelque chose de plus grand encore.

Quoi donc, enfin ? — L'amour dans la prière, c'est l'oubli de soi pour Dieu, c'est ne voir que lui, et ne vouloir qu'avec lui. Qui ne sait que le cœur humain peut s'éprendre d'une beauté fragile jusqu'à s'oublier pour elle ? Alors les yeux sont fermés à toute autre perfection ; on ne voit dans l'image présente qu'un idéal sans tache, et la bouche indiscrète traduit toutes les folies d'une admiration passionnée. Non seulement on ne voit qu'une perfection, mais on ne connaît qu'une volonté. Un mot, un signe, un regard, provoque des dévouements insensés. C'est là surtout qu'on

reconnaît l'amour, c'est là son dernier mot : faire la volonté de ceux qu'on aime. Hélas ! l'amour exclusif des créatures pousse à l'extravagance et à la folie ; seul l'amour de Dieu est sage et sublime à la fois. Quand il tourmente le cœur des saints, quels hymnes magnifiques il leur fait chanter ! quelles éloquentes peintures des perfections divines il leur inspire ! quelles audacieuses et ardentes supplications il met dans leur bouche ! Mais tout est couronné par un humble et amoureux *fiat* dans lequel se résument tous les dévouements et se consomme la piété de leur prière. Nous ne demandons pas à tous les transports des saints ; cependant, si imparfaite que soit notre prière auprès de la leur, elle ne sera agréée, sachons-le bien, que si elle est pieuse, c'est-à-dire vivifiée par l'esprit de foi d'où procèdent le respect, la confiance et l'amour. Revêtu de cette qualité, l'humble *Pater* d'un pauvre homme et d'une bonne femme va plus loin que le bréviaire d'un prêtre routinier.

Mais comment obtenir cette pieuse attention qui nous met en la présence de Dieu, nous tient auprès de lui, et nous fait le prier avec un profond respect et une amoureuse confiance ? —

Notre infirme nature ne sait pas se soustraire aux envahissements des souvenirs, des vaines pensées, des sentiments frivoles et quelquefois pervers, qui troublent nos actes religieux et rendent nos prières inutiles, si elles ne sont pas coupables. — C'est vrai ; mais ne nous étonnons pas. Nous ne sommes plus ces privilégiés de la grâce qui, dans le paradis, berceau de l'humanité naissante, pouvaient s'unir à Dieu sans efforts et le prier sans distractions. Déchus de l'état de justice, qui assurait à l'âme un souverain empire sur les puissances inférieures de la nature et sur les attraits du monde extérieur, nous en subissons, souvent malgré nous, les fâcheuses influences. « Telle est l'infirmité de notre pauvre nature déchue, dit saint Thomas, qu'elle ne peut se tenir longtemps dans les hautes régions où l'âme converse avec Dieu. Le poids de sa misère la ramène en bas. Elle a voulu s'élever vers Dieu par la prière, et, tout à coup, elle s'aperçoit qu'elle vagabonde »[1]. Si ce n'est l'imagination, c'est la mémoire ; si ce n'est la mémoire, ce sont les passions ; si ce ne sont

1. *Mens humana propter infirmitatem naturæ diu stare in alto non potest. Pondere enim infirmitatis humanæ deprimitur ad inferiora. Et ideo contingit quod quando mens ascendit in Deum per contemplationem subito evagetur ex quadam infirmitate.* (SUMM. THEOL., IIª. IIªᵉ, quæst. LXXXIII, a. 13, ad 2).

les passions, ce sont les sens qui nous distraient. Profitant de notre faiblesse, l'éternel ennemi de nos pieux rapports avec Dieu et de notre bien spirituel surexcite et aggrave la mobilité de notre âme et de ses facultés. Et voilà notre misère, dit l'angélique docteur, « c'est à peine si nous pouvons réciter un *Pater noster* sans que notre attention se porte sur autre chose : *Vix unum Pater noster potest homo dicere quin mens ad alia feratur* »[1].

Ne nous troublons pas, et surtout, ne nous décourageons pas. Les insectes vagabonds et malpropres ne peuvent rien gâter si l'on a soin de couvrir les mets et les objets sur lesquels ils veulent s'abattre, ou de les chasser dès qu'ils en approchent. Il en est de même des distractions. Elles ne peuvent nuire à la piété de nos prières, que si nous négligeons les préparations dont nous avons parlé dans le chapitre précédent, ou si nous les laissons envahir notre âme, jusqu'à nous y complaire. Il est bien certain qu'obéir à la routine plutôt qu'au devoir, quand il s'agit de se mettre en rapport avec Dieu, que laisser ouvertes les portes des sens à toutes les images et à tous les bruits, quand on prie, c'est

1. In Epist. I, ad Cor., cap. XIV, Lect. 3.

se mettre volontairement à la merci de tous les accidents qui déflorent la prière et la rendent inacceptable. Mais si nous faisons appel à toutes les puissances de notre âme, pour les offrir à Dieu quand nous nous mettons en sa présence, si nous protestons à l'avance et énergiquement contre toutes les distractions qui peuvent survenir, nous serons peut-être surpris par de vaines pensées, d'importuns souvenirs, de vagabondes imaginations ; nous en serons peinés et attristés ; peine et tristesse méritoires ! notre prière, fût-elle troublée par mille divagations, ne laissera pas d'être agréable à Dieu, parce que, en nous recueillant et en protestant, nous aurons dégagé notre responsabilité.

Dégager notre responsabilité, voilà le grand point, car « les divagations de l'âme, dit l'angélique docteur, n'empêchent pas la prière d'être bonne et fructueuse, si elles surviennent contre notre dessein bien arrêté et persévérant de prier pieusement ». Et pour consoler les âmes que les distractions affligent, il ajoute ces paroles de saint Basile : « Votre pauvre nature débilitée par le péché, ne peut pas se fixer dans la prière, faites ce que vous pouvez. Dieu se montrera indulgent, dès que ce n'est pas par négligence, mais par fragilité que vous ne pouvez pas

vous tenir devant lui, comme il le faudrait »[1].

Pas plus que les distractions, les langueurs, les froideurs, les aridités, les sécheresses, les ennuis, les dégoûts spirituels ne peuvent nuire à la piété de nos prières, si notre âme en souffre courageusement, et ne cesse pas de vouloir s'unir à Dieu par l'amour. Ce vouloir est, selon la pensée de saint Augustin, une bonne et pieuse prière : « *Si semper desideras semper oras* ».

Sans doute, nous aimerons à goûter les douceurs de la dévotion, ces consolations, ces joies intimes, ces mystérieux attendrissements et tressaillements qui faisaient dire au saint roi David : « *Cor meum et caro mea exultaverunt in Deum vivum*[2] *:* Mon cœur et ma chair ont exulté dans le Dieu vivant ». Mais ces faveurs ne sont pas, dans la vie spirituelle, un état fixe. Si Dieu nous les accorde comme un encouragement ou une récompense, remercions-le ; s'il nous les retire, pour éprouver la fidélité et la constance de notre amour, subissons avec résignation ses saintes

1. *Evagatio mentis, quæ fit præter propositum, orationis fructum non tollit. Unde Basilius dicit : Si vero debilitatus a peccato fixe nequis orare, quantumcumque potes teipsum cohibeas ; et Deus ignoscit, eo quod non est negligentia sed ex fragilitate non potest ut oportet assistere coram eo.* (SUMM. THEOL., II[a] II[ae], quæst. LXXXIII, art. 13, ad 3).

2. PSALM., LXXXIII.

rigueurs. Les âmes les plus ferventes ont passé par là. Saint Bernard s'en plaignait à ses frères, dans un de ses sermons sur le Cantique des Cantiques : « Dieu irrité, disait-il, s'est retiré de son serviteur : de là, la stérilité de mon âme, et le manque de dévotion dont je souffre. Comment mon cœur s'est-il desséché, et caillé comme le lait ? Comment est-il devenu semblable à une terre sans eau ? Il ne sait plus verser les larmes de la componction, tant il est dur. Je n'ai plus de goût aux Psaumes, je ne puis plus lire, je ne me délecte plus dans l'oraison, je ne puis plus faire mes méditations accoutumées. Qu'est devenu cet enivrement d'esprit, cette sérénité de l'âme, cette paix, cette joie dans l'Esprit-Saint ?.. Ne serais-je plus qu'une de ces montagnes de Gelboé, sur lesquelles le divin et très doux visiteur ne veut plus passer ? » [1].

Gémissons, plaignons-nous avec le saint doc-

1. *Dominus declinavit in ira a servo suo. Hinc sterilitas animæ meæ, et devotionis inopia quam patior. Quomodo ita exaruit cor meum, coagulatum est sicut lac, factum est sicut terra sine aqua ? Nec compungi ad lacrymas queo, tanta est duritia cordis. Non sapit psalmus, non legere libet, non orare delectat, meditationes solitas non invenio. Ubi illa inebriatio spiritus ? Ubi mentis serenitas, et pax et gaudium in Spiritus Sancto ?... Ego quid me aliud putem quam unum de montibus Gelboe quem præterit in ira et indignatione sua ille cæterorum omnium benignissimus visitator ?* (Serm. LIV, *in Cant.* n° 8).

teur ; mais, comme lui, continuons à prier. Peut-être qu'en examinant à fond notre conscience, nous découvrirons que notre détresse spirituelle est le châtiment de quelque infidélité. Alors humilions-nous profondément, demandons pardon à Dieu. « C'est le moyen, mes petits enfants, dit saint Bernard, de hâter le retour de la grâce, et de nous préparer à de nouvelles visites de l'Époux des âmes [1]. Que s'il tarde à revenir, attendons avec patience dans le désert où Dieu nous éprouve et nous fait souffrir, et entretenons avec soin au fond de notre cœur le sincère désir, la ferme volonté d'honorer Dieu, et de nous unir à lui par la prière.

C'est là qu'il regarde et qu'il voit d'un œil bienveillant que, pour être difficile et affligée, la prière ne cesse pas d'être pieuse.

§ III

Étudions maintenant la troisième qualité de la prière : Il faut qu'elle soit persévérante : *Ut fiat perseveranter.*

La persévérance peut être considérée à un

1. *Filioli, hæc cogitatio tollit extollentiam oculorum, conciliat gratiam, sponsi saltibus præparat.* (Serm. liv, *in Cant.*, nº 9).

double point de vue. Premièrement, en tant qu'elle suppose la continuité d'intention dans la volonté qui poursuit obstinément un seul et même objet ; secondement, en tant qu'elle suppose la continuité d'action qui fait de notre vie une perpétuelle prière. Cette double continuité, Jésus-Christ, après en avoir donné l'exemple, la demande, l'impose à notre piété par ce précepte que nous connaissons tous : « Il faut toujours prier, sans jamais défaillir : *Oportet semper orare et non deficere* »[1]. Est-ce pur arbitraire de sa part ? Non. — La libéralité divine ne procède point dans ses dons par capricieuses saillies. Quand elle a fait attendre, ses délais sont toujours réglés par de sages motifs.

Dieu a le droit de nous demander la persévérance dans la prière. Il la doit à sa gloire, il la doit à notre dignité, il la doit à nos intérêts, il la doit à ses bienfaits.

Nous prions ; — mais sommes-nous bien certains que rien ne manque à nos dispositions ? Si notre humilité n'est pas assez profonde, si notre piété n'est ni assez vive ni assez intense, n'est-il pas juste que Dieu cherche la satisfaction de sa gloire dans la continuité d'un acte dont

1. Luc, cap. xviii, 1.

les imperfections sont si loin de répondre aux exigences de son infinie majesté ?

Nous prions ; — mais non pas en enfants qui attendent le contentement d'un caprice ; nous prions en hommes qui attendent la réalisation de quelque noble et grand dessein. Or, c'est le propre des nobles et grands desseins d'être fermes. Il va de notre dignité de les soutenir par une persévérante prière contre les refus qu'il plaît à Dieu de nous faire subir.

Nous prions ; mais si Dieu, répondant à notre empressement, nous exauçait aussitôt que nous lui exprimons un désir, ne serions-nous pas exposés à nous attribuer des droits que nous n'avons pas, à méconnaître la bonté toute gratuite de notre bienfaiteur et à nous fermer, par l'ingratitude, le trésor de ses bienfaits ?

Notre intérêt veut donc que Dieu nous fasse sentir, par de sages délais, le prix des grâces qu'il nous accorde, afin de préparer notre cœur à la reconnaissance, fille et mère, à la fois, de tous les biens.

Nous prions ; — mais celui qui donne ne grandit-il pas les moindres bienfaits ? Mais n'y a-t-il pas des grâces si nobles et si précieuses, qu'on ne saurait trop insister pour les obtenir ? Nous voyons des misérables travailler pendant

dix ans, vingt ans et plus au triomphe d'idées funestes qui doivent bouleverser l'ordre social. Le flot qui les emporte ne noie pas leurs desseins. Dès que revient une tempête, ils reparaissent plus ardents que jamais, prodiguant les viles adulations et les promesses menteuses, quêtant les suffrages de la populace pour assurer la victoire de leurs âpres convoitises. Et nous qui demandons au Roi des rois les vrais biens, nous nous lasserions, parce qu'il lui plaît de nous faire attendre, afin de nous mieux faire comprendre la grandeur de ses dons ? La lumière, la force, la consolation, le pardon, la paix de la conscience ! mais c'est Dieu lui-même inclinant le ciel vers sa créature, et venant lui donner le baiser de sa perfection. La conversion d'une âme pécheresse ! mais c'est une des plus grandes merveilles de la puissance de Dieu. Le salut d'un peuple qu'on opprime ou qui se meurt de sa corruption ! mais c'est un de ces extraordinaires bienfaits dont la bonté divine est avare, c'est le triomphe d'une miséricorde infinie sur la sainte justice, poursuivant avec ardeur une équitable vengeance trop longtemps retardée. Ah ! s'il est un père, un enfant, un frère, un ami, que nous chérissions, et pour lesquels nous demandions une grâce qui illumine leur esprit enténébré par l'erreur, qui

amollisse leur cœur endurci par le vice, prions toujours. Rappelons-nous cette courageuse Monique, épouse et mère, qui n'obtint qu'après de longues années d'oraison et de larmes la conversion de l'infidèle Patrice et du malheureux Augustin. Si notre âme affligée de l'invasion des erreurs, de l'inondation des vices, de la confusion des desseins, de l'incertitude des résolutions, de la compétition des ambitions qui menacent l'avenir de notre malheureux pays, comprend que Dieu seul peut nous sauver et pousse vers le ciel de patriotiques gémissements, prions toujours. Rappelons-nous que Dieu, impatienté des instances de son serviteur Moïse, lui disait : « Laisse-moi. — *Dimitte me.* Laisse ma fureur s'allumer contre ce peuple ingrat ; je veux le détruire ». Mais Moïse priait encore : « Seigneur, disait-il, pourquoi vous irriter contre ce peuple que vous avez tiré de l'Égypte, avec tant de force et d'une main si robuste ? Voulez-vous que vos ennemis vous accusent de ne nous avoir délivrés de la servitude, que pour mieux nous détruire ? Apaisez-vous, souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, vos serviteurs, à qui vous avez promis une postérité nombreuse comme les étoiles du firmament... » [1].

1. *Dimitte me, irascatur furor meus contra eos, et deleam*

Et le Seigneur apaisé détournait la main vengeresse qu'il avait étendue sur la tête de son peuple.

Nouveaux Moïses, persévérons dans la prière; ne laissons pas Dieu s'échapper de nos patriotiques étreintes. Rappelons-lui ses promesses, ses bontés, et surtout, sa sainte cause compromise dans les infortunes de la nation très chrétienne.

Quel que soit l'objet de nos vœux, nous devons avoir près de Dieu la science et le courage de l'importunité. Elle nous est enseignée par la nature, qui ramène sans cesse les misérables aux lieux qu'habitent la bienfaisance et la richesse, et nous pousse à demander aux hommes les biens que nous voulons obtenir de leur libéralité, avec une ténacité qui les fatigue et lasse leurs résistances ; elle nous est enseignée par Dieu lui-même, qui, dans de touchantes paraboles, a promis d'accorder à nos instances ce

eos, faciamque te in gentem magnam. Moyses autem orabat Dominum Deum suum, dicens : Cur, Domine, irascitur furor tuus contra populum tuum, quem eduxisti de terra Ægypti in fortitudine magna, et in manu robusta ? Ne quæso dicant Ægyptii : Callide eduxit eos, ut interficeret in montibus, et deleret e terra : Quiescat ira tua, et esto placabilis super nequitia populi tui. Recordare, Abraham, Isaac et Israel, servorum tuorum, quibus jurasti per temetipsum, dicens : Multiplicabo semen vestrum sicut stellas cœli, et in universam terram hanc, de qua locutus sum dabo semini vestro, et possidebitis eam semper. Placatusque est Dominus ne faceret malum quod locutus fuerat adversus populum suum (Exod., cap. xxxii).

qu'il refuserait à nos mérites. Pourquoi ces découragements précoces qui tarissent la source de nos humbles et pieuses supplications ? C'est souvent au moment où nous cessons de prier que Dieu va nous exaucer. Ne savons-nous pas que sa miséricorde est infinie, et qu'il a engagé son honneur en donnant sa parole ? Il a dit : « *Petite et accipietis :* Demandez et vous recevrez » : c'est assez pour convaincre un chrétien qu'une prière bien faite est celle qui persévère.

Nous devons être humbles ; mais quoi de plus humble qu'une âme qui, défiante d'elle-même, croit n'avoir jamais fait assez pour fléchir le cœur de son Père céleste. Nous devons être pieux, mais la persévérance n'est-elle pas le signe caractéristique et la plus haute expression de la piété ? Esprit de foi, respect, confiance, amour, ne sont-ce pas les vertus d'une âme qui ne se lasse jamais de chercher Dieu, qui adore ses desseins cachés, qui attend patiemment l'heure de ses bienfaits, qui consent, par amour pour sa volonté sainte, aux longs retards de sa miséricorde. Persévérons donc, si nous voulons prier comme il faut. A la prière, comme à toute œuvre sainte, « la persévérance donne le cachet de la perfection. *Patientia opus perfectum habet* » [1].

1. Jac., cap. I, 4.

IX

CONDITIONS DE LA PRIÈRE

L'OBJET

CHAPITRE IX

CONDITIONS DE LA PRIÈRE

L'OBJET.

La perfection de nos actes ne dépend pas uniquement des dispositions de notre âme, mais de la direction qu'ils prennent, et du but vers lequel ils tendent. Se préparer par le recueillement et la pénitence, se faire petit devant la majesté trois fois sainte de Dieu, l'appeler à soi, et le rendre, en quelque sorte, présent par la vivacité de sa foi, s'appuyer sans crainte sur sa bonté infinie, s'abandonner avec une amoureuse confiance à sa volonté adorable, être constant dans ses vœux, et faire de toute sa vie une louange et une supplication, telles sont les conditions dont dépend la perfection de la prière. Mais voici venir une grave question qui peut être considérée comme le support de tous les enseignements développés jusqu'ici : Que demanderons-nous à Dieu ? Quel est l'objet de la prière ?

Les trésors du ciel et de la terre, de la grâce

et de la nature sont entre les mains d'un commun maître qui en dispose souverainement. Il attend notre choix pour juger notre discernement, et distribue selon son bon vouloir. Que nous ignorions le mystère de la distribution des biens, il importe peu. Ce qu'il nous faut savoir, c'est que Dieu attend notre choix, et que nos décisions doivent être réglées par des principes invariables.

Il est bon de rappeler ces principes trop souvent oubliés ; ils nous serviront à éclaircir une question éminemment pratique et de la plus haute importance pour la direction de nos vœux. Définissons d'abord l'objet de la prière, nous ferons ensuite notre examen de conscience, et prendrons nos résolutions.

§ I

Le mal ne peut être l'objet de nos désirs. Il n'appartient qu'à ces êtres maudits que Dieu broie éternellement sous sa main vengeresse, de le demander, et s'il se rencontre quelque part des insensés qui osent unir par des vœux sacrilèges, le mal à leurs actes religieux, invoquer le ciel pour en obtenir des malédictions injustes,

des malheurs immérités ou une criminelle assistance, il faut les plaindre et ne voir en eux que les victimes d'une superstition diabolique. C'est un phénomène exécrable dont on ne saurait sans injustice faire peser la responsabilité sur les principes religieux. Des auteurs qui ont beaucoup plus voyagé dans leur chambre qu'autour du monde, se sont plu à exhumer certains faits d'étrange nature, particuliers aux peuples chez lesquels la foi semble plus profonde et plus vive que chez nous, et ils ont pris de là occasion d'enrichir leurs récits de blasphèmes parfaitement ridicules, entre lesquels celui-ci occupe une place distinguée : — La prière, chez les peuples catholiques, se résout en aveugle superstition, quand elle n'insulte pas aux perfections de Dieu. En d'autres termes : nous ne multiplions nos prières que pour étouffer en nous toute espèce de discernement, malgré le faste de nos actes religieux ; en dépit de la solennité de notre culte, nous ne savons pas prier, nous ne savons pas demander à Dieu, père de l'humanité, ce qui convient à l'humanité. Ce serait faire trop d'honneur à cette sotte accusation que de la réfuter directement, il suffit de lui opposer notre doctrine ; car nous avons, Dieu merci, une doctrine sainte et invulnérable touchant l'objet de la

prière. C'est assez de la faire connaître, pour prévenir les objections de notre malice ou de notre ignorance.

La prière, considérée dans ses rapports avec nos besoins, est la demande faite à Dieu des choses qui conviennent. *Oratio est petitio decentium* [1]. Or, il importe de ne pas nous méprendre sur la signification de ce dernier mot : Ce qui convient, ici, ce n'est pas l'objet quelconque que déterminent nos fantaisies ou nos caprices ; c'est ce qui répond, dans une mesure réglée par Dieu, aux exigences de notre vocation, de notre état, de nos destinées ; ce qui nous honore et nous rend heureux, en nous faisant participer à la gloire et à la béatitude même de Dieu ; en un mot : Ce qui convient, c'est le bien : *Quod decet bonum est.*

Le bien doit être l'objet de nos désirs et de nos vœux, parce que c'est le besoin légitime de notre nature ; mais prenons garde, le *bien* tel que Dieu le veut, lui qui est le bien suprême, éternel, infini, absolu. En parlant de la prière de demande, nous avons eu occasion d'énumérer les différents biens dont notre misère est avide, et d'indiquer la source inépuisable d'où ils

1. Cf. Summ. Theol., IIa IIae, quæst. LXXXIII, a. 1. c.

s'épanchent sur l'humanité : les biens de la richesse, du travail, de la santé, de la vérité, de la vertu, de la grâce, éminemment contenus dans la féconde paternité de Dieu ; mais nous n'en avons pas dit l'ordre ni décrit l'harmonie. Actuellement, nous ne pouvons plus répondre à cette question : — Quel est l'objet de la prière ? — qu'en établissant l'ordre et l'harmonie des biens.

Selon l'école, l'ordre des biens suit l'ordre des causes : *Ordo bonorum consequitur ordinem causarum.* Plus un être est cause, c'est-à-dire plus il y a en lui d'énergie productrice et de puissance communicative, meilleur il est. Prenons un exemple vulgaire. Au point de vue purement cosmologique, le soleil vaut mieux que la terre, parce que la terre en reçoit la lumière, la chaleur et la règle de ses mouvements. Sans le soleil, la terre ne serait qu'une sombre, froide, aride, immobile ou vagabonde planète. Enfin le soleil précède la terre dans l'ordre des biens, parce qu'il la précède dans l'ordre des causes.

Partant de ces données, il est évident que s'il existe quelque part un être de qui tous les autres reçoivent, et qui soit à l'égard de tous la cause suprême et absolue, cet être est le bien suprême et absolu. Or, cet être existe : — C'est

Dieu : Dieu le centre vivant et parfait, autour duquel se meut l'orbe des êtres, qui les anime et les vivifie tous, qui est en lui-même aussi bien que partout, partout aussi bien qu'en lui-même. Il crée, il conserve, il dirige, il fait aboutir. Il n'est rien qui ne tienne de lui, qui ne s'appuie sur lui, qui ne doive suivre le mouvement victorieux qu'il imprime, et se reposer en lui. Nous avons beau chercher, nous ne voyons pas d'autres biens que lui, puisqu'il est le bien de tout ce qui est[1]. Il nous fait bon en nous tirant de ses entrailles paternelles, et en nous donnant la vie. Il nous fait chaque jour meilleur en nous approchant de lui davantage jusqu'à ce que notre perfection soit consommée par un retour définitif à sa perfection infinie, et par un attouchement suprême de sa propre excellence. En effet, comme les points d'un orbite reçoivent d'autant plus de lumière et de chaleur qu'ils sont plus rapprochés d'un centre incandescent, ainsi l'homme reçoit d'autant plus d'être et de perfection, qu'il est plus rapproché de Dieu. Or Dieu prépare l'humanité à un rapprochement merveilleux et incompréhensible : à la vision de son essence, aux étreintes de son amour, à la

1. *Omnia sunt bona bonitate divina.* (Cf. Summ. Theol., I. P. quaest. vi, a. 4, c.).

communication de sa vie, à ce que, dans le langage chrétien, nous appelons la gloire et la béatitude éternelles. L'acte qui nous fixe à jamais dans cette fin sublime termine la puissance divine sans l'épuiser ; il est impossible de concevoir rien de meilleur pour une créature raisonnable.

Dieu finalement communiqué à l'homme, voilà le bien parfait, le bien qui doit combler les abîmes de notre nature, sans qu'il y reste le moindre vide où se fasse entendre la voix d'un désir inassouvi. Pendant que les créatures irritent les convoitises infinies qui nous tourmentent et nous déchirent le sein, Dieu nous promet un apaisement plein de délices, car lui seul peut se donner sans s'appauvrir, et faire de son être infini des largesses qui contentent toutes les capacités créées. — Dieu finalement communiqué à l'homme est le bien parfait ; par conséquent, c'est le bien sans fin. Aucune puissance ne peut conspirer contre celui qui le possède ; tranquille et fier de sa gloire, il vit à l'abri de toutes les déceptions, attendant dans une royale paix le renouvellement éternel de ses jours. Enfin Dieu est le bien suprême, le bien qui surpasse et commande tous les biens, le bien dont tous les autres biens ne sont que de pâles reflets, le bien qui

appelle à lui, par sa nature même, tous nos désirs et toutes nos prières [1].

D'où vient donc que tant d'hommes se contentent aisément de félicités menteuses ? Du fond de leur âme enivrée par la prospérité, ils disent à Dieu : Je suis bien où je suis. Laisse-moi me remplir. Quand le ciel viendra, s'il y a un ciel, je le prendrai, mais, en attendant, je ne désire ni ne demande rien de plus que la terre où je jouis. — Ces hommes, hélas ! n'ont qu'une misérable raison, une raison qui ne comprend rien à l'ordre des biens, et que ne corrigent pas l'insuffisance et l'instabilité des jouissances terrestres. C'est pour eux que nous avons voulu faire un peu de métaphysique, puissent-ils la comprendre et en profiter.

Mais tout le monde n'est pas capable de suivre un raisonnement métaphysique ; c'est pourquoi Dieu voulant se mettre à la portée des plus faibles esprits, a daigné nous indiquer lui-même l'ordre des biens. Suivons d'un œil chrétien, car autre-

1. *Bonum quod proprie et principaliter a Deo sperare debemus est bonum infinitum, quod proportionatur virtute Dei adjuvantis : nam infinitæ virtutis est proprium ad infinitum bonum perducere. Hoc autem bonum est vita æterna quæ in fruitione ipsius Dei constitit. Non enim minus aliquid ab eo sperandum est quam sit ipse, cum non sit minor ejus bonitas per quam bona creaturæ communicat, quam ejus essentia.* (SUMM. TH., IIa IIæ P, quæst. XVII, a. 2).

ment, nous n'y comprendrions rien ; suivons, dis-je, la marche du gouvernement providentiel. De si haut que nous partions, pour descendre avec lui à travers les temps et les espaces créés, nous pouvons constater son invariable direction : il tend, il aboutit à l'éternelle consommation de l'humanité et, par là, à l'éternelle consommation de toutes choses dans l'éternelle unité de Dieu. Et parce que, sur son chemin, se dressent mille obstacles, parce que, de toutes parts, se rencontrent des ennemis qui cherchent à égarer les générations que Dieu pousse devant lui, parce que tous n'arrivent pas au port lumineux et tranquille où toute vie doit se reposer, nous avons appelé l'entrée de la vie humaine dans le sein de Dieu, le salut ; le salut, plutôt que la béatitude et la gloire, parce que ce mot plein de douloureux souvenirs, nous rappelle les tribulations de l'exil et les dangers du pèlerinage.

Eh bien ! chrétiens, nous le savons et le confessons, Dieu a tout fait pour notre salut. Il eût pu rentrer en lui-même et nous abandonner à notre malheureux sort, alors que nous étions portés dans les flancs devenus impurs du père de la race humaine ; après cette première trahison qui retentit encore si douloureusement dans notre vie. Mais sa miséricorde fut plus forte que sa

justice, et, sans changer de but, il prit d'autres voies. Pauvre humanité déjà naufragée au début de ton voyage, il te fallait un Sauveur, et tu le vis apparaître, mystérieux d'abord, comme tout ce que nous promet un lointain avenir ; puis se dessinant davantage dans des clartés toujours croissantes, jusqu'au jour de sa manifestation et de son travail.

C'est pour notre salut : *propter nostram salutem*, que le Verbe divin se montrait à nos pères sous le voile des figures ; c'est pour notre salut qu'il posait mystérieusement devant l'âme ravie des prophètes, et leur inspirait les oracles, accomplis, depuis, en sa personne ; c'est pour notre salut qu'il dirigeait les événements et les catastrophes, jusqu'au triomphe de ce fier et tranquille despotisme de Rome, qui devait lui assurer l'heure de paix dont il avait besoin pour son joyeux avènement. Dans l'ombre d'une nuit à jamais célèbre, il s'est précipité du haut des cieux, et anéanti jusqu'à prendre la forme d'un esclave, selon les énergiques expressions de l'Écriture : c'est pour notre salut. C'est pour notre salut qu'il tremble, gémit et pleure dans une pauvre étable ; c'est pour notre salut que, tout enfant, il fuit sa terre natale poursuivi par un tyran jaloux ; c'est pour notre salut qu'il se

cache et obéit à Nazareth ; c'est pour notre salut qu'il entre dans la vie publique ; c'est pour notre salut qu'il enseigne et multiplie les miracles ; c'est pour notre salut qu'il vit du pain de la charité, et souffre les contradictions des hommes ; c'est pour notre salut qu'il se livre à ses ennemis ; c'est pour notre salut qu'on le méprise, qu'on l'injurie, qu'on le frappe de verges, et qu'on le couronne d'épines ; c'est pour notre salut qu'il gravit les pentes douloureuses du Calvaire, ployé sous le fardeau de la croix ; c'est pour notre salut qu'il se laisse coucher sur le bois de son sacrifice ; c'est pour notre salut qu'il répand généreusement jusqu'à la dernière goutte de son sang adorable ; c'est pour notre salut qu'il meurt trahi par la terre, et abandonné par le ciel : *Propter nostram salutem*. Tout n'est pas fini, écoutons encore. C'est pour notre salut que le Fils de Dieu soulève la froide pierre qu'on a scellée sur sa dépouille inanimée ; c'est pour notre salut qu'il reprend une vie glorieuse ; c'est pour notre salut qu'il monte triomphalement aux cieux ; c'est pour notre salut qu'il vit à jamais, montrant à son Père ses plaies radieuses et intercédant pour l'humanité pécheresse : *Semper vivens ad interpellandum pro nobis* » [1].

1. HEBR., cap. VII, 25.

Rendu à son Père et couronné de la gloire qu'il a méritée par ses souffrances, le Sauveur du genre humain continue son œuvre. Son éternelle médiation, près du trône de justice et de miséricorde, est l'âme d'une action incessante, dont nous sommes investis, et qui nous pousse à notre dernier terme. Étudions le vaste ministère de l'Église dans ses fonctions doctrinale, législative, et liturgique, nous verrons que tout y est ordonné à notre salut. Les missions d'apôtres chargés d'annoncer la parole de Dieu, d'en appeler à notre conscience, et d'importuner nos passions par des arguments, des prières et des reproches, ont pour objet notre salut. Les esprits vigilants et protecteurs qui nous assiègent de leurs saintes inspirations, sont les ministres de Dieu, près de ceux qui doivent recueillir l'héritage du salut : « *In ministerium missi propter eos qui hæreditatem capiunt salutis* »[1]. Enfin les touchantes instances de Jésus-Christ, qui se tient invisiblement à la porte de nos cœurs, frappe et demande à prendre possession de notre amour, n'ont pas d'autre but que d'assurer notre salut. Bref, toutes les opérations immédiates et médiates de Dieu convergent vers ce terme suprême : le salut du genre humain.

1. Hebr., cap. I, 14.

Nous devons donc croire que le salut du genre humain est de tous les biens, le premier, le plus parfait et le plus désirable. Nous n'en pouvons vouloir et demander d'autre, à l'exclusion de celui-là, qu'en faussant le caractère et la destination de la prière.

La prière, avons-nous dit plus haut, fait de nous les coopérateurs de Dieu. Or il est bien évident que nous ne sommes les coopérateurs de Dieu qu'à la condition de suivre son mouvement, de marcher parallèlement avec lui, et vers le but qu'il se propose. Si notre prière incline vers des voies obliques, ou prend une direction contraire au mouvement divin, elle devient un acte déréglé et pervers dont nous aurons à rendre compte un jour pour notre opprobre.

Ainsi donc, demander le salut, parce que c'est le bien final, le bien qui commande et appelle à lui tous les biens ; demander la grâce, parce qu'elle est spécialement ordonnée à notre salut ; demander la vérité et la vertu, parce qu'elles servent comme de matière aux opérations de la grâce qui les transforme, les ennoblit, les surnaturalise ; demander la vie, et tout ce qui intéresse la vie, puisque, après tout, il faut vivre avant de bien vivre : tel est l'ordre des biens. La prière, pour être bonne, doit se mouvoir de

l'un à l'autre, en tendant toujours au plus parfait [1]. Éclairés sur sa direction, nous connaissons son objet.

§ II

Comprenons-nous bien tous l'ordre des biens, et l'objet de la prière, tels qu'ils viennent d'être définis ? — Malheureusement, non.

La méprisable faiblesse qui nous incline vers la terre, et nous fait oublier le but suprême de notre vie, est trop commune, pour que nous n'ayons pas à la constater dans bien des âmes. Sans nous dégrader jusqu'à l'abjection du matérialisme, sans perdre entièrement de vue l'objet final de nos désirs, nous les laissons choir du côté le plus méprisable de notre existence, et rendons notre prière complice de cette trop vulgaire infirmité. Que demandons-nous à Dieu avec le plus d'empressement ? La lumière de la vérité ? l'honneur de la vertu ? l'accroissement de la grâce ? de fermes desseins, de généreux

1. *Quæcumque alia bona non debemus a Deo petere nisi in ordine ad beatitudinem æternam.* (SUMM. THEOL., IIª, IIªᵉ P, quæst. XVII, a. 2, ad 2). *Omnes orationes nostræ ordinari debent ad gratiam, et gloriam consequendam, quæ solus Deus dat.* (*Ibid.* IIª IIªᵉ P, quæst., LXXXIII, a. 4, c).

efforts pour devenir chaque jour plus parfaits et plus saints, et mieux mériter le ciel ? — Non. Ce que nous voulons, ce que nous demandons, c'est : Point de nuages sur l'azur de notre périssable vie ; point d'ouragans sur ce monde qui nous porte ; point les langueurs de la maladie, point les déchirements de la douleur, point les inquiétudes de la pauvreté, point les âpres morsures de la misère, point les angoisses d'une âme éprouvée, point les humiliations d'un cœur trahi, point d'ennemis qui nous attendent, rien des maux qui peuplent tant d'existences ici-bas ; mais la paix, le repos, la santé, l'aisance, la richesse, la joie, le plaisir, l'estime, l'amour, des jours sereins, une vie tranquille, jusqu'à ce que nous nous endormions sans trop de peine, dans un pacifique trépas, si toutefois nous songeons à ce terme de notre existence mortelle. Enfin ce que nous désirons, ce que nous demandons, c'est le paradis d'une nature toujours contente d'elle-même, et de tout ce qui l'entoure.

Et voilà ! Il semble que le passé soit effacé de notre mémoire, que l'héritage du péché originel nous soit inconnu, et qu'au lieu de voyager comme de rapides pèlerins sur une terre inhospitalière, nous ayons la pensée d'y ressusciter l'Éden, en répandant tout autour de nous le

souffle de la prière. Mais, quoi que nous fassions, nous ne verrons jamais renaître la patrie fortunée de nos premiers jours. Dieu ne nous doit plus les immunités dont nous nous sommes rendus indignes. C'est justement qu'il nous refuse le contentement de notre sensualité ; sa miséricordieuse bonté est suffisamment justifiée par les promesses éternelles qu'il nous a faites, et par les dons quotidiens qu'il veut bien répandre sur notre misère.

Cependant, en supposant que Dieu cède toujours et en toute occasion aux grossières importunités d'une prière toute terrestre, et que rien ne nous trouble dans la jouissance de ses bienfaits, faudra-t-il nous réjouir ? — Non, malheur à celui qui dit alors : la paix ! la paix ! car là il n'y a pas de paix : *Pax, pax : et non erat pax* [1]. La prospérité temporelle, vulgaire objet de tant de convoitises, savons-nous bien ce que c'est ? La plupart du temps, un mystère dont Dieu se sert pour cacher à tous les yeux humains le plus épouvantable des jugements [2]. — A celui qui fatigue son admirable patience par une impiété superbe et une immoralité sans remords, il doit

1. Jerem., cap. vi, 14.
2. Cf. Summ. Theol., Iª IIªᵉ P., quæst. lxxxvii, a. 7, ad 2 ; IIª IIªᵉ, quæst. xxxvi, a. 2, c.

des châtiments. Mais il sait que cette âme indomptable ne comprendra rien aux austères leçons de sa justice, que la douleur n'étouffera pas dans ce cœur pervers l'horrible amour du crime, que le pécheur obstiné ne répondra aux dernières et miséricordieuses prévenances du ciel, que par la suprême ironie de son impénitence. Alors Dieu regarde s'il n'y a pas dans cette vie maudite quelque bonne action qu'on pourrait lui opposer au jour de ses jugements, et qui troublerait l'éternelle action de ses sentences. Ce bien sans mérite pour le ciel, il le récompense, aujourd'hui, par des prospérités temporelles. « Il remplit le ventre des pécheurs de faveurs mystérieuses, dit le prophète : *De absconditis tuis adimpletus est venter eorum* » [1] ; afin qu'au moment des souveraines décisions, il puisse obtenir cette louange du crime convaincu : « Tu es juste, Seigneur, et ton jugement est rempli de droiture : *Justus es Domine, et rectum judicium tuum* » [2]. Je vous comprends, ô mon Dieu ! voilà pourquoi j'ai toujours cru qu'il ne fallait jamais désirer les biens de cette terre. Aujourd'hui, si par impossible, vous me les accordiez

1. Psalm., xvi.

2. Psalm., cxviii.

tous, je tremblerais de tous mes membres, et me regarderais comme un homme jugé.

Que conclure de là ? Qu'il ne nous est permis de demander aucun bien temporel ? Nous ne disons pas cela. Les biens temporels peuvent être la vaine récompense d'une vaine vertu que Dieu dédaigne, et devenir, entre les mains des pécheurs, des instruments d'iniquité. Mais, parce qu'ils ont dans un ordre supérieur une cause et un exemplaire, ils peuvent concourir à la perfection et à la béatitude finale de l'homme. Le Sauveur, dans l'admirable prière qu'il nous a enseignée, nous apprend à demander notre pain quotidien et la délivrance des maux de cette vie, en même temps que la sanctification de son nom, l'avènement de son règne, l'accomplissement de sa sainte volonté et le pardon de nos fautes. Nous pouvons donc demander les biens temporels, en ayant soin de les ordonner intentionnellement au but suprême de notre vie, et de faire, à cet égard, le parfait abandon de notre volonté à la sainte volonté de Dieu [1].

1. *Respondeo dicendum quod sicut Augustinus dicit* AD PROBAM, DE ORANDO DEUM, *epist. 130. al. 121, cap. 12 :* Hoc licet orare quod licet desiderare. *Temporalia autem licet desiderare, non quidem principaliter, ut in eis finem constituamus, sed sicut quædam adminicula, quibus adjuvamur ad tendendum in beatitudinem, in quantum scilicet per ea vita corporalis sustentatur*

Un poète de l'antiquité, après avoir flagellé dans une sanglante satire les vœux téméraires de ses concitoyens, et démontré les inconvénients de la richesse, de la puissance, de la beauté, s'écrie : — « L'homme ne devra donc rien désirer ? — Crois-moi, laisse aux dieux le soin d'apprécier ce qui nous convient, ce qui peut nous être utile. Nous demandons ce qui plaît, ils donneront ce qu'il faut. L'homme leur est plus cher qu'il ne l'est à lui-même » [1].

Ces belles et nobles paroles sont du païen Juvénal. Surnaturalisons-les en ne demandant les biens temporels que pour obtenir le bien spirituel par excellence, le salut de nos âmes, et en nous soumettant, plus par amour que par

et in quantum nobis organice deserviunt ad actus virtutum, ut etiam Philosophus dicit in 1 Ethic , cap. 8, ad fin. Et ideo pro temporalibus licet orare. Et hoc est quod Augustinus dicit AD PROBAM, *loc. cit. cap. 6 et 7 ; quod* sufficientam vitæ non indecenter vult quisquis eam vult, et non amplius ; quæ quidem non appetitur propter seipsam, sed propter salutem corporis, et congruentem habitum personæ hominis, ut non sit inconveniens eis cum quibus vivendum est. Ista ergo cum habentur, ut teneantur ; cum non habentur, ut habeantur orandum est. (SUMM. THEOL., IIª IIªᵉ P., quæst. LXXXIII, a. 6.)

1. *Nil ergo optabunt homines ? si consilium vis,*
Permittes ipsis expendere numinibus quid
Conveniat nobis, rebusque sit utile nostris.
Nam pro jucundis aptissima quæque dabunt Dei.
Carior est illis homo quam sibi...

JUVENAL, X. Vota.

raison, à la très sage et très sainte volonté de Dieu.

Nous pouvons demander à Dieu la santé, car la santé est un reflet lointain de l'éternelle jeunesse qui nous est promise dans les cieux. C'est le trésor du travailleur, l'espérance de la famille, la joie de la vie, la condition du bien et des grandes œuvres, l'instrument des nobles dévouements ; c'est ce qui conserve à notre amour des existences chères : « La santé vaut mieux que tous les trésors des rois » [1]. Nous la demanderons donc, mais à la condition qu'elle ne deviendra pas la criminelle ennemie des nobles et et pures aspirations de notre âme, et que nous la dépenserons toute au service de Dieu ; à la condition que Dieu n'aura pas décrété de nous purifier ici-bas, de nous sauver par le martyre de la souffrance, et de faire de nous, pour l'exemple de nos frères et de nos amis, des hosties de la douleur, des crucifix vivants.

Nous pouvons demander une longue vie, car une longue vie peut se remplir de vertus et de mérites. Il est beau et salutaire pour les hommes d'avoir sous les yeux ces vieillesses couronnées

1. *Si ventri bene, si lateri est pedibusque tuis, nil*
Divitiæ poterunt regales addere majus.

Horat., Lib. I, Epist.

qui ne laissent plus voir les cicatrices des luttes passées que sous l'auréole de leurs victoires, et qui attendent, dans un royal repos, que Dieu les appelle et se montre. Nous demanderons donc une longue vie ; mais à la condition qu'elle ne multipliera pas nos fautes et nos imperfections ; et que Dieu n'aimera pas mieux nous envoyer la mort comme une bienfaisante messagère, pour nous arrêter sur le bord du péché où nous serions perdus sans retour.

Nous pouvons demander la richesse, car la richesse peut s'allier à la véritable grandeur, et en faire ressortir l'éclat. C'est le naturel soutien de la magnificence, le ressort caché d'un progrès que Dieu bénit, et fait servir à sa sainte cause, la protectrice des grandes et généreuses inspirations, la rosée providentielle qui tombe dans le sein du pauvre et le réconcilie avec la société, la servante de l'amour chrétien. Nous demanderons donc à Dieu la richesse, mais pourvu qu'elle soit légitimement acquise, noblement et pieusement dépensée ; pourvu qu'elle n'irrite pas cette faim maudite qui tourmente, hélas ! tant de poitrines mortelles ; pourvu que nous ne lui prodiguions pas les serviles adorations de la cupidité [1] ; pourvu qu'elle ne se traduise pas en un

1. *Divitiæ si affluant, nolite cor apponere.* (PSALM., LXI).

luxe ridicule, immoral et séditieux ; pourvu que nos passions n'y trouvent pas une trop facile complicité [1]. Autrement, il vaudrait mieux pour nous que Dieu nous retirât ses biens, et nous laissât lutter dans l'ombre avec la plus affreuse misère.

Nous pouvons demander à Dieu la science, car la science est une participation à cette infinie lumière qui pénètre toutes choses, et en éclaire les plus intimes profondeurs. La science est, après la vertu, la plus haute noblesse dont se puisse glorifier un homme ici-bas. Nous l'estimons plus qu'un sang illustre qui n'a traversé, quelquefois, trente ou quarante générations que pour venir s'éteindre dans un misérable rejeton. Soleil au firmament des intelligences, la science inonde encore le monde de ses splendeurs, quand le savant s'y est éteint dans l'ombre du trépas. Hardi navigateur, elle s'élance à la découverte des vérités humaines ; vaillant soldat, elle couvre de son bouclier les vérités divines. Nous demanderons donc à Dieu la science ; mais qu'elle ne ne produise pas en nous cette enflure d'esprit que Dieu réprouve, et à laquelle il réserve les terribles humiliations de l'erreur et de l'apos-

1 *Sæpe solent auro multa subesse mala.* (TIBULL., Eleg. IX. Lib. I).

tasie ; qu'elle ne devienne pas, falsifiée par notre orgueil, une torche incendiaire au service de l'impiété ; qu'elle n'ouvre pas devant nos yeux les décevantes perspectives de l'ambition ; qu'elle ne dessèche pas les rivages sacrés du cœur où germent l'amour et les vertus généreuses ; que, toujours humble, toujours pleine de droiture et toujours salutaire, elle soit digne, un jour, de tendre le front à cette lumineuse auréole dont Dieu couronne au ciel la tête des savants. Autrement, mieux vaudrait une rustique ignorance avec cette foi simple et naïve qui marche d'un pas toujours sûr vers le Dieu des petits et des humbles [1].

Nous pouvons demander des amis. Un ami, c'est la harpe de David qui dissipe les noires fureurs de l'âme [2] ; c'est l'enchanteur qui charme les heures trop longues de notre exil ; c'est le devin qui pénètre le secret de nos émotions ; c'est la moitié de nous-mêmes : son cœur est le sanctuaire où se fait le mystérieux partage des joies et des afflictions. Il conseille, il encourage, il soutient, il console. Un bonheur est

1. *Melior est profecto humilis rusticus qui Deo servit, quam superbus philosophus qui, se neglecto, cursum cœli considerat.* (IMIT., Lib. I, cap. II).

2. I. REG., cap. XVI, 23.

de trop sans lui, et quand la douleur nous visite, trop faibles que nous sommes pour en porter seuls le fardeau, nous allons appuyer notre tête fatiguée sur le sein d'un ami, et recueillir sa parole, qui tombe comme une rosée sur les champs dévastés de notre âme [1].

Nous demanderons donc à Dieu des amis ; mais pourvu qu'ils soient fidèles à leur conscience et à notre honneur, pourvu qu'ils ne deviennent pas les vils flatteurs de nos passions et les lâches exploiteurs de nos mauvais instincts ; pourvu que leur commerce trop exclusif ne nous fasse pas oublier les lois de la charité ; pourvu que Dieu ne nous poursuive pas de cette sainte et sévère jalousie qui dépouille les âmes choisies de tout amour terrestre, et les réserve au chaste et sublime hyménée de l'amour divin.

Le père et la mère de famille peuvent demander à Dieu des enfants. C'est la bénédiction du foyer domestique ; c'est la couronne des parents ; c'est la dernière joie terrestre d'une vie qui s'éteint ; c'est, d'un sang jadis immortel, la seule immortalité qui nous reste. Il semble qu'un vieil arbre laisse mourir plus en paix ses bran-

1. *Nam vetus verbum hoc quidem est :*
Communia esse amicorum inter se omnia.
(Terent., in Adelph.).

ches fatiguées, lorsqu'il voit se dresser autour de lui des rejetons pleins d'espérance ; et qu'en tombant sous les derniers coups du bûcheron il s'écrie : « *Non omnis moriar :* je ne mourrai pas tout entier ». Le père et la mère de famille demanderont donc à Dieu des enfants, mais ils seront les enfants de Dieu plus que les enfants des hommes. Si, tout en restant fidèles à ceux qui les ont engendrés, ils devaient trahir un jour, et une seule fois, leur Père céleste, mieux vaudrait pour eux qu'ils ne connussent jamais la vie, mieux vaudrait que la mort vînt les surprendre dans leur innocence, et les arrachât sans pitié à ceux qui voudraient les retenir encore dans leurs embrassements.

Enfin, entendons-le bien, nous pourrons demander à Dieu les biens temporels, nous n'avons jamais dit le contraire ; mais nous leur préférerons les biens spirituels : l'intelligence du vrai, la science de la vie, le goût des choses divines, l'amour de la justice, les conseils de la sagesse éternelle, la générosité dans le service de Dieu, la patience dans l'adversité, les douceurs de la piété, l'horreur du péché, le pardon de nos fautes, la paix de la conscience, la joie de la grâce ; mais, en demandant les biens temporels, nous soumettrons notre volonté à la volonté divine ;

nous subordonnerons nos désirs et les bienfaits du ciel au bien suprême et éternel : *In ordine ad salutem.* Dieu le veut ainsi, et, avec Dieu, tous les théologiens ont décidé que la prière doit avoir pour objet des choses qui appartiennent au salut : *Ut fiat de pertinentibus ad salutem.*

Maintenant une dernière question.

Suffit-il de demander pour nous ?

Une prière égoïste répond-elle dans une juste mesure à notre devoir ?

Non. Dieu qui donne avec une générosité infinie veut que notre cœur se dilate et que, sans nous oublier nous-mêmes, nous ayons l'œil ouvert sur les misères de nos frères. Ainsi s'accomplit l'union mystérieuse de deux actions qui semblent se contredire : Demander et donner. Nous demandons à Dieu, et, en même temps, nous faisons à nos semblables l'aumône d'un cœur attendri, qui passe par notre bouche, et devient d'autant plus fort pour obtenir, qu'il paraît s'oublier davantage [1].

1. *Illud debemus orando petere quod debemus desiderare. Desiderare autem debemus bona non solum nobis, sed etiam aliis ; hoc enim pertinet ad rationem dilectionis quam proximis debemus impendere... Et ideo charitas hoc requirit ut pro aliis oremus. Unde Chrysostomus (vel alius auctor) dicit super Matth. hom. 14 in op. imperf. parum a princ.* Pro se orare necessitas cogit : pro altero autem charitas fraternitatis hortatur. Dulcior autem ante Deum est oratio, non quam

Nous pouvons donc demander à Dieu qu'il console les affligés, qu'il guérisse les malades, qu'il assiste les faibles, qu'il secoure les pauvres, qu'il délivre les opprimés, qu'il conduise les pèlerins et les voyageurs, qu'il ramène les exilés vers les terres sacrées de la patrie.

Mais pour les autres comme pour nous, ce sont les grâces du salut que nous devrons demander de préférence.

Grâces de salut pour ceux qui nous ont quittés, grâces de salut pour ceux qui nous restent, grâces de salut pour les lutteurs obscurs de la vie chrétienne, grâces de salut pour les athlètes publics, grâces de salut pour ceux qui marchent dans les voies ignorées de la soumission et de la dépendance, grâces de salut pour ceux qui tiennent en main les destinées de l'humanité.

Grâces de salut pour le Pape, chef visible de l'Église et pasteur universel du troupeau de Jésus-Christ ! A lui cette foi sans défaillance qui confirme les esprits chancelants, à lui ce cœur immense qui porte la sollicitude du monde chrétien, à lui l'éternel affermissement de son autorité sainte, à lui des jours sereins et des nuits sans épouvante !

necessitas transmittit, sed quam charitas fraternitatis commendat (SUMM. THEOL., IIa IIae P., quæst. LXXXIII, a. 7).

Grâces de salut pour les évêques ! Qu'ils aiment d'un amour infatigable l'Église qu'ils ont épousée, que leurs forces soient inépuisables comme leur dévouement, qu'ils sachent défendre jusqu'au sang, s'il le faut, l'indépendance de leur mission et la dignité de leur caractère. Qu'en tous lieux ils soient entourés d'une couronne de chrétiens fidèles aux saintes lois de l'amour filial, que sous leurs mains fécondes naissent partout des soldats prêts à affronter avec courage et persévérance les terribles combats de la vie chrétienne, partout de pieux ministres des autels.

Grâces de salut pour les prêtres ! Qu'ils dépensent généreusement leur vie dans ces dévouements obscurs que le monde ignore souvent, et que Dieu bénit toujours. Qu'ils n'approchent du saint des saints qu'avec un cœur pur et des mains sans tache. Qu'ils préparent aux siècles futurs une postérité sacrée, vivant de la grâce de Dieu, et digne de porter le nom auguste d'enfants du Christ.

Grâces de salut pour les apôtres ! Donnez-leur, ô mon Dieu, le courage de quitter sans regrets le toit hospitalier qui protégea leurs jeunes années, et de baiser une dernière fois, sans défaillir, le front des vieux parents qu'ils abandonnent pour épouser votre vérité sainte.

Faites-leur un cœur large comme le monde, et immobile comme le roc, dans les tempêtes de la persécution. Qu'ils soient audacieux et libres comme le glaive mystérieux dont vous vous servez pour entrer jusqu'aux intimes divisions de l'âme humaine. Que leur voix ferme et éclatante comme le bruit des trompettes sacrées, sache dire aux abominations du sanctuaire et aux désordres de la place publique : Cela n'est pas permis : *Non licet !* Aux crimes ténébreux du foyer domestique et aux iniquités sociales : *Non licet !* Aux maximes, aux mœurs du monde, à cette dévotion pharisaïque qui ne vit que d'accommodements sacrilèges entre le ciel et l'enfer : *Non licet !* A l'orgueil et à l'ambition des grands, à la haine et à la convoitise des petits : *Non licet !* A l'incrédulité, au blasphème, à l'impureté, aux spéculations déloyales, aux rapines, aux désirs pervers, à tout ce qui vous déplaît et vous blesse, ô mon Dieu : *Non licet !* Qu'ils parlent sans terreur, qu'ils maudissent sans partialité, qu'ils soient étouffés par la vengeance des passions humaines, plutôt que de se taire.

Grâces de salut pour les maîtres des nations ! Qu'ils éteignent en eux toute soif immodérée du pouvoir, qu'ils corrigent la licence et caressent les saintes libertés des peuples, qu'ils sachent

que la vie des grands pèse plus que toutes les législations du monde sur la moralité publique ; qu'ils se rappellent que le paganisme de l'autorité et de la gloire a été noyé dans le sang répandu sur le Calvaire, et qu'un chrétien n'est appelé aux honneurs du commandement, que pour protéger l'héritage de Jésus-Christ, et s'immoler comme un prêtre au salut de son peuple [1].

Grâces de salut pour les pécheurs ! Ombres errantes de la nature, rois découronnés de la grâce, sans Dieu et sans patrie future, ils marchent avec nous, ils s'abritent sous notre toit, ils mangent notre pain de chaque jour, ils partagent nos travaux et nos joies, ils demeurent à nos côtés, ils sont nos amis et nos parents, notre cœur et notre sang. Est-ce que nous pouvons vivre à l'aise auprès d'eux, si nous ne les avons pas sauvés ?

Enfin, grâces de salut pour tous ! Accomplissons cette parole de l'apôtre : « *Orate pro invicem ut salvemini* [2] : Priez les uns pour les autres, afin que vous soyez sauvés » ; afin que tous ensemble, après les tristesses de l'exil et les douleurs

1. *Obsecro igitur primum omnium fieri obsecrationes, orationes, postulationes, gratiarum actiones, pro omnibus hominibus, pro regibus et omnibus qui in sublimitate sunt.* (I Tim., cap. II, 1, 2).

2. Jac., cap. v, 16.

du pèlerinage, tous, au jour des dernières manifestations, nous tenant par la main, sans que personne manque au suprême rendez-vous, nous tirions de notre poitrine ces cris triomphants : Plus de tempêtes, plus de naufrages ! voici le port du salut ! Patrie ! Éternité ! Ciel ! Dieu ! Bonheur ! toujours ! toujours !

X

TEMPS DE LA PRIÈRE

LE JOUR

CHAPITRE X

TEMPS DE LA PRIÈRE

LE JOUR.

Nous avons dit comment il faut prier et ce que nous devons demander à Dieu dans la prière. Une dernière question va clore l'étude pratique à laquelle nous avons consacré les chapitres précédents : Quand faut-il prier ?

Il faut répondre : *toujours,* si l'on ne tient compte que du droit de Dieu ; maître de notre vie, il en appelle à lui toutes les forces et tous les mouvements. Comme l'oiseau chante au lever du jour, comme le pré fleurit sous les caresses de la brise, comme l'eau s'écoule vers l'océan d'où elle est sortie, comme la flamme monte au ciel d'où elle est descendue, notre âme devrait sans cesse saluer l'éternel soleil qui l'illumine, remercier la main de la Providence dont elle reçoit de continuels bienfaits, s'écouler dans l'océan d'être où elle a pris vie, s'élever vers le

ciel, sa patrie, où elle est attendue. Ce serait la perfection ; mais Dieu ne l'exige pas de nous. Il se contente des mouvements intermittents qui nous ramènent à ses pieds, aux heures où l'émotion, la faiblesse, la tentation, le péril, nous font plus vivement sentir la présence de sa majesté, l'action de sa bonté, le besoin de son assistance.

Cependant, pour affirmer son droit, et maintenir plus fermes les liens sublimes qui rattachent le ciel à la terre, il a plu au Seigneur de prélever un jour sur chacune des semaines qui mesurent notre vie : jour de repos dont il a réclamé avec un soin jaloux la sanctification. — « Souviens-toi, disait-il à son peuple par la bouche de Moïse, de sanctifier le jour du sabbat. Six jours tu travailleras et feras tous tes ouvrages ; mais le septième est le repos de l'Éternel. Ce jour-là, tu ne feras aucune œuvre, ni toi, ni ta fille, ni ton serviteur, ni ta servante, ni ton bétail, ni l'étranger qui habite entre tes portes, car en six jours l'Éternel a fait le ciel, la terre, la mer et tout ce qu'ils contiennent, et il s'est reposé le septième jour. Voilà pourquoi l'Éternel a béni et sanctifié le jour du repos [1]. . . Ayez donc bien soin de garder mon sabbat, car c'est le

1. Exod., cap. xx, 8-11.

signe de l'alliance entre vous et moi, et toutes les générations qui viendront »[1].

Telle est la loi divine. Contenue dans la révélation primitive, elle reçoit au milieu des orages qui ébranlent le Sinaï, une nouvelle et solennelle consécration. Saisie au milieu des temps par le Fils de Dieu, qui s'est appelé lui-même le *maître du Sabbat*[2], et transportée, quant à son application, à un autre jour, elle entre triomphalement dans la législation chrétienne. Les païens la constatent, la tradition la proclame, l'Église la recommande à notre attention et à nos respects. On peut l'étudier au point de vue religieux, au point de vue intellectuel, au point de vue moral, au point de vue hygiénique, au point de vue domestique, au point de vue social, au point de vue économique, c'est un volume à faire. Mais pour ne point nous écarter de l'ordre d'idées que nous avons suivi dans ce traité, tenons-nous à cette proposition : — D'après la volonté de Dieu, le Dimanche est, par excellence, le jour de la prière. — Cela ne veut pas dire que, pour les autres jours, nous soyons totalement

1. *Videte ut sabbatum meum custodiatis : quia signum est inter me et vos in generationibus vestris.* (Exod., cap. xxxi, 13).

2. *Dominus est enim Filius hominis etiam sabbati.* (Marc., cap. ii, 28).

affranchis de l'obligation de prier. Il y a, dans les semaines à travers lesquelles notre vie se meut, déploie son activité, et marche vers son dernier terme, des heures, des circonstances, des besoins, qui invitent notre âme à s'élever vers Dieu, et lui font un devoir de recourir à sa paternelle bienveillance. Nous les étudierons quand nous nous serons bien pénétrés de cette vérité que le Dimanche est, par excellence, le jour voulu de Dieu, le jour de la prière, — pour l'homme qui comprend sa dignité et son devoir, — pour le chrétien qui se souvient de ses origines, — pour le futur citoyen du ciel qui se prépare aux fêtes de l'éternité.

§ I

Trois choses font l'homme : l'intelligence, la conscience, la liberté. Plus il se tient en possession de ces trois choses, plus il est digne du rang que Dieu lui a assigné dans la création. Mais s'il y a en ce monde des favoris de la fortune exempts des sollicitudes vulgaires qui, d'habitude, retirent l'homme de la possession de soi-même, c'est l'exception. Au-dessus de l'exception, il y a la règle, c'est-à-dire une multi-

tude immense, prise dans l'engrenage serré et implacable de mille sujétions et de mille besoins sans cesse renaissants. Pour cette multitude, la loi du travail devient dure, oppressive, immorale, si l'autorité qui l'impose n'en tempère les rigueurs. Car, dans le déploiement exagéré de l'activité physique, il y a tout à craindre pour la plus noble partie de la personnalité humaine. L'esprit endormi s'habitue à suivre mécaniquement le jeu des muscles et des instruments de labeur, la conscience n'a plus de retours sur elle-même, la liberté s'oublie sous la constante oppression d'une volonté étrangère qui dispose du travailleur comme d'une machine.

On s'est beaucoup plaint des duretés du régime féodal ; il n'est pas éteint, que nous sachions. Nous le voyons fonctionner sous nos yeux, plus vivant, plus barbare, plus inexorable que jamais, sur d'innombrables légions de serfs non moins humiliés que ceux des anciens jours. La féodalité administrative dit à ses employés : Marche, travaille ; la féodalité commerciale, à ses commis : Marche, travaille ; la féodalité industrielle à ses ouvriers : Marche, travaille. — Et ils marchent, ils travaillent, suivant servilement le sillon d'une pensée qui n'est pas leur pensée, complices inconscients de spéculations et de cal-

culs sous lesquels se cache souvent mainte déloyauté, esclaves irrités d'un despotisme qui les tient par la famine. — Mais laissons faire la loi divine ; elle va donner au travailleur des loisirs qui le relèvent. Sa tâche hebdomadaire terminée, Dieu veut qu'il se repose. Soudainement il arrache son esprit à l'engourdissement des préoccupations vulgaires, et le fait agir pour son propre compte ; une vie nouvelle circule dans les régions sublimes où germe la pensée. Le travailleur recueilli descend en sa conscience, il y voit des faiblesses et des fautes à côté de ses bonnes actions, il fait la balance de ses vices et de ses vertus, il prend ses mesures pour les jours qui vont suivre, afin d'être meilleur. Enfin, il se possède, il est à lui-même, il peut faire ce qu'il veut. C'est bien assez que d'autres disposent de lui pendant six longs jours ; son jour à lui, jour d'affranchissement et de liberté, est venu, il n'a plus d'autre maître, d'autre Seigneur que Dieu, maître et seigneur de tous les hommes. Mieux que le berger du poète, il peut s'écrier : C'est Dieu qui a créé pour moi ces nobles et saints loisirs dans lesquels je retrouve tout mon être, toute ma vie :

Deus nobis hæc otia fecit [1]

1. Virgile, Eglog., I.

Que fera-t-il de ces loisirs, s'il ne les emploie à l'accomplissement du premier de ses devoirs? — Dieu pourrait demander que tous les actes de notre vie fussent consacrés d'une manière spéciale à son culte, mais, par égard pour notre misère, il restreint ses exigences. En appelant à lui toutes nos forces et leurs mouvements, il ne les détourne de leur application commune et vulgaire que pendant un seul jour de la semaine. Un seul jour, c'est assez pour satisfaire son infinie majesté, pour contenter son amour, et pour maintenir dans toute leur fermeté les liens qui unissent le ciel à la terre. La loi dominicale, réduction du droit de Dieu, nous permet de pourvoir largement aux besoins de notre existence; désignation des exigences de Dieu, elle lève toute incertitude à l'endroit de la conciliation des deux lois fondamentales qui pèsent également sur nous : — la loi du travail et la loi du culte.

Mais nous devons comprendre que Dieu en réduisant son droit à la prière veut que nous lui donnions, dans le jour qu'il a choisi, une pleine satisfaction. Notre vie religieuse est réglée. Pendant six jours nous nous courbons sous le poids d'un décret vengeur qui nous condamne à manger notre pain à la sueur de notre front; le sep-

tième, notre corps se relève, notre âme respire et regarde son Dieu. Il était temps. Dieu a sagement fait de suspendre par une loi de repos les préoccupations et les labeurs qui compromettent notre dignité et notre ministère. Investi d'un pouvoir royal sur la nature, l'homme a vu s'y accomplir une révolution qui n'était que le retentissement de sa propre faute. Son sceptre n'est pas brisé, mais son pouvoir est amoindri. Il faut, pour le ressaisir, qu'il se mêle à ses sujets, et qu'il se résigne aux embrassements humiliants de la matière. C'est un châtiment et un péril. A force de se courber vers les créatures, il en subit la fascination et court le risque d'oublier qu'il est le pontife des êtres inférieurs et leur interprète auprès de Dieu. A coup sûr, il serait avili par un travail sans relâche, et, au lieu d'entraîner avec lui le monde jusqu'au temple où Dieu attend, par la bouche d'un être raisonnable, l'hommage de la nature entière, il tomberait jusqu'au fond des honteux abîmes de l'indifférence. Mais la loi du dimanche le saisit à temps, et le retire de la tranchée profonde où l'a jeté le péché, afin qu'il puisse revoir son ciel et son Dieu, se baigner dans l'atmosphère religieuse qui est sa vie, étreindre les créatures inférieures dont il est le représentant, et les offrir à son

maître éternel, toutes couvertes des cicatrices de son travail, et toutes fumantes de ses sueurs. Pendant la semaine, l'homme est roi, roi puissant encore dans la salutaire humiliation du travail ; le dimanche, il est prêtre : c'est le jour de son ministère.

On nous dira : Pourquoi fixer un jour? l'homme ne pourrait-il pas choisir lui-même le temps propice à son ministère ? Peut-être, si l'homme était isolé. Mais, en obéissant aux lois de sa nature, il est devenu société, c'est-à-dire un être collectif dans lequel les vies individuelles se sont unies pour produire la vie générale de cet arbre glorieux et fertile que l'on appelle un peuple. Rappelons-nous ce que nous avons dit plus haut, au chapitre de la *prière publique*, d'où nous avons conclu qu'un peuple n'est point pour Dieu un être de raison. C'est une personne morale qui se doit à Dieu aux mêmes titres que les individus qui la composent. D'où la nécessité d'une prière collective qui soit l'expression d'une adoration, d'une reconnaissance, d'une impétration collectives : c'est la prière publique.

A la prière publique, il faut un lieu, et dans ce lieu, il faut que le peuple se réunisse à jour fixe. Qui ira le chercher dans la dispersion ? qui l'arrachera à son travail ? qui le rassemblera

dans les temples où la divinité attend ses hommages ? L'homme n'a ni le droit ni le pouvoir d'engager la conscience de ses semblables par des convocations qui réglementent leur vie religieuse. Il n'appartient qu'à Celui que l'Écriture appelle le Maître de tous et de toutes choses : *Dominus universorum* [1], de demander des temples à l'humanité, et de fixer le jour de sa prière. Les temples sont ouverts, Dieu a parlé. Le dimanche appelle le peuple chrétien à la prière. Il entre, s'agenouille, il fait entendre sa grande voix, plus forte que toutes les voix de la nature, sa grande voix, seule capable d'obtenir les grâces insignes d'assistance, de protection, de pardon et de salut, dont il a besoin.

Nous avons justifié notre première proposition : le Dimanche est par excellence le jour de la prière pour l'homme qui comprend sa dignité et son devoir ; examinons la seconde : le Dimanche est le jour de la prière, pour le chrétien qui se souvient de ses origines.

§ II

Il y a trois grands mystères qui nous rattachent à Dieu, et qu'on pourrait appeler les mys-

1. II Mac., cap. xiv, 35.

tères de nos origines : c'est la création, la rédemption et la sanctification. Par la création, Dieu nous arrache au néant, et nous fait être à son image et à sa ressemblance ; par la rédemption, il nous retire des abîmes du péché et restaure son œuvre qu'une main maudite avait mutilée et défigurée ; par la sanctification il consomme en nos âmes les opérations sacro-saintes de la grâce. Il intervient ainsi à toutes les périodes solennelles de la vie du genre humain, non pas comme une cause abstraite dont il est difficile de s'expliquer les mouvements, mais comme une personnalité vivante, ou plutôt comme une famille de personnes sacrées dont les attributions se révèlent dans des œuvres propres. Père, Fils et Saint-Esprit : voilà le Dieu de nos origines.

Nous sentons couler dans nos veines les ondes réglées d'un sang généreux ; notre vie, par un perpétuel mouvement, se renouvelle, nos membres s'agitent sous l'impulsion d'une force libre ; la pensée se lève lumineuse comme le soleil, au sommet de notre âme, nous voulons, nous désirons, nous aimons, pendant que des milliers de créatures obéissent à des lois fatales qui les emportent à une vulgaire destinée ; rendons grâces à Celui qui donne à toute paternité son nom sur la

terre et dans les cieux. — De vifs penchants nous emportent, mais malgré leur violence, la vertu n'a pas perdu le pouvoir de nous séduire. Nous l'aimons encore quand nous l'avons trahie, et le repentir nous ramène vers les lieux qu'elle habite ; les fautes que nous pleurons s'effacent sous les flots d'une onde invisible que fait couler en notre âme une parole de miséricorde ; à la paix qui succède au trouble de notre conscience, nous comprenons qu'il est possible d'apaiser la justice de Dieu, et de reconquérir son amour perdu ; rendons grâces à Celui dont le sang répandu sur la croix se précipite en toute âme pécheresse, au Fils de Dieu, mort pour le salut du monde. — Une lumière intérieure et toujours croissante nous éclaire sur les choses de Dieu et nous les fait mieux comprendre, une puissance mystérieuse nous pousse à la perfection, une onction sainte nous donne la force de résister aux ennemis de notre vertu et d'entreprendre des œuvres magnanimes, un sentiment de vive horreur nous fait reculer devant tout ce qui pourrait souiller la pureté de notre âme, une parole sans bruit nous console dans nos peines : rendons grâces au Paraclet, à l'Esprit-Saint qui achève en nous l'œuvre du Père et du Fils, par l'effusion de ses dons.

Création, rédemption, sanctification, mystères adorables, œuvres du Père, du Fils et du Saint-Esprit, manifestation du Dieu trinité, puisque nous vous devons ce que nous sommes, n'est-il pas juste qu'un jour, dans le mouvement périodique des jours de notre vie, vous rappelle à notre souvenir ? et quel jour plus propice que celui qui fut choisi et désigné par Dieu lui-même !

Quand Dieu eut achevé son œuvre, il se reposa, dit l'Écriture[1]. Non pas qu'il eût besoin de se délasser de l'exercice de sa puissance, ni de rentrer dans la contemplation de son être ; mais il cessa de créer, afin de bénir et de consacrer le septième des jours qui devaient mesurer notre vie. Ce jour, il le fit sien, et, comme nous l'avons vu dans le texte même de la loi, il l'imposa à l'homme, afin que l'homme, déjà son image, complétât en lui-même la ressemblance de son type éternel par l'exercice réglé de son activité. Le sabbat rappelait donc aux patriarches et à leurs enfants le travail immense d'où était sorti l'univers, ainsi que l'ouvrier qui l'avait accompli. C'est pourquoi le dogme de la création, défiguré par toutes les philosophies et les théo-

1. *Deus... requievit die septimo ab universo opere quod patrarat.* (Gen., cap. II, 2).

logies antiques, se conserva chez le peuple juif dans sa pureté native.

Quand les nouveaux temps commencèrent, le sabbat fit un pas, mais il ne fut pas aboli. Au déclin d'une semaine illustre, Jésus-Christ, le Fils de Dieu, mourait et noyait dans son sang l'iniquité du genre humain. Cependant l'efficacité de sa mort demeurait suspendue, dit l'apôtre, tant que la pierre du sépulcre et le sceau de la synagogue pesaient sur sa dépouille mortelle. Ce ne fut que le lendemain du sabbat, à l'aurore du premier jour, lorsque la pierre fut renversée et le sceau brisé, lorsque l'humanité ressuscitée du Sauveur sortit glorieuse du tombeau et chanta à la mort ce cantique d'ironie sublime : « O mort où est ta victoire ? O mort où est ton aiguillon ? » [1], lorsque toutes les prophéties et toutes les espérances furent justifiées par le plus grand des miracles, que le genre humain put s'écrier : « Nous sommes rachetés par la croix ! *Redempti sumus per crucem* » [2].

A quelque temps de là, les voûtes du cénacle où étaient rassemblés les Apôtres, s'ébranlèrent, les cieux se fendirent, et celui qui, porté au com-

1. *Ubi est, mors, victoria tua ? Ubi est, mors, stimulus tuus ?* (I Cor., cap xv, 55).

2. Offic. S. Crucis.

mencement sur la surface des eaux, couvait les éléments informes du monde, celui qui traçait à l'avance le portrait du Messie, celui qui parlait par la bouche des prophètes, celui qui formait par une chaste opération dans le sein d'une vierge la chair sacrée du Sauveur, l'Esprit-Saint, descendit sous la forme de langues de feu. Il venait donner à l'Église, préparée par Jésus-Christ, sa vie publique. En illuminant l'esprit des apôtres, et en leur communiquant la science de la parole, il s'engageait à achever notre régénération spirituelle. Ah ! ne devons-nous pas dire de ce jour ce que disait le prophète : « Voilà le jour que le Seigneur a fait : *Hæc est dies quam fecit Dominus* » [1]. Voilà le jour du Seigneur, le *Dimanche, Dominica dies.*

Le Dimanche appelait à lui le sabbat. La création, restaurée et complète, tendait à se confondre avec les grands mystères de notre régénération dans l'embrassement du même jour et des mêmes heures. Mieux que Moïse, l'Église pouvait nous dire : « Voilà votre monument : *Habebitis diem hunc in monumentum* » [2]. Les peuples fidèles à leur gloire célèbrent par des fêtes les jours de leur origine et de leurs

1. Ps., CXVII.
2. Exod., cap. XII, 14.

transformations ; oublierons-nous, chrétiens, le mémorial de nos origines naturelle et surnaturelle, le jour qui nous rappelle les transformations sublimes auxquelles nous devons une dignité presque divine? Le dimanche nous invite à la reconnaissance. Fils du Père, sauvés de Jésus-Christ, sanctifiés de l'Esprit d'amour : « rendez grâces à Dieu, pour ses inénarrables dons : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus* »[1]. Demandons-en à sa miséricorde la continuation et l'accroissement, c'est notre devoir.

Cette invitation de l'Église peut et doit s'appliquer aux grandes fêtes qu'elle a instituées pour nous rappeler d'une manière solennelle les principaux mystères de notre vocation et de notre vie chrétienne, lesquelles fêtes ne sont qu'une légitime et intelligente interprétation et extension de la loi dominicale. Israël, préparation et figure du peuple chrétien, ne se contentait pas d'être fidèle à la loi du Sabbat ; il célébrait, par des prières et des sacrifices, les fêtes sacrées qui lui rappelaient les miraculeuses interventions de la Providence dans sa vie privilégiée. N'est-il pas juste que la nation sainte, issue des mystères de l'Incarnation et de la

1. II Cor., cap. IX, 14.

Rédemption, se recueille et prie aux anniversaires des joyeux, douloureux et glorieux événements de la vie du Christ Fils de Dieu qui l'a rachetée, régénérée et sanctifiée ?

L'Église a sagement fait de les lui rappeler, et nous devons croire que sa législation, à cet égard, est un complément voulu de Dieu à la loi dominicale.

§ III

Une dernière réflexion : le dimanche est, par excellence, le jour de la prière pour le citoyen du ciel, qui se prépare aux fêtes de l'éternité.

Saint Paul écrivant aux Hébreux et leur rappelant le sabbat imposé jadis à leurs pères, les transporte tout à coup à la conclusion finale du temps et s'écrie : « Il y a un autre sabbat, un sabbat par excellence pour le peuple de Dieu : *Itaque relinquitur sabbatismus populo Dei* [1]. Hâtons-nous d'entrer dans ce repos sacré : *Festinemus ingredi in illam requiem* » [2]. Oui, hâtons-nous ; mais, pour charmer les trop longues heures de notre route, jouissons du repos que Dieu nous a donné déjà comme un avant-goût de la fête éternelle. La semaine, dans son cours

1. Hebr., cap. iv, 9.
2. *Ibid.*, cap. iv, 11.

régulier, est l'image réduite de la vie entière, et Dieu en brise l'austère monotonie par une station pleine de douces promesses, station qui elle-même n'est que l'image réduite d'une solennité sur laquelle le soleil ne se couchera plus. En profitant du bienfait, lisons la prophétie.

Nos six jours sont remplis de fatigues, de sollicitudes, de tribulations ; mais au crépuscule du dernier jour, l'Église nous annonce pour le lendemain l'aube d'une journée plus tranquille. Des voix aériennes pénètrent jusqu'en nos demeures et chantent à nos cœurs chrétiens ces suaves et consolantes paroles : « Soyez prêts, le Seigneur approche : *Estote parati*, *Dominus prope est* » ; ainsi au déclin de la vie et au crépuscule des siècles, les anges répandus dans l'espace inviteront l'humanité à la fête éternelle : voici que l'époux arrive, diront-ils ; humanité, qu'il a purifiée dans son sang, sors des tombeaux et va au-devant de lui : « *Ecce sponsus venit ; exite obviam ei* » [1].

Le dimanche est venu ; Une voix crie du fond du tabernacle : — « Venez à moi, vous tous qui êtes accablés sous le poids du travail et de la douleur, et je vous restaurerai » ; ainsi, pour la fête éternelle, la voix du même Christ dira à ses

1. Matth., xxv, 6.

amis : « Venez, les bénis de mon Père, posséder le royaume de paix qui vous est préparé depuis l'origine des siècles ».

Le dimanche est venu : L'homme a dépouillé ses habits de travail, et se présente à Dieu transfiguré dans un nouveau vêtement ; ainsi, pour la fête éternelle, il se dépouillera des haillons de sa mortalité, et entrera revêtu d'une chair incorruptible au lieu de son repos.

Le dimanche est venu : L'homme, par la prière et la méditation, se rapproche de Dieu, afin de le mieux connaître ; à la fête éternelle, l'essence divine elle-même, débarrassée des voiles jaloux qui nous cachent sa vision en cette terre d'exil, l'essence divine elle-même se révélera à notre intelligence ravie.

Le dimanche est venu : Tous les cœurs et toutes les voix se confondent dans un même amour et un même cantique ; ainsi, dans la fête éternelle, nous aimerons ensemble, nous louerons ensemble, nous chanterons ensemble : Saint, saint, saint, est le Seigneur.

Le dimanche est venu : Sur un même autel est préparé le festin du peuple chrétien ; ainsi, à la fête éternelle, dans un même Dieu, nous puiserons la même vie.

Le dimanche est venu : Le peuple assemblé

s'épanche, s'admire, s'édifie ; ainsi, à la fête éternelle, tous les peuples réunis se raconteront leurs bons combats, et se féliciteront de leur bonheur.

Le dimanche est venu, le dimanche est fini ; mais la fête des cieux ne finira pas. Nous verrons, nous aimerons, nous louerons, nous jouirons, nous nous reposerons, toujours, toujours !

O fête éternelle ! bonheur sans déclin ! repos sans trouble ! nous vous attendons, nous soupirons vers vous pendant les haltes sacrées qui coupent ici-bas notre pèlerinage, nous nous préparons par la prière aux louanges du ciel ; mais il en est d'autres qui marchent sans trêve, consumant tous leurs jours dans une agitation insensée. En vain Dieu les appelle et leur crie : Arrêtez ! pensez à moi, regardez-moi, adorez-moi ! Ils sont toujours empressés de fêter un dieu barbare qui dévore les forces de leur corps et de leur âme ; c'est Mammon, la plus universelle représentation de Satan dans notre siècle d'industrie, d'affaires, d'agiotage. Ses temples sont l'usine, le magasin, la boutique, les places publiques et les rues ; ses prêtres sont les spéculateurs aux desseins hardis, à la conscience cautérisée, aux entrailles impitoyables ; ses victimes sont des légions d'hommes, de femmes et d'en-

fants, qui portent dans leurs flancs des infirmités précoces et meurent prématurément ; ses cantiques sont les hoquets de la vapeur, le bruit retentissant des pistons, le grincement des courroies, le ronflement des cylindres et des rouages, le roulement des chariots, le cliquetis des marteaux, des tenailles et des pinces, les soupirs, les gémissements, les plaintes, les imprécations, les blasphèmes ; sa fête, il n'en a qu'une, c'est un travail sans merci. Il pousse au mépris de votre loi sainte, ô Dieu bienfaisant et miséricordieux ! et à la profanation de votre jour sacré ; « il attire votre colère sur Israël en violant votre sabbat : *Additis iracundiam super Israel violando sabbatum* »[1]. Votre colère, vous nous en avez menacés, et chaque jour, vous nous en donnez, hélas ! des preuves terribles. Nous la voyons éclater dans les maux qui nous affligent, et dans ceux que l'avenir tient suspendus sur nos têtes. Mais les fléaux de la nature ne sont rien, en comparaison des fureurs qui grondent au cœur d'un peuple habitué depuis longtemps à la plus scandaleuse des prévarications. Plongé dans l'ignorance de ses devoirs et de ses destinées, âpre au gain qui refuse de récompenser ses labeurs incléments, et toujours prêt, au pre-

1. II Esdr., cap. xiii, 18.

mier signal des révolutions, à coucher sur l'autel où sa vie se consume, les sacrificateurs avides qui l'immolent. Maîtres des peuples, patrons des ouvriers, c'est vous qui avez fait cela. C'est vous qui avez attiré la colère de Dieu sur Israël en violant ou en faisant violer le sabbat. « *Additis iracundiam super Israël violando sabbatum* ». Frappez votre poitrine et rendez au Seigneur ce qui lui est dû, si vous voulez que la main de sa justice s'arrête au seuil de vos empires et de vos demeures.

Et nous, chrétiens, rentrons en nous-mêmes, et voyons quelle part nous avons prise à la prévarication malheureusement si générale qui contriste l'Église ; demandons à nos mains si elles sont pures de tout travail sacrilège ; rappelons-nous que le jour du Seigneur ne doit pas être employé dans une oisiveté malsaine qui remplace la prière et les œuvres saintes par les plaisirs.

Le repos du dimanche est un bienfait ; profitons-en pour réparer nos forces, mais aussi pour remplir les devoirs de notre sacerdoce dans la nature, pour adorer Dieu et chanter ses louanges, pour célébrer nos saintes origines, pour manifester notre fraternité chrétienne, et pour préparer, dans la fête de chaque semaine, la fête éternelle qui nous attend.

XI

TEMPS DE LA PRIÈRE

LES HEURES

CHAPITRE XI

TEMPS DE LA PRIÈRE

LES HEURES.

Dieu, en se réservant un jour de la semaine, consacré à son culte et à la prière, ne nous a point donné congé d'oublier ce devoir sacré pour le reste du temps. Il y a, nous l'avons dit plus haut, dans nos journées, des heures et des actions, dans tout le cours de notre vie, des besoins, des circonstances et des événements qui invitent notre âme à s'élever vers Dieu, et lui font un devoir de recourir à sa paternelle bienveillance.

Dieu est toujours prêt à nous faire du bien, mais nous ne savons pas ouvrir notre âme, aussi souvent qu'il le faudrait, pour profiter de son infinie libéralité. Que de fois, si nous étions plus attentifs à notre condition dépendante et besoigneuse, à nos devoirs, à nos véritables intérêts, nous entendrions retentir au fond de notre âme

ce mystérieux appel : « *Hora est !* C'est l'heure de prier ! »

§ I

Hora est : C'est l'heure ! quand la nature entière s'éveille pour saluer l'aurore, ses tressaillements, ses doux murmures, ses chants d'allégresse, nous invitent à bénir le Dieu clément qui ajoute un jour nouveau aux jours de notre vie. N'est-ce pas un devoir pour nous d'obéir à cette religieuse invitation, de réunir, comme en une gerbe de prémices, les pensées, les désirs, les projets, les actions qui doivent remplir le cours de notre journée, de les offrir à Dieu, et de lui demander qu'en les préservant de toute déviation, il les dirige selon ses saintes lois, et les ordonne à sa plus grande gloire, ainsi qu'au plus grand bien de nos âmes !

Hora est ! C'est l'heure ! quand il s'agit de dépenser les forces de notre esprit ou de notre corps au travail quotidien. Si noble ou si humble que soit notre tâche, nous avons besoin que Dieu la surveille et nous y vienne en aide, soit pour nous préserver de tout accident fâcheux, soit pour soutenir notre courage, mais bien plus,

pour grandir et rendre profitables à notre salut et à notre gloire éternelle des actes qui, sans sa bénédiction et sa grâce, demeureraient vulgaires et sans mérite pour le ciel. Les offrir à Dieu par la prière, c'est les sanctifier et les élever ainsi au-dessus de l'utilitarisme rampant et grossier dont se contentent malheureusement tant de travailleurs.

Hora est ! C'est l'heure ! quand nous allons prendre la nourriture qui doit soutenir ou réparer nos forces. Que Dieu la bénisse afin qu'elle nous soit bonne et salutaire. Que sa bénédiction nous préserve des excès auxquels pourrait nous entraîner la convoitise de la chair. Et puisque c'est lui qui nous la donne, remercions-le de sa paternelle bienfaisance, comme le remercient les oiseaux du ciel qui chantent sa providentielle libéralité, après qu'ils ont reçu de lui leur pâture quotidienne.

Hora est ! C'est l'heure ! quand les ombres de la nuit nous invitent au repos. Avant de nous endormir, demandons pardon à Dieu de tout ce qui a pu lui déplaire et l'offenser dans les actions de notre journée. Qu'il veille sur nous pendant que nous reposons ; car notre sommeil, autour duquel ceux qui veillent retiennent leur

respiration et étouffent leurs pas, notre sommeil, l'ange des ténèbres ne le respecte pas. Il sait bien, cependant, que, perdant conscience de ce qui se passe en nous, ou plutôt, n'ayant plus la volonté de vouloir, jusqu'à devenir coupables, nous échappons à toute responsabilité. C'est égal, il déploie toutes les ressources de son infernale magie. Il trouble de son souffle impur les vapeurs incertaines qui circulent en nos membres et nos organes, et les fait remonter en rêves malsains, vers notre âme captive. Peut-être qu'à notre réveil, il nous restera quelque odieux souvenir, c'est tout ce qu'il veut. Que Dieu réfrène son action malfaisante et le confonde. Mais surtout, qu'il nous préserve, dans l'état d'inconscience où nous sommes, du sournois et lugubre embrassement du sommeil et de la mort, ces deux jumeaux du péché.

Hora est : C'est mainte fois l'heure de prier dans chacun de nos jours, c'est souvent l'heure aussi dans tout le cours accidenté de notre vie. Reportons-nous à ce que nous avons dit plus haut [1], de la pauvreté de notre nature et de la nécessité de l'assistance de celui qui est la source de tout bien. Notre travail, nos intérêts,

1. Cf. Chapitre II.

les sollicitudes de la famille, les difficultés que nous rencontrons dans nos rapports avec nos semblables, les dangers qui nous menacent, nos projets, nos espérances, nos déceptions, nos revers, les exigences de notre vie chrétienne, que de situations, de circonstances, d'événements, nous pressent de faire appel à la bénédiction et à la grâce de Dieu ! Mais, en la vie de tout homme, et surtout de tout chrétien, il est des heures où la prière devient plus impérieusement un besoin et un devoir, comme nous l'allons voir.

§ II

Hora est : C'est l'heure de prier, quand il s'agit de fixer notre vie par le choix d'un état conforme à nos désirs, à nos aptitudes, et aux adorables desseins de la Providence. Ne compter que sur nous-mêmes pour faire un tel choix, c'est nous exposer à d'irrémédiables égarements. Que de vocations faussées, que d'avenirs compromis, que de troubles dans le monde, que de vies perdues pour le temps et l'éternité, parce qu'on s'est témérairement engagé vers un but et dans une voie où l'appel de Dieu ne s'est pas fait entendre, parce qu'on a obéi à un aveugle

instinct, à l'élan de la passion plutôt qu'aux conseils de la raison, parce que la raison, elle-même, a négligé ou refusé d'assortir ses jugements aux vues de la Providence. Dieu ayant ses desseins sur chacun de nous, desseins ordonnés à notre salut éternel, il importe que nous les connaissions pour travailler à leur accomplissement. Mais comment les connaître, si nous ne nous mettons pas en rapport, par la prière, avec le suprême ordonnateur de notre vie? C'est de bonne heure qu'il faut s'y prendre, de bonne heure qu'il faut dire à Dieu : « *Notum fac mihi, Domine, finem meum* [1]. Seigneur, faites-moi connaître, avec ma fin dernière, la fin moyenne, l'état dans lequel vous voulez que je fixe ma vie en ce monde, pour mieux me préparer à la félicité et à la gloire du monde meilleur que vous m'avez promis. — *Dirige in conspectu tuo viam meam* [2] : Seigneur, faites-moi marcher sous vos yeux, dans la voie que je dois suivre, parce que c'est vous qui l'avez tracée ». Telle doit être la prière de nos premières années, prière qui deviendra plus réfléchie, plus fervente et plus pressante, quand l'heure sera venue de prendre une résolution définitive.

1. Psalm., xxxviii.
2. Psalm., v.

Malheur à nous, si n'écoutant que nos appétits ou nos fantaisies, nous égarons notre vie loin des voies et de la carrière que nous aurait montrées la lumière d'en haut ! Nous risquons de nous perdre à jamais. Pourtant, il est possible que nous fassions notre salut sous le coup suprême d'une grâce imméritée qui nous fera regretter notre folie, et demander pardon de notre erreur. Mais de combien de mérites nous nous serons privés ! Quels longs et douloureux retards il nous faudra subir dans un autre monde, avant d'entrer en possession du bonheur amoindri que la miséricorde de Dieu daignera nous accorder !

Hora est : C'est l'heure de prier quand la tentation vient éprouver notre vertu. Dieu nous a fait donner par son fils ce grave avertissement : « *Vigilate... ut non intretis in tentationem* [1]. Veillez, afin de ne pas succomber à la tentation ». Il le faut, car « la vie de l'homme sur cette terre est un perpétuel combat » [2]. Toute vertu qui craint une défaite doit se considérer comme en une place assiégée. Or que fait celui qui a pris une place assiégée sous la garde de son hon-

1. Matth., cap. xxvi, 41.
2. *Militia est vita hominis super terram.* (Job, cap. vii, 1).

neur, et a juré de mourir plutôt que de se rendre ? Nuit et jour, il regarde et il écoute. Il regarde les mouvements, il écoute les bruits du dedans et du dehors, son attention est tout entière à tous les ennemis. Si le sommeil peut vaincre un instant son corps brisé par les fatigues, il ne s'y oublie pas, mais au premier cri d'alarme, au moindre bruit suspect, il est debout, multipliant ses ordres et faisant marcher ses forces là où il a flairé le danger. Ainsi devons-nous faire. L'Esprit de Dieu proclame « meilleurs que tous les autres, les combats spirituels où se dépensent plus de sollicitudes que dans le tumulte des armes »[1]. Soutenir ces combats, c'est notre destinée. L'enfer et le monde nous assiègent, les passions ont avec eux des intelligences. Au dedans, des trahisons ; au dehors, des colères et des avidités coupables ; comptons là-dessus. Regardons ce qui se passe en nous, autour de nous, écoutons tous les bruits : Veillons !

Mais n'oublions pas cette parole du Sauveur : « *Spiritus quidem promptus est caro autem infirma*[2] : L'esprit est prompt, et la chair est

1. *Melior est qui dominatur animo suo expugnatore urbium* (Prov., cap. xvi, 32).

2. Matth., cap. xxvii, 41.

faible ». Si l'esprit est prompt, il peut donc se détourner inconsidérément de l'objet sur lequel doit s'exercer notre vigilance ; si la chair est faible, elle peut donc se laisser aller à de tels excès de lâcheté que nous ne sachions plus prévenir ses défections. Notre vigilance sera en défaut, pouvons-nous toujours le prévoir ? Il faut si peu de temps à l'imagination pour se remplir d'images troublantes ; si peu de temps à la chair, qui n'est pas encore réduite par les saintes rigueurs de la pénitence, pour s'émouvoir. Enfin, d'où que vienne ce phénomène étrange, il n'est pas toujours prévu ; cela n'est pas rare. Il n'est pas rare non plus que l'occasion nous surprenne, sans que nous ayons eu le temps de nous affermir pour soutenir avec elle un tête à tête. Un mot est si vite dit, un regard si promptement égaré, un objet dangereux si facilement approché de nous. Malgré tout notre bon vouloir, nous pouvons être surpris ; il n'est plus temps de veiller ; que faire alors ?

Oui, que faire, quand la tentation traverse inopinément les lignes défensives qu'embrasse notre vigilance ? Que faire, quand se révèle, en face d'un péril soudain, toute notre impuissance ? Que faire, quand nous sentons que, malgré la générosité de nos efforts, nous allons succom-

ber ? — Jésus-Christ ne pouvait pas nous abandonner dans ce moment critique, et parce que sa prévoyante sagesse connaissait le point juste où le concours divin devait venir en aide à nos forces, après avoir dit : *Vigilate*, veillez, il ajoute : *Orate*, priez.

La prière, en effet, est, à certaines heures de la vie, l'unique moyen qui nous reste pour prévenir le triomphe de la tentation et éviter le déshonneur du péché. A titre de salutaire diversion aux pensées et aux désirs qui nous tourmentent, à titre de noble et sainte protestation contre la honte dont nous sommes menacés, le Sauveur devait nous l'imposer ; mais il est une raison plus grave, plus profonde, plus en harmonie avec notre nature, pour laquelle le Maître a ajouté au précepte de la vigilance, le précepte de la prière.

Orate. Ce mot devait venir après l'autre, car il répond merveilleusement à l'un de nos plus naturels instincts, à l'un de nos plus impérieux besoins. C'est surtout à l'heure des grands périls et des grandes impuissances, que se produit spontanément en l'homme le mouvement de la prière. Est-il soudainement enveloppé dans quelque terrible catastrophe, surpris par les flammes d'un incendie ou par les vagues livides d'un

fleuve débordé, comme il tend les bras à la foule, comme il appelle d'une voix plaintive et désespérée, le ciel et la terre à son secours ! A moi ! à moi ! dit-il. — A moi ! c'est le cri que doivent pousser toutes les âmes tentées, car il y a, dans notre vie morale, d'épouvantables surprises, des incendies de passion, et des inondations d'influences perverses dont nous pouvons être, en un instant, les victimes. Honte et malheur à celui qui n'en voit pas le péril ! honte et malheur à celui qui, au mépris de ses plus impérieux et plus nobles instincts, au mépris de la parole du Sauveur, oublie ou refuse de recourir à Dieu !

Il ne peut pas nous refuser son concours, quand nous le lui demandons pour parer au danger que court notre âme ; et nous pouvons croire avec une ferme confiance, à l'efficacité de notre prière, dès qu'elle a pour but de nous préserver du péché. C'est contre son mortel ennemi que nous appelons Dieu au secours de notre faiblesse, et sa gloire est engagée dans la lutte autant que notre honneur ; c'est l'objet suprême de la prière, le salut que notre âme troublée avise directement ; dans la confession de notre impuissance, dans la crainte filiale où nous sommes d'offenser sa majesté infinie et sa pa-

ternelle bonté, Dieu reçoit le double hommage de notre humilité, et de notre amour ; comment ne pas compter sur sa prompte et souveraine assistance ?

Lorsque nous demandons quelque bien temporel, et même, certaines grâces spirituelles ordonnées au perfectionnement de notre âme, et à la plénitude de notre vie surnaturelle, il se peut faire que notre prière contrarie les desseins de la Providence, ou prévienne son heure. Dans ce cas, Dieu nous fait subir, sans injustice, le refus de sa bonté ou le retard de sa miséricorde ; mais dans les surprises de la tentation, c'est notre salut qui est en jeu : pas de refus, pas de retards, toute prière bien faite doit être nécessairement et immédiatement efficace.

N'accusons donc que nous-mêmes, si nous avons succombé aux sollicitations du démon, du monde et des passions, car lors même que l'ennemi nous prenait à l'improviste, nous pouvions employer contre lui l'arme triomphante de la prière. — L'avons-nous toujours fait ? — Non. Telle est notre lâcheté que nous craignons, parfois, d'être exaucés, si nous implorons le secours de Dieu ; que nous redoutons d'être privés par la grâce d'un plaisir que condamne hautement notre raison, mais que convoitent secrètement

nos appétits. Nous ne prions pas, ou, si nous prions, c'est mollement, sans sincérité, sans oser porter un coup décisif, comme s'il suffisait d'une vaine parade pour dégager notre responsabilité dans le péché. Quelle honte ! — Ah ! si nous pouvons nous intéresser à l'homme entouré de tant d'ennemis, et exposé à tant de périls, nous ne pouvons nous dispenser de flétrir le soldat félon qui refuse de toucher aux armes divines qu'il a reçues du ciel, ou qui ne s'en sert qu'avec une hypocrite faiblesse.

Relevons-nous sur le coup de cette flétrissure, et comprenons mieux désormais ce court précepte du Sauveur : « *Orate, ut non intretis in tentationem* : Priez pour ne pas succomber à la tentation ». De quelque côté et de quelque manière que l'ennemi se présente, tenons-nous debout devant lui, et disons comme la vaillante Judith : « Seigneur Dieu, donne-moi des forces en cette heure terrible, et ce que j'ai cru pouvoir faire par ton secours, je le ferai »[1]. — Oui, nous le ferons. L'Holopherne qui a juré notre perte sera vaincu, et notre âme délivrée chantera d'une voix joyeuse cette hymne d'actions de

1. *Confirma me, Domine Deus Israël... in hac hora... et hoc quod credens per te posse fieri cogitavi perficiam.* (Judith, cap. xiii, 7).

grâces : — « Louons le Seigneur qui n'a pas abandonné celui qui espérait en lui et qui a tué par ma main l'ennemi de son peuple... *Laudate Dominum Deum nostrum, qui non deseruit sperantes in se... et interfecit in manu mea hostem populi sui* » [1].

Hora est : C'est l'heure de prier quand la douleur vient frapper à notre porte et s'installer à nos foyers. Ses visites, hélas ! ne sont que trop fréquentes. Chacun de nous peut dire : J'ai souffert, je souffre, j'attends la souffrance ; chacun de nous, même ceux que l'on croit heureux, et qui cachent souvent, sous les dehors d'une menteuse prospérité, un cœur rongé de soucis ou de regrets, et noyé dans les larmes. Quand bien même il y aurait ici-bas quelques privilégiés de la joie, il faudrait toujours dire avec le saint homme Job, ce vieux roi des malheureux : « L'homme né de la femme est rempli de misères pendant les jours de sa courte vie » [2]. — Avec le grand Augustin : « Notre vie est une perpétuelle maladie » [3]. — Avec l'auteur de

1. Judith., (cap. xiii, 17, 18).

2. *Homo natus de muliere brevi vivens tempore repletur multis miseriis.* (Job., cap. xiv, 1).

3. *Morbus est perpetus hæc vita* (Serm., lxxiv).

l'Imitation : « O homme, tourne-toi vers le ciel, ou vers la terre, sors de toi-même, rentre en toi-même, tu rencontreras partout la douleur »[1]. — Avec la sainte Église : « Nous sommes gémissants et pleurants dans cette vallée de larmes : *Gementes et flentes in hac lacrymarum valle* »[2].

Nous souffrons dans notre pauvre corps, en butte aux injures du temps, en proie à la misère, aux langueurs, aux défaillances, aux maladies, aux infirmités incurables. Nous souffrons dans notre âme, qui, non seulement entre en communauté de douleurs avec la matière qu'elle anime, mais reçoit des coups qu'elle seule peut porter : appréhensions, ennuis, dégoûts, tristesses, chagrins, angoisses, découragement, désespoir, autant de maux qu'accroît en nous la faculté que nous avons de nous souvenir du passé, de prévoir et de craindre l'avenir.

Nous souffrons, et malheureusement, ce n'est pas toujours vers Dieu que se dirigent nos pensées et nos appels, quand a sonné pour nous l'heure douloureuse. Notre premier mouvement est de nous plaindre, si nous ne murmurons pas.

1. *Converte te supra, converte te infra ; converte te extra, converte te intra, et in his omnibus invenies crucem.* (Lib. ii, cap. 12).

2. Ant. *Salve Regina.*

Sans doute, Dieu ne nous demande pas d'étouffer les soudaines explosions de la nature tourmentée, souvent plus fortes que tous les courages. Bien plus, il nous permet de chercher autour de nous des remèdes aux maux de notre corps, des consolations aux peines de notre âme. Mais il ne veut pas que nous oubliions qu'il est le médecin et le consolateur suprême, et que nous sommes ses enfants. Si nous étions bien pénétrés de la pensée de sa douce et tendre paternité, les premiers coups de la douleur seraient pour nous un avertissement dans lequel nous entendrions cette parole : « *Hora est* » : C'est l'heure de prier.

La science et l'habileté des hommes peuvent soulager nos infirmités, guérir nos maladies, conjurer les crises funestes qui menacent notre vie ; mais combien plus sûre et plus efficace est leur action, si Dieu lui vient en aide par sa grâce ! N'avons-nous pas mille exemples de son intervention bienfaisante ? Et s'il le juge utile à sa gloire et à notre salut, en dépit des pronostics et des arrêts de la science humaine, ne peut-il pas aller, ne va-t-il pas jusqu'au miracle pour protéger notre vie contre les envahissements de la mort ? — Adressons-nous donc à lui, avant de recourir aux hommes ; assurons-nous par la

prière le concours de sa grâce. S'il ne juge pas à propos de guérir notre corps, il fortifiera notre âme par une mystérieuse onction de courage, de résignation, de patience, qui rendra la douleur moins âpre et moins cruelle, et la pénétrera de mérites pour le temps et pour l'éternité.

D'autre part, quand c'est l'âme qui souffre, nos yeux suppliants cherchent un ami, et font parler leurs larmes pour lui dire : — Veux-tu pleurer avec moi ? — « Alors, dit le vieux Pline, nous éprouvons une sorte de volupté à souffrir, dès que nos larmes tombent dans le sein de celui qui nous aime : car là, il y a toujours encouragement et indulgence » [1]. Toutefois la consolation humaine ne nous procure qu'un allégement passager, après quoi nos maux deviennent plus cuisants et plus insupportables. La consolation humaine, c'est la perle de rosée qui tombe dans le calice d'une fleur languissante, après de longs jours de sécheresse, mais non la pluie bienfaisante qui baigne sa racine et lui rend la vie. — La consolation humaine, c'est la goutte d'eau que le cerf rencontre dans le creux d'un rocher, mais non l'onde courante où il se plonge et se réconforte. — La consolation humaine, c'est

1. *Est quædam dolendi voluptas, præsertim si in amici sinu defleas, apud quem vel laus sit parata, vel venia.* (Lib. viii).

une nuit froide et étoilée, mais non le jour, avec sa pleine lumière et sa douce chaleur.

Et puis, il y a des douleurs intimes près desquelles les hommes sont impuissants. Jésus-Christ, dans son agonie, a cherché la consolation près de ses apôtres ; ne l'ayant pas trouvée, car ils ne comprenaient rien à l'excès de ses maux, il a eu recours à Celui qu'on nomme le *Père des miséricordes, le Dieu de toute consolation.* Comme il l'appelle en son âme désolée : — Père ! Père ! — C'est ainsi que doit faire l'âme chrétienne. Dieu seul suffit à sa douleur, Dieu seul peut la calmer. Elle l'implore, et aussitôt, elle croit entendre, au milieu des tempêtes qui l'agitent, comme une céleste harmonie. Ses puissances inférieures sont dans le trouble, mais doucement émues par le souffle de Dieu, ses puissances supérieures frémissent et chantent, comme les cordes d'une harpe abandonnée que la brise caresse. Elle souffre, mais la parole intime de Dieu, répondant à sa prière, descend en elle comme une onction sacrée qui noie la douleur dans des flots de mystérieuse suavité. Elle souffre, mais les anges qui l'ont entendue viennent lui dire au nom de Dieu : « *Euge ! Euge !* — Courage ! Courage ! âme bonne et fidèle ! » Elle souffre, mais son Maître, son Sauveur, son

Jésus agonisant, accourt à son appel, s'approche, l'embrasse, et la presse avec amour sur son cœur martyrisé. Elle souffre, mais la grâce lui fait comprendre que ce n'est que pour un temps. L'éternité est devant elle, elle y voit un « poids immense de gloire, récompense de ses tribulations passagères » [1]. Elle souffre, mais elle s'écrie joyeusement : « Dieu qui console les humbles, nous a consolés : *Qui consolatur humiles consolatus est nos Deus* » [2].

Hora est : C'est encore, c'est surtout l'heure de prier, quand nous avons reçu de Dieu quelque grand témoignage de sa bonté. Nous avons recours à lui aux heures où nous sentons le besoin de ses lumières, de son assistance, de ses paternelles libéralités, de ses consolations. S'il nous exauce, n'avons-nous plus rien à lui dire ? — N'a-t-il pas droit à la prière de notre cœur reconnaissant ? — Pouvons-nous connaître ses dons, sans les reconnaître, c'est-à-dire sans les retourner à leur principe sous la forme d'un acte libre ? — Parce que cet acte libre est une réponse gracieuse de notre âme à un acte gracieux, nous l'appelons l'action de grâces.

1. *Quod est momentaneum et leve tribulationis nostræ... æternum gloriæ pondus operatur.* (II Cor., cap. x, 17).
2. II Cor., cap. vii, 6.

Comme la prière de demande est un de nos premiers besoins, l'action de grâces est, avec l'adoration, un de nos premiers devoirs ; nous l'avons prouvé dans les deux premiers chapitres de ce traité. Si nous ne comprenons pas ce devoir en le considérant de son côté le plus noble, ayons au moins égard à nos intérêts. C'est une loi que le bienfait retourne au bienfaiteur, c'est aussi une loi que le bienfaiteur se montre d'autant plus généreux qu'il est plus fréquemment et plus sincèrement remercié. « Rendre grâces, disait un auteur païen, c'est le meilleur moyen de demander : *Efficacissimum genus est rogandi gratias agere* » [1]. — Il avait raison.

La reconnaissance pousse aux bienfaits tandis que l'ingratitude en tarit la source. « C'est, dit saint Bernard, un vent brûlant qui dessèche la rosée de la miséridorde, et les torrents de la grâce » [2]. — Un pieux et grave auteur, Rupert [3], se demande « si le premier homme eut pour Dieu tous les sentiments de reconnaissance dont son cœur devait être rempli, pour les grands biens qu'il avait reçus ; s'il n'oublia pas trop

1. Plin., *in panegyr. Trajan.*

2. *Ventus urens, siccans sibi... rorem misericordiæ et fluenta gratiæ* (Serm. lii, *in Cant.*).

3. *In Genes.*, (Lic., cap. 39).

vite, dans un retour égoïste sur son bonheur, l'infinie libéralité de son Créateur, s'il ne négligea pas le devoir de l'action de grâces ; si sa chute et tous les maux qui, depuis, ont envahi le monde, ne sont pas la punition d'une première ingratitude ? » — Nous n'avons point à sonder ici ce mystère. Tenons-nous-en aux enseignements de l'auteur de l'Imitation : « L'homme fait mal, dit-il, lorsqu'il ne rend pas à Dieu, par l'action de grâces, tout ce qu'il a reçu de lui. Les dons de la grâce ne connaissent plus le chemin de nos âmes, parce que nous sommes ingrats envers leur auteur, et que nous négligeons de les faire remonter à leur première source ; car toujours, Dieu répand ses bienfaits sur ceux qui le remercient dignement... Donnez donc à Dieu ce qui vient de Dieu, rendez-lui grâces pour grâces : « *De Deo quod Dei est... Deo gratias, pro gratias tribue* »[1].

Voilà qui est clair : l'action de grâces est un devoir dans l'accomplissement duquel les plus chers intérêts de notre vie sont engagés. Sommes-nous fidèles autant qu'il faut et quand il faut à ce devoir ? — Malheureusement non. Si saint Bernard revenait parmi nous, il pourrait tonner

1. Imit., (Lib. ii, cap. x).

encore contre ce qu'il appelle le méchant vice de l'ingratitude et s'écrier : « Hélas ! hélas ! on ne trouve personne qui rende grâce à Dieu, ou, du moins, que j'en vois peu qui me paraissent remercier Dieu comme il faut, de tous les bienfaits qu'ils ont reçus »[1]. — « Ils deviennent, selon la parole de saint Irénée, des vases réprouvés où Dieu verse ses rigueurs. S'ils étaient reconnaissants, ils deviendraient des vases d'honneur remplis des dons de la bonté de Dieu et les instruments de sa gloire »[2].

Soyons des vases d'honneur, toujours prêts à recevoir de nouvelles faveurs du ciel ; et pour cela, n'oublions jamais de remercier Dieu chaque fois qu'il répond à nos demandes, par quelque grâce, soit pour notre corps, soit pour notre âme.

Faisons mieux : que ce soit pour nous l'heure de la prière reconnaissante, chaque fois que le souvenir ou la réflexion nous met en présence des innombrables bienfaits de Dieu. Répondons pieusement et généreusement à cette invitation

1. *Heu ! Heu ! Non invenitur qui agat gratias Deo... Paucos admodum novimus qui dignas super acceptis beneficiis gratias agere videantur.* (Serm. lii, *in Cant.*).

2. *Exceptorium divini judicii homo ingratus ! Exceptorium divinæ bonitatis et organum glorificationis ejus homo gratus.* (*Adv. hæres.*, Lib. iv, cap. 24).

de l'apôtre : « *Gratias agentes semper pro omnibus*[1]. *In omnibus gratias agite*[2] : Pour toutes choses, et en toutes choses, rendez grâces à Dieu ».

Pour toutes choses, c'est-à-dire pour tous les bienfaits de la nature : pour l'être que nous avons reçu, pour la vie qui nous est à chaque instant conservée, pour la lumière qui éclaire nos pas, pour l'air que nous respirons, pour la nourriture qui soutient notre existence, pour le vêtement qui couvre notre nudité, pour les services que nous rendent les créatures, pour l'esprit que nous avons, si petit qu'il soit, pour les affections qui réjouissent notre cœur, pour la liberté qui fait de nous les êtres les plus nobles de ce monde, pour toutes les attentions et interventions de la providence dans notre vie. On dit que Platon remerciait chaque jour la divinité de ses bienfaits, et particulièrement de trois choses : de ce qu'il était homme, de ce qu'il était né chez les Grecs et non chez les barbares, de ce qu'il vivait du temps de Socrate, dont les sages leçons avaient formé son intelligence et son cœur. Si cela est vrai, quelle honte pour nous, chrétiens, d'être devancés par ce philosophe dans l'accom-

1. Ephes., cap. v, 20.
2. I Thess., cap. v, 8.

plissement d'un devoir dont nous devrions bien mieux que lui comprendre l'importance.

Pro omnibus : Rendons grâce à Dieu pour toutes choses, c'est-à-dire pour tous les bienfaits de la grâce : Pour la visite du Verbe Incarné, pour ses révélations, pour ses douleurs, pour son sang, pour sa mort, pour le trésor infini des mérites qu'il nous a laissé, pour notre vocation chrétienne, pour les secours que nous allons puiser dans les sacrements, pour les dons de l'Esprit-Saint, pour les bonnes inspirations qui nous éclairent, pour les saintes affections qui nous préservent de la fascination des choses terrestres, pour les consolations qui adoucissent nos peines, pour les grâces actuelles qui nous empêchent de succomber à la tentation, et qui nous poussent à toutes sortes de bonnes œuvres, pour les péchés dont Dieu nous préserve, et surtout pour l'immense miséricorde avec laquelle il nous pardonne si souvent nos si nombreuses fautes. Nous sommes pécheurs, nous avons mérité maintes fois de disparaître sous les coups de la justice divine, et cependant, nous vivons encore, tranquilles, heureux, peut-être ; comment notre vie ne serait-elle pas un continuel *Deo gratias ?*

Pro omnibus : Rendons grâces à Dieu pour

toutes choses : Non seulement, pour toutes les peines qu'il nous a épargnées, mais encore, (nous pouvons bien dire cela à des chrétiens), pour toutes les peines qu'il nous envoie. Trop préoccupés de nos maux, trop ignorants de ce qu'il y a en nous de puissance pour le mal, trop aveuglés sur la gravité de nos fautes, trop oublieux des exigences sacrées de notre vocation, nous ne comprenons rien au mystère de la douleur, et notre âme se laisse aller facilement au murmure ; mais si nous voulions quelque peu réfléchir, nous reconnaîtrions la miséricorde de Dieu dans ce qui nous afflige. Pour ceux dont une vie prospère serait remplie de vices, ou, du moins, d'une honteuse mollesse, la douleur est un bienfait. Pour ceux qui ont mérité, par leurs péchés, les inénarrables souffrances d'une autre vie, et qui peuvent s'en préserver, en endurant patiemment les maux de la vie présente, la douleur est un bienfait. Pour tous les chrétiens dont le devoir est de marcher sur les traces sanglantes du Sauveur, et de ravir le ciel par la violence de leurs efforts, la douleur est un bienfait. Ne soyons donc pas ingrats à son égard, mais, avec saint Jérôme répétons ces vaillantes paroles : *Christianorum propria virtus est etiam in iis quæ adversa putent referre gratias Crea-*

tori : C'est le caractère propre du Chrétien de rendre grâces à Dieu même pour les adversités.

Pro omnibus : Rendons grâces à Dieu pour toutes choses : — C'est-à-dire pour les créatures sans raison, comblées de biens qu'elles ne connaissent pas, et que, par conséquent, elles ne peuvent pas reconnaître.

Les pauvrettes font pourtant ce qu'elles peuvent pour remercier leur Créateur. La fleur, comme un encensoir, lui envoie ses parfums ; l'oiseau laisse tomber de son gosier les notes perlées ou vibrantes, joyeuses ou mélancoliques de sa petite voix ; le vent murmure dans les grands arbres, l'océan monte, s'abaisse, et remonte avec un bruit majestueux ; éveillée par l'aurore, bercée par le crépuscule, la nature est pleine de cantiques. Mais dans ces cantiques, il n'y a pas d'âme. Prêtons notre âme à la nature, et disons avec l'aimable François d'Assise : « Je vous rends grâces, ô mon Dieu, pour ma sœur l'alouette à qui vous avez donné une si joyeuse voix, et qui trouve dans les sillons les grains égarés dont elle nourrit elle et sa chère couvée. Je vous rends grâces pour ma sœur la brebis, si chaudement vêtue par votre providence ; pour elle, je vous remercie des pâturages qu'arrosent vos ruisseaux, que fécondent vos pluies et vos

rosées. Je vous rends grâces pour mon frère, le soleil, et vous remercie de la belle robe de lumière dont vous l'avez paré. Je vous rends grâces, ô Père Céleste, pour toutes mes sœurs les créatures, et vous remercie des biens dont vous les avez comblées ».

Pro omnibus : Rendons grâces pour les pécheurs oublieux et ingrats qui ne regardent jamais la main d'où viennent les bienfaits dont ils jouissent. Ne permettons pas que ces bienfaits soient à jamais méconnus.

Pro omnibus : Rendons grâces pour tous les dons exquis et sublimes de la libéralité divine : les grâces, les vertus, les mérites, la gloire des saints. Ils sont de notre famille, et tout ce qui entre dans notre famille nous appartient. Tous les biens de l'humanité sont un seul bien que l'humanité doit reconnaître par un immense *Deo gratias.*

Deo Gratias ! Oh ! la bonne, la sainte, la puissante prière ! » C'est ce qu'il y a de meilleur au monde, dit saint Augustin ; on ne peut rien dire de plus court, rien entendre de plus joyeux, rien comprendre de plus grand, rien faire de plus fructueux : « *Hoc nec dici brevius nec audiri lætius, nec intelligi grandius, nec agi fructuosius quam Deo gratias* ».

Nous lisons dans la vie de saint Antonin qu'un paysan des environs de Florence eut un jour l'idée de lui faire un cadeau.

Revêtu de ses plus beaux habits, il s'achemina vers la ville, emportant avec lui une corbeille de fruits magnifiques qu'il offrit avec de grandes révérences. Le présent était honnête et méritait une récompense. Malheureusement saint Antonin, comme tous les grands donneurs, était rarement muni d'argent. Ce jour-là, il fut pris au dépourvu, et dut se contenter de dire avec un aimable sourire : *Deo gratias.* Les yeux ébahis du paysan qui attendait autre chose, semblaient dire au bon archevêque : *Deo gratias !* Qu'est-ce que c'est que cela ? Saint Antonin voyant sa déconvenue, voulut lui montrer le prix de l'action de grâces. Il fit apporter une balance, mit dans l'un des plateaux la corbeille et les fruits, dans l'autre, un petit parchemin sur lequel il écrivit : *Deo gratias.* Le paysan souriait à ces apprêts ; mais grande fut sa stupéfaction quand il vit le parchemin enlever triomphalement panier, pommes et poires. Il rentra en lui-même, se crut suffisamment payé de son cadeau par la leçon qu'il venait de recevoir, et résolut de remercier Dieu de ses dons, mieux qu'il ne l'avait fait jusqu'alors. Profitons, comme lui, de la leçon que

nous donne saint Antonin, et, fidèles au souvenir des bienfaits de Dieu, multiplions les prières de notre reconnaissance.

Allons plus avant, et disons : « *Hora est semper* : C'est l'heure de prier toujours ». Car ne pouvons-nous pas faire de toute notre vie chrétienne une prière ?

« Les formules, dit saint Thomas, et l'application de l'esprit à la considération et à la contemplation des choses divines, ne peuvent pas durer toujours, mais la religieuse intention et l'amoureux désir d'ordonner notre vie et toutes nos actions au service et à la gloire de Dieu, peuvent et doivent être continuels » [1]. Saint Paul ne nous dit-il pas : « *Sive manducatis, sive bibitis, sive aliud quid facitis, omnia in gloriam Dei facite* [2] : Soit que vous mangiez, soit que vous buviez, soit que vous fassiez toute autre chose, agissez en tout cela pour la gloire de Dieu ».

D'où il suit que nos actes les plus vulgaires, habituellement pénétrés par de religieuses intentions, peuvent devenir des louanges, des actions de grâces, des appels incessants faits à la pa-

1. Cf. Summ. Theol., IIa IIae, quæst. lxxxiii, a. 14.
2. I Cor., cap. x, 31. (Cf. Col., cap. iii, 17).

ternelle bonté de Dieu, pour attirer sur nous ses complaisances, et obtenir des grâces de perfectionnement.

« Tant que l'homme oriente sa vie vers Dieu, dit saint Thomas, il prie »[1]. En cela l'angélique docteur est d'accord avec les saints et les pieux auteurs qui nous enseignent « que toute la vie d'un homme juste est une grande et continuelle prière[2] ; — qu'on ne cesse pas de prier si l'on ne cesse pas de bien faire, et qu'on prie mieux par le cœur et les bonnes œuvres, que par la bouche[3] ; — que les bonnes œuvres sont des psaltérions qui chantent la gloire de Dieu[4] ; — que l'homme de bonne volonté qui rapporte à Dieu toutes ses œuvres pour lui faire honneur, est toujours en prière »[5].

« Faites si bien chanter votre vie, dit saint

1. *Tamdiu homo orat, quamdiu vitam suam in Deum ordinat.* (In Epist. ad Rom., cap. I, lect. 5).

2. *Totam viri sancti vitam suam aliquam magnam esse continuam orationem* (Orig., de Orat., n° 12).

3. *Non desinit unquam orare qui non desinit benefacere : plus est enim orare corde et opere quam ore* (S. Bonav., De uno confessore, serm. XXVII).

4. *Opus nostrum psalterium est : quicumque manibus operatur opera bona psallit Deo* (S. August., in Psalm., XLI, n° 2).

5. *Homo bonæ voluntatis qui semper bona agit, et cuncta sua opera refert ad honorem Dei, semper orat* (Ludov. Bles., Conclav., cap. X, § 3.

Augustin, qu'il n'y ait jamais de silence. — Louez Dieu, non seulement par vos paroles, mais faites chanter le psaltérion de vos bonnes œuvres. Et ainsi, vous louez Dieu en traitant vos affaires, vous louez Dieu en vous reposant sur votre lit ; vous louez Dieu en dormant, et quand ne le louez-vous pas ? »[1]

Heureux le chrétien dont la vie est ainsi ordonnée ! S'il sent fléchir ses religieuses intentions et languir ses amoureux désirs, il les redresse et les réveille par l'acte même de la prière, et redonne à ses actions leur habituelle harmonie, pour accomplir ce précepte du Sauveur : « Il faut prier toujours et ne jamais cesser de prier : *Oportet semper orare et non deficere* »[2].

1. *Vita sic canta, ut nunquam sileas... si ergo laudas, non tantum lingua canta, sed etiam assumpto bonorum operum psalterio. Laudas cum agis negotium, laudas cum cibum et potum capis, laudas cum in lecto requiescis, laudas cum dormis ; et quando non laudas ?* (In Psalm., CXLVI, n° 2).

2. Luc, cap. XVIII, 1.

XII

EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE

CHAPITRE XII

EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE

De toutes les considérations que nous avons faites, jusqu'ici, il faut conclure que la prière est, à la fois, un devoir et un besoin : — Un devoir, parce qu'elle est le témoignage d'une dépendance que nous ne pouvons méconnaître sans déshonneur ; — un besoin, parce qu'il dépend d'elle que nous soyons traités, dans notre misère, d'une manière conforme à la dignité de notre nature raisonnable, par le souverain dispensateur de tous les dons. S'il nous continue, malgré nos oublis et notre indifférence, ses paternelles libéralités, il nous traite à l'égal des idiotes créatures qui ne savent rien lui demander, et que, cependant, nous dit l'Écriture, il remplit de ses bénédictions ; si, au contraire, ses bienfaits répondent à nos prières comme à un contrat qu'il a scellé de ses promesses, il nous traite en hommes ; c'est à nous de choisir.

Au devoir et besoin de la prière correspondent certaines conditions de formes, de qualités, d'objets, de temps, lesquelles remplies, il ne nous reste plus qu'une chose à dire : c'est que la prière est une force, et de toutes les forces humaines, la plus grande, la plus noble, la plus salutaire, qui se puisse concevoir. La marche logique de notre étude nous a amenés à signaler certains effets de la prière ; mais nous ne nous sommes pas encore appliqués à l'étude spéciale de cette vérité : la prière est une force. — C'est ce que nous allons faire dans ce chapitre.

On connaît la mesure et l'importance d'une force par son efficacité. Ce qui ne peut faire que de petites choses, est une petite force ; ce qui peut faire de grandes choses, est une grande force. Or, que la prière soit douée d'une puissante efficacité, c'est un fait notoire, un fait d'une incontestable évidence.

De même qu'il n'y a pas, qu'il n'y a jamais eu de peuple sans Dieu, il n'y a pas, il n'y a jamais eu de peuple sans prière. Nous avons sommairement exposé l'histoire à ce sujet, dans notre chapitre de la Prière publique ; nous n'y reviendrons pas. Appliquons-nous seulement à cette considération : — que la prière, au milieu

des ruines physiques et morales qui se sont succédé dans la longue vie du genre humain, ne s'est maintenue à l'état d'habitude religieuse, que parce qu'elle est une force. Si elle n'eût été qu'un devoir, on l'eût plus facilement oubliée ; mais parce qu'elle est une force, on conçoit que l'humanité ne s'en soit pas dessaisie, et qu'elle l'ait constamment tenue en réserve pour les circonstances critiques où toutes les autres forces lui feraient défaut.

Que la prière soit une force, qu'elle soit douée d'une efficacité propre, d'un genre mystérieux et relevé, c'est donc une croyance populaire, disons plus, une croyance humanitaire que ne pourra jamais détruire le scepticisme le mieux armé. Nous autres chrétiens, nous avons foi dans cette force, parce que l'ayant plus souvent mise en œuvre, nous en avons plus souvent constaté la salutaire et merveilleuse efficacité.

Voyons donc de quelle manière la prière est efficace, quelles sont les raisons et l'économie divine de son efficacité.

§ I

Dieu n'est point un être égoïste ; en recherchant son propre bien dans nos actes, il ne nous défend pas d'y trouver le nôtre. Or, la prière, avant même qu'elle soit une demande précise, capable de déterminer la bonté divine à quelque bienfait, est douée d'une efficacité intrinsèque et immédiate dont il faut tenir compte.

D'abord, quand elle est bien faite, elle produit le mérite, parce que c'est un acte bon, un acte qui procède de la plus haute des vertus morales, la religion, un acte que Dieu ne peut pas laisser sans récompense. Il est dit de Dieu qu'il recueille le bien qui se fait ici-bas, avec plus de soin que l'homme des champs ne recueille les épis qu'il a fauchés, et le grain que, sur l'aire, il sépare d'une paille inutile, pour le placer avec honneur dans ses greniers.

Que sera-ce donc de nos prières ? Quelles qu'elles soient : adoration, action de grâces, expression d'un désir, elles deviennent notre bien, en même temps qu'elles sont le bien de Dieu ; car nous pouvons nous reposer sur cette noble assurance qu'un devoir a été accompli, qu'une vertu s'est manifestée, que nous avons

produit un acte dont l'efficacité propre est d'attirer sur nous un regard bienveillant de la divinité, et, pour une âme vraiment religieuse, c'est beaucoup que cette assurance.

Cependant, l'efficacité intrinsèque et immédiate de la prière ne se borne pas à l'acquisition pure et simple d'un mérite. Il y a dans le seul fait d'un homme qui cherche Dieu et se met en rapport avec lui, comme une vertu mystérieuse qui pénètre sa vie et y opère de merveilleux changements. Ce n'est pas encore la main de Dieu qui le touche, ce n'est pas encore un don qu'on lui fait, ce n'est pas encore la grâce qui s'ajoute à ses forces, ce n'est pas encore un écoulement de la vie divine dans sa propre vie ; c'est un phénomène intime qu'on ne peut guère analyser et qu'on ne nomme qu'avec peine : une sorte de transformation, aussi salutaire qu'admirable, qui résulte de l'élévation de notre âme vers une région plus pure, plus sereine, plus lumineuse, plus vaste que celle qu'elle habite ici-bas, et de l'épanchement de notre cœur dans un abîme profond, immense, infini, qui peut tout recevoir, sans jamais être comblé.

La prière est l'élévation de notre âme vers Dieu, c'est-à-dire qu'elle nous dégage de l'étreinte grossière des créatures, et nous satis-

fait par les affinités supérieures de notre être.

Placés entre deux mondes, le monde de l'esprit et le monde de la matière, nous penchons vers ce dernier avec tant de violence, que notre vie semble devoir y être engloutie. Ce serait fait de notre grandeur si une force mystérieuse ne saisissait notre âme, pour l'enlever vers cet être pur et parfait qui est l'universelle patrie des esprits. Là, cette immatérielle partie de nous-même, où se forme la pensée et l'amour, respire plus à l'aise, et les ondes invisibles, qui l'entourent et la pénètrent, la préservent de l'étouffement auquel semble la condamner le perpétuel embrassement d'un corps mortel ; là, elle se trouve réjouie par des rencontres fortunées qui l'unissent plus intimement à ce qu'elle aime d'un véritable amour. Dieu est l'universelle patrie des esprits ; c'est donc en lui qu'ils peuvent se donner rendez-vous, en lui qu'ils peuvent se consoler des douleurs de la séparation et des tristesses de l'absence. O mort, que de vies chères tu nous a ravies ! O instable fortune des choses humaines, que d'amis tu as jetés loin de nous ! Notre œil attristé les cherche partout, notre voix les appelle ; c'est en vain, rien ne répond à nos désirs inquiets. Mais que nous quittions cette terre, que nous nous jetions dans

votre sein, ô mon Dieu ! il n'y a plus de froide tombes, plus de distances ennemies de notre amour. A mesure que nous nous rapprochons de vous, ceux que nous avons aimés vienne ı au devant de nous, et nous leur donnons à tou en vous embrassant, le baiser de notre prière.

La prière est encore l'épanchement de notr cœur. Ainsi va le cœur humain, que ses joies comme ses douleurs, ses gloires comme ses hontes, en tombant goutte à goutte, finissent par s'amasser entre des rivages qui ne les peuvent plus contenir. On cherche autour de soi des abîmes pour y répandre le trop plein de son cœur ; mais rien ! rien que des cœurs fermés ou déjà remplis, rien que des cœurs que l'on étoufferait en s'allégeant un peu, rien que des cœur qui, après avoir reçu une fois nos confidences nous font subir le martyre de leur ennui et de leur froideur, rien que des cœurs dont les parois se touchent, — rien ! — Point de ces abîmes dont nous avons besoin pour recevoir les flots qui nous tourmentent. Et pourtant il faut que nous nous épanchions, et nous sommes seuls, tout seuls. Ah ! la solitude est aux cœurs trop remplis une mortelle compagne. Où irons-nous Mon Dieu, où irons-nous ? Nous venons de nommer Dieu, comme le nomment d'instinct ceux

qui cherchent en lui un suprême refuge, quand ils ploient sous le fardeau de leurs émotions. Voilà l'abîme ! Voilà le cœur toujours ouvert, toujours profond, toujours puissant, toujours ami, toujours infini, qui peut recevoir sans lassitude les épanchements du cœur humain ; les flots de joie, d'enthousiasme, de tristesse, de larmes, de honte, de repentir, mille fois chassés par la prière, du lit trop étroit qui ne pouvait plus les contenir. Et quand il n'a rien donné encore, c'est assez qu'il ait reçu, pour que notre vie sorte d'auprès de lui, transformée.

Eh oui ! si c'est vers Dieu que notre âme s'élève quand tout nous sourit, quand nous marchons d'un pas tranquille et assuré sur le chemin du bonheur ; si c'est en lui que l'esprit tressaille et que le cœur triomphe ; si la prière vient lui faire l'humble et filiale confidence de nos joies, ces joies sont épurées, et n'ont plus à craindre que la sensualité, l'orgueil, l'égoïsme les déflorent, les corrompent et les changent, parfois, en amertume et en dégoût.

Dieu ! — Il entend, sans impatience et sans ennui, les gémissements de l'âme éplorée et les sanglots du cœur trahi. Il ne renvoie pas, froides et glacées, les larmes qu'on répand en son sein paternel. A celui qui s'écrie : — Je

souffre ! — il ne répond point, comme nous, par un mortel : — Qu'y puis-je faire ? — S'il se tait, c'est que son adorable bonté veut tout savoir, tout entendre et tout prendre. Et quand, de nos lèvres lassées s'échappe ce dernier cri : « Mon Dieu, voilà tout » ! — notre cœur est déjà soulagé et se retire consolé. On demandait à une sainte fille éprouvée par toutes sortes de tribulations, qui sortait rayonnante de sa prière, ce qu'elle avait fait de ses larmes : « Je les ai mises quelque part, disait-elle naïvement, quelque part où elles sont bien cachées, bien gardées ; plus jamais elles ne reviendront ; et si Dieu m'en envoie d'autres demain, j'irai les déposer dans son cœur. C'est là que sont mes douleurs d'aujourd'hui ».

Dieu ! — Il voit notre âme aux prises avec les implacables, perfides et opiniâtres ennemis de notre vertu et de notre bonheur : — le démon, le monde et les passions. Il connaît notre faiblesse et nos défaillances. Mais parce qu'il compte sur l'efficacité de la prière, il attend que, dans un moment de religieuse intimité, nous lui racontions les secrets tourments de nos luttes ; et quand il n'a rien dit encore, notre âme revient de cette confidence, apaisée et fortifiée.

Dieu ! — Il est le juge du pécheur, mais il est aussi son père. Heureux le pécheur qui n'a pas

oublié cela ! C'est aux pieds de ce père miséricordieux qu'il prosterne sa honte ; c'est sur ses mains bénies qu'il pleure et désavoue ses fautes ; c'est sur son cœur compatissant qu'il étouffe les sanglots de son repentir ; c'est à tous les échos de sa miséricorde qu'il jette ces cris suppliants : « Mon Dieu ! mon Dieu, ayez pitié de moi » ! Et bien qu'il n'ait pas encore reçu, dans un signe sacré, l'assurance du pardon, il se sent comme régénéré, et se croit capable de vivre désormais d'une vie meilleure et plus pure. C'est à lui que nous pouvons appliquer cette parole d'un philosophe contemporain : « La prière, sans être encore la vertu, est le commencement de toute vertu ». — « Prier, bien prier, c'est être prêt à bien vivre, dit saint Augustin : *Recte novit vivere, qui recte novit orare* ».

Et voilà l'efficacité intrinsèque et immédiate de la prière. Par sa propre vertu, elle relève, épure, soulage, console, fortifie, transforme l'âme humaine. Il faudrait donc prier, ne serait-ce que pour obtenir ces premiers et salutaires effets du commerce de l'âme avec Dieu.

Mais la prière est forte, ailleurs que dans les profondeurs de notre âme. Elle est forte sur celui que nous appelons le fort par excellence, sur

Dieu lui-même, qu'elle sollicite, presse et dont elle détermine les bienfaisantes interventions, sans que, pour cela, fléchissent ses adorables perfections [1]. Nous sommes faibles et misérables par nature, des prodiges de faiblesse et de misère, depuis que nous avons subi les mortelles atteintes du péché, et voilà que Dieu nous met en mains, une arme sacrée qui triomphe de ses justes rigueurs, une clef mystérieuse qui ouvre et qui ferme, donne issue à tous les biens et arrête tous les maux.

Pouvons-nous mieux peindre l'efficacité extérieure de la prière, que par cette belle et énergique figure d'une invocation de l'Église : « *O clavis David, qui aperis et nemo claudit, claudis et nemo aperit :* O clef de David ! qui ouvrez, et personne ne ferme après vous, qui fermez, et personne n'ouvre après vous » [2]. — Voilà la prière ! Le cœur de Dieu est là-haut, assis sur les montagnes de l'éternité, comme une forteresse, à la fois bienfaisante et meurtrière. Il y a d'un côté, les portes de la bonté, de la miséricorde et des bienfaits ; d'un autre, les portes de la justice, de la colère et des fléaux. Qui ou-

1. Cf. Chapitre II. PRIÈRE DE DEMANDE.

2. Antienne de l'Avent.

vrira les unes et fermera les autres ? — La clef de David, la prière.

De trop longues pluies vont noyer les espérances de notre travail, ou bien la terre desséchée ouvre ses flancs meurtris, et crie : J'ai soif. La nature languit et va mourir. — O clef de David, ouvrez-nous les portes par où s'épanchent les chaudes ardeurs ou les ondes bienfaisantes qui donnent à nos champs la fertilité et l'abondance !

Frappé aux sources de la vie, le corps du travailleur, de nos parents, de nos amis, tombe sur un lit de souffrances et se consume dans une lente agonie. Et nous-mêmes, nous sommes voués à l'influence de tant de forces ennemies, que nos foyers domestiques semblent faits pour donner l'hospitalité à toutes les douleurs. — O clef de David, ouvrez-nous les portes par où descend cette mystérieuse vertu qui donne à notre sang de riches ondes, à notre cœur des palpitations fortes et réglées, et qui peut guérir toutes les infirmités humaines. Que si ces portes rebelles refusent de s'ouvrir, allez plus loin ; plus loin, vous ouvrirez les portes de la résignation, de la patience et des divines consolations.

Que de peuples sont assis dans l'ombre de la mort ! Que de pécheurs marchent sans crainte et sans remords dans la nuit de l'erreur et du

crime ! Que d'âmes infortunées, épuisées par les combats de la vie morale, poussent des cris de détresse, et se plaignent de leurs défaillances et de leurs défaites ! Que d'âmes généreuses, ardentes, inassouvies dans leurs désirs de perfection et de sainteté, ont besoin d'un secours divin pour accomplir leurs grandes missions d'amour et de dévouement !

O clef de David, ouvrez à tous les portes de lumière et de force, par où se précipitent les grâces qui éclairent les égarés, tourmentent les indifférents, abattent les audacieux, brisent les endurcis, encouragent ceux qui luttent, fortifient ceux qui faiblissent, relèvent ceux qui tombent, soulèvent et poussent en avant les âmes de bonne volonté, dans les voies ardues que couronnent les sommets sacrés de la sainteté !

Les nations ont péché, et Dieu laisse dormir sa bonté dédaignée, pour ne plus nous montrer que sa justice. Malheur à nous, voici les fléaux ! C'est la guerre, c'est la famine, c'est la peste ; ce sont les tourbillons des vents déchaînés, les grandes eaux qui ont rompu leurs digues ; ce sont les feux de la terre ébranlée et du ciel déchiré ; c'est tout ce qu'il faut pour détruire un peuple, et faire oublier jusqu'à son nom. Le châtiment est proche, ô peuples qui n'y pensez

pas. Si ce n'est pas pour aujourd'hui, ce sera pour demain, et demain, vous ne serez plus. — Mais non, mais non. — O clef de David, fermez, fermez les portes par où vont s'échapper les saintes colères de Dieu, et refoulez dans son sein l'orage qui doit fondre sur nous. Que si nous devons être châtiés, eh bien, vous ouvrirez à notre honte et à notre repentir, les portes saintes par où descendent la résurrection et la liberté des peuples.

Ouvrez, fermez ! Dieu ne sait pas mêler pour vous les fortes serrures qui protègent, au centre de sa vie, les trésors de sa bonté et de sa justice. Ouvrez, fermez; fermez, ouvrez, vous êtes toute-puissante.

Que signifient ces appels ? — Est-ce un jeu de notre imagination exaltée ? — Non. — C'est une ode que chante notre mémoire, un raccourci d'une histoire immense, dont chaque page nous raconte les étonnants et admirables effets de la prière. — Elle a commandé à la nature et contrarié ses lois. Elle a multiplié les merveilles, pour guérir les maux de l'âme et du corps ; elle a transformé les ennemis de Dieu en apôtres de sa gloire ; elle a inondé de lumières des âmes ignorantes et naïves, et les a élevées jusqu'à la plus sublime science ; elle a allumé dans

les cœurs généreux les saintes flammes d'amour, d'où procèdent les héroïques dévouements, et les nobles sacrifices; elle a ouvert les yeux des aveugles et les oreilles des sourds; elle a fait parler les muets et marcher les paralytiques; elle a arrêté les envahissements de la mort, et ressuscité ses victimes; elle a calmé la fureur des flots, et fait rentrer les laves des volcans dans leur cratère; elle a conjuré les fléaux, vaincu les armées, sauvé les villes et les peuples qui ont perpétué, par des monuments et des fêtes religieuses, le souvenir de sa puissance.

On peut lire tous ces faits dans l'histoire du peuple de Dieu, les annales de l'Église, et la vie des Saints. Ils sont si nombreux, si extraordinaires, si merveilleux, qu'on est en droit de dire, avec un saint Docteur : « En face de la toute-puissance justicière et bienfaisante de Dieu, l'homme, armé de la prière, est une toute-puissance suppliante : *Omnipotentia supplex* ».

Pauvre humanité ! C'est toi Jacob ; Jacob couché sur la poussière du chemin, la tête appuyée sur la pierre de ses douleurs. Pendant le sommeil de tes jours terrestres, le rêve de ta vie passagère et mortelle, tu luttes avec Dieu par la prière ; mais tu ne connaîtras bien ton nom

qu'au réveil de l'éternité. « Tu t'appelles Israël : Fort sur Dieu ».

§ II

Au dedans comme au dehors, la prière est donc une force dont l'efficacité se révèle par toutes sortes de biens. Voilà le fait. Mais nous n'en avons vu jusqu'ici que la superficie ; cherchons-en les raisons, c'est-à-dire, perfectionnons la pratique, la mise en œuvre de notre force religieuse, par la science de cette force.

Et d'abord, la prière est efficace, parce qu'elle correspond à un penchant de la nature divine, qui s'est communiqué à notre nature, et l'honore autant, et plus peut-être, que la raison. — Nous avons tous, ainsi que nous l'avons vu plus haut, l'instinct de la prière ; mais cet instinct serait une superfluité, un non-sens, un mensonge, une inexpliquable bassesse, s'il n'avait pour écho un penchant qu'il met en mouvement, et fait s'incliner un cœur d'homme vers un autre cœur, pour les unir dans un fraternel embrassement. Ce penchant qui peut s'élever jusqu'à la passion, et de la passion jusqu'à la vertu, c'est l'amour, ou, du moins, la pitié.

Ainsi va notre vie commune, ici-bas, par un perpétuel mouvement, de la prière à l'amour, à la pitié ; de l'amour, de la pitié, à la prière. Sans doute, il peut y avoir des prières infâmes, auxquels répondent d'infâmes passions, mais cet exécrable abus n'avilit en rien le consolant échange qui se fait chaque jour des plus puissants instincts et des plus nobles penchants de l'humanité.

Interrogeons notre nature, regardons ce qui se passe autour de nous, partout nous rencontrerons l'amour et la pitié, en réponse à la prière. — Quand la plaintive Esther tombait pâmée aux pieds d'Assuérus, lui demandant sa grâce et celle de son peuple, l'amour lui répondait par une royale amnistie. Quand l'épouse de Coriolan couvrait de baisers et de larmes les mains sanglantes et victorieuses de son époux, l'amour lui répondait par la délivrance de Rome épouvantée. Quand une mère intercède pour un fils coupable, quand ce fils longuement répudié, embrasse les genoux de son père, l'amour leur répond par un généreux pardon. Qu'un pauvre suppliant implore un chrétien, qu'un affligé lui fasse des confidences, qu'un infirme, un blessé, un mourant, en appellent à son cœur, l'aumône, les consolations, les soins délicats et dévoués,

sont les réponses de l'amour. Notre cœur est-il encore assombri par un reste d'égoïsme ? la pitié au moins, la pitié, aurore de l'amour, nous presse de répondre aux plaintives prières de nos frères. Elle est parfois si forte, qu'elle peut faire des choses que l'amour seul ne ferait pas. Si les créatures sur lesquelles s'étend notre royale domination et qui servent à nos besoins, si le ver de terre que nos pieds écrasent, pouvaient prier et demander grâce, nous leur dirions : « Pauvres créatures du bon Dieu, vous êtes à moi ; je suis maître de votre vie ; mais, par pitié, je veux vous épargner, et vous laisser vivre ». Bref, l'amour et la pitié répondent, de tous côtés, à la prière.

Or, tout ce qu'il y a de bon en ce monde, existe premièrement, éminemment et typiquement en Dieu. Auteur de tout bien, il n'a pu nous donner ce qu'il n'avait pas. Il y a donc un côté de sa grande et belle nature, qui répond à notre prière. Mais ce que nous avons de lui n'est rien, en regard de ce qu'il est et de ce qu'il possède. Dire qu'il a pitié de nous, c'est une expression imparfaite, empruntée à notre imparfaite nature. Dire qu'il est bon d'une adorable bonté, dire que son cœur est pour nous sympathique et tendre, comme le cœur d'un père, ce

n'est pas assez. Dieu nourrit éternellement dans son sein un amour infini, une immense et indéfinissable compassion pour la misère. Il la recherche, il s'incline, il se laisse tomber vers elle, et si ses perfections n'étaient invulnérables, il souffrirait de notre misère. L'Écriture chante son nom avec une sorte d'emphase : « Il est miséricordieux, et encore miséricordieux : *Misericors et miserator Dominus* » [1] ; c'est-à-dire que son cœur se donne tout entier à notre indigence, à notre impuissance, à nos misères, et qu'il est prêt à tout pour nous en guérir ; ce qui, dit saint Thomas, convient excellemment à sa parfaite nature : *Repellere miseriam alicujus maxime competit Deo* [2]. Après cela, faut-il s'étonner que la prière soit une force capable de tout obtenir de lui ?

Dieu pouvait se contenter des profondes sympathies de sa nature qui servent si bien nos intérêts ; c'était assez pour assurer l'efficacité de la prière ; mais il a voulu, tant il est pressé de faire le bien et de nous inspirer la confiance, y ajouter la sûre garantie de son honneur.

Quand nous croyons à la vertu d'un homme ;

1. Psalm., cx.
2. Summ. Theol., Iª P., quæst. xxi, a. 3, c.

quand cet homme, pour mieux gagner notre confiance, veut bien s'engager envers nous par une solennelle parole, nous osons nous promettre l'infaillible réalisation de nos désirs ; pensant avec raison que lors même que la conscience de cet homme fléchirait, il craindrait de s'avilir aux yeux de tous, en trahissant son honneur ; car l'honneur est le pain quotidien de notre vie publique ; voilà pourquoi nous en sommes si jaloux.

Certes le sentiment de l'honneur, le respect de sa parole, est infiniment plus profond en Dieu, que chez les plus nobles et les plus fiers hommes de ce monde ; nous n'en pouvons pas douter un seul instant. Si donc Il s'est engagé d'honneur, en nous donnant sa parole, nous pouvons plus que jamais compter sur lui. Or, c'est un fait certain que Dieu s'est engagé, à l'égard de l'humanité priante. Il pouvait ne nous rien promettre, mais il a promis. Il nous a dit, ou plutôt, il nous a fait dire par son propre Fils : « Demandez et vous recevrez [1]. — Qui demande, reçoit [2]. — A qui frappe à la porte de son cœur bienfaisant et miséricordieux, Dieu ouvrira [3]. — Tout ce que

1. *Petite et accipietis.* (JOAN., cap., XVI, 24).

2. *Omnis qui petit accipit.* (MATTH., cap. VII, 8. — LUC, cap. XI 10).

3. *Pulsanti aperietur.* (ibid).

vous demanderez avec foi dans la prière, vous le recevrez » [1]. C'est-à dire : « Si vous ne comptez pas assez sur ma miséricorde comptez sur ma parole ; je vous la donne ». Nous voilà donc armés contre lui, de son infaillible véracité, car s'il nous était jamais possible de constater qu'une prière bien faite fût inefficace, nous pourrions lui dire : « Vous nous avez trompés, vous vous êtes déshonoré, vous n'êtes plus notre Dieu ».

Le miséricordieux penchant de Dieu, sa parole, son honneur, n'est-ce pas une garantie suffisante des forces de la prière ? — Que nous faut-il de plus ? — Cependant, si nous nous arrêtions ici, nous ne connaîtrions des raisons qui nous expliquent l'efficacité de la prière, que les plus faibles, si fortes qu'elles soient par elles-mêmes ; car il est une raison suprême, une raison que nous ne pourrions concevoir, si nous n'étions pas obligés d'y croire : c'est que Dieu, lui-même, prie avec nous.

Oui, Dieu prie avec nous, non pas, dans ce sens large qu'il nous excite par sa grâce, nous inspire et nous met aux lèvres sa parole, comme nous l'avons vu précédemment [2] ; mais dans ce

1. *Omnia quæcumque petieritis in oratione credentes accipietis.* (MATTH., cap. XXI, 22).
2. Voyez Chapitre VI : PRIÈRE VOCALE.

sens strict et rigoureux qu'un Dieu se détache, en quelque sorte, de la famille divine, et que, comme nous, enfant de l'humanité, il prie sans cesse, avec nous et pour nous.

Dieu lui a dit : « Tu es mon Fils, je t'ai engendré dans l'aujourd'hui qui n'a ni commencement ni fin »[1]. — Et ce Fils de Dieu, nous dit l'Apôtre saint Jean, « le Verbe, s'est fait chair et il a habité parmi nous »[2]. — Adorons les anéantissements de son Incarnation, la pauvreté de sa naissance, les labeurs de sa vie cachée, et rendons-lui grâces de l'abondante rédemption qui a noyé dans son sang tous les péchés du genre humain. Mais rappelons-nous aussi avec l'apôtre saint Paul « qu'il est l'image du Dieu invisible, et, selon les desseins éternels, le premier-né de toute créature, parce qu'en son Incarnation la sagesse divine voit l'unité de tout. A ce titre, il lui appartient d'être le fondement même de l'univers. Dans le ciel et sur la terre, les choses visibles et invisibles, les principautés et les puissances, tout est établi sur lui. Tout est créé par lui et en lui, tout s'appuie, tout repose sur lui,

1. Psalm., ii.

2. *Et verbum caro factum est et habitavit in nobis.* (Joan., cap. i, 14).

tout se tient en lui, parce qu'il a plu à Dieu de lui donner toute plénitude »[1].

Donc, en s'abaissant vers la création, le Verbe incarné, devenu Jésus-Christ, l'a enrichie de sa vie, et élevée jusqu'aux splendeurs de sa divinité. Tous les mondes sont en lui, mais nous y sommes plus que tous les mondes, car il est notre tête, et nous sommes son corps et ses membres : « *Vos estis corpus Christi et membra de membro* »[2]. — Dès lors, nous recevons de lui toute grâce, mais, il prend part à tous nos actes. Et comme la tête est, dans le corps humain, le point central où viennent aboutir toutes les sensations qu'éprouvent les membres avant d'être exprimées, Jésus, tête du corps mystique dont nous sommes les membres, est le point central où viennent aboutir toutes les prières de l'humanité chrétienne, pour recevoir de lui une divine expression. Sa nature humaine, ouverte par l'union hypostatique aux communications du monde increé, s'ouvre d'elle-même aux communications

1. *Qui est imago Dei invisibilis primogenitus omnis creaturæ : Quoniam in ipso condita sunt universa in cœlis et in terra ; visibilia et invisibilia, sive principatus et potestates. Omnia per ipsum et in ipso creata sunt. Et ipse est ante omnes et omnia in ipso constant... Quia in ipso complacuit omnem plenitudinem inhabitare.* (Coloss., cap. i, 15, 16, 17, 19).

2. II Cor., cap. xii, 27.

du monde créé, et offre à Dieu, pour lui, son exquise perfection. Prêtre divin, il reçoit dans son âme sacerdotale nos hommages et nos vœux, et les pénètre de sa divinité, pour les présenter à la majesté sainte et à la miséricordieuse bonté qui les attendent. En échange de cette offrande, il reçoit, dans son cœur bienfaisant, les grâces et les dons du ciel, pour les répandre sur les pauvres humains qu'il représente en son sacerdoce.

Et alors nous devons comprendre pourquoi l'Église ajoute à ses oraisons cette formule : *Per Dominum nostrum Jesum Christum.* Si nous louons la très sainte majesté de Dieu, si nous le remercions de ses bienfaits, Jésus loue et rend grâces avec nous et pour nous. Ses hommages sont une réplique parfaite de ce qui se passe dans l'essence divine. La Trinité sainte, ciel des cieux, chante sur un mode infini sa propre gloire ; le Verbe incarné, ouvrage de Dieu, connaissant et aimant Dieu, comme Dieu se connaît et s'aime lui-même, bénit donc Dieu, comme Dieu se bénit lui-même. La religion du temps égale celle de l'éternité. — Si nous demandons pardon et miséricorde, si nos supplications appellent les grâces du ciel sur nos innombrables misères, nous ne sommes plus des mendiants obscurs, qu'on entend gémir aux portes de l'éternel pa-

lais, et dont on peut dédaigner les prières, mais, recueillies par Jésus, notre chef, qui les fait siennes, elles pénètrent avec lui jusqu'en ces secrètes demeures où trône le roi des rois. Le monde est grand, et vous êtes plus grand que le monde, ô mon Dieu ! Mais de quelque côté que vous entendiez nos supplications, partout vous rencontrez votre Fils. C'est lui qui vous tend les bras, lui qui les prête à notre prière, pour vous saisir et vous étreindre. Ah ! vous pouviez bien dire autrefois à votre serviteur Moïse : « Laissez-moi aller ! laissez-moi aller ! *Dimitte me, dimitte me* »[1]. Vous pouviez, puissance souveraine et infinie, échapper aux étreintes du patriotique amour qui vous demandait la grâce d'un peuple. Mais osez donc parler ainsi à votre Fils ! essayez d'échapper à ses toutes-puissantes étreintes ! Vous ne le pouvez pas ; il est aussi fort que vous : *Omnipotens Pater, omnipotens Filius.*

Admirable bonté ! merveilleuse harmonie ! Jésus, pour assortir notre prière à sa divine intercession, nous donne son esprit. « C'est lui, dit l'Apôtre, qui demande en nous et pour nous, par des gémissements inénarrables »[2].

1. Exod., cap. xxii, 10.

2. *Ipse Spiritus postulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* (Rom., cap. viii, 26).

Quelle sublime et définitive garantie pour l'efficacité de l'acte religieux vers lequel s'incline spontanément la miséricordieuse nature de Dieu, et à l'endroit duquel il a engagé sa parole et son honneur ! Ah ! le Sauveur avait bien raison de nous dire, aux jours de son pèlerinage : « En vérité, en vérité, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera » [1].

Aussi, c'est par lui, avec lui, et en lui, que nous demandons tous les biens de la terre et des cieux : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso* : par ses anéantissements, par sa pauvreté, par son inépuisable libéralité, par sa puissance, par sa miséricorde, par ses douleurs, par son sang, par sa croix, par sa mort, par son triomphe, par sa gloire, par son Esprit, par toute sa vie : les mystères, les vertus, les actes, les mérites de sa vie ; par Jésus-Christ tout entier, notre Seigneur, et votre Fils, ô mon Dieu, qui vit et règne avec vous, en l'unité de l'Esprit-Saint, dans tous les siècles des siècles. Amen.

1. *Amen, amen, dico vobis, si quid petieritis Patrem in nomine meo, dabit vobis* (JOAN., cap. XVI, 23).

§ III

Les divines garanties que nous venons d'étudier nous permettent-elles de compter, en tout temps et en toutes circonstances, sur l'infaillible efficacité de la prière ? — Assurément, si la prière, munie de toutes les conditions qui la rendent acceptable, entre dans l'économie des desseins éternels de Dieu, dont la sagesse et la volonté souveraines déterminent et mesurent, pour notre bien particulier et pour le bien général de son gouvernement, la nature et l'effusion de ses dons.

Nous nous étonnons, nous nous attristons, nous nous tourmentons, nous nous plaignons même de n'être pas toujours exaucés. Cela vient de ce que nous ne tenons compte que de nos désirs et de la prière qui en est l'expression, sans égard pour la divine économie qui en règle l'efficacité. Trois mots résument cette divine économie : les refus, les retards, les compensations.

Rappelons-nous ce que nous avons dit des qualités de la prière : Elle doit être humble, pieuse et persévérante [1]. Si c'est l'acte d'une âme vaine et présomptueuse qui méconnaît son indignité, et s'imagine qu'elle a le droit de faire

1. Cf. Chapitre IX.

de ses requêtes autant de sommations ; l'acte d'une âme légère, difficilement recueillie devant la très sainte majesté de Dieu; trop peu pénétrée de l'esprit de foi, pour s'adresser à lui avec cet amour respectueux et confiant qui attend tout de son infinie bonté, et s'abandonne filialement à sa volonté sainte ; l'acte d'une âme inconstante, qui se lasse et se décourage, parce que le ciel ne répond pas assez vite à l'impatience de ses désirs ; on comprend que Dieu ne soit pas touché. Ce n'est pas pour une telle prière qu'il a engagé sa parole et son honneur, et promis le concours de la toute-puissante intercession de son divin Fils ; à cette prière, il ne doit rien. Ne lui reprochons pas ses refus ; accusons-nous, plutôt, de les avoir mérités.

Mais si la prière est l'acte d'une âme humble, pieuse et constante, si elle est saintement munie des qualités qui doivent la rendre acceptable, comment se fait-il que Dieu lui réponde souvent par des refus ? — Tout simplement, parce que l'objet de la prière ne s'ajuste pas aux desseins de Dieu. Nous l'avons dit plus haut : Dieu a ordonné toutes choses à notre salut [1]. Dons de la nature et de la grâce, tout doit concourir à

1. Cf. Chap. IX : Objet de la prière.

nous faire atteindre ce terme suprême de notre vie. Si nous connaissions parfaitement la destination et l'ordre de ces dons, nous nous garderions bien d'y contredire par des désirs hors cadre, et des demandes indiscrètes. Mais ignorants que nous sommes des voies particulières par lesquelles Dieu veut nous conduire à notre sublime fin, il n'est pas étonnant que nous lui demandions des choses contraires à ses desseins, où tout est sagesse et amour, choses qu'il ne peut nous accorder, choses, dit Origène, qui empêchent les saints eux-mêmes d'être exaucés [1]. Dieu est père ; un père ne donne pas à son enfant, malgré ses désirs et ses instances, un objet qu'il sait lui être dangereux et nuisible. Nous demandons, par exemple, des grâces temporelles ; mais est-il bien sûr que nous en ferons un saint usage, et qu'elles ne deviendront pas pour nous une occasion de donner à la nature trop de liberté, pour prendre ses aises au détriment de notre vertu ? — Nous demandons des grâces spirituelles, mais entrent-elles dans l'ordre de notre prédestination, et, au lieu de nous rendre plus parfaits, ne seront-elles pas des aliments de vaine gloire et d'illusions ? — Et si nous

1. *Exaudiri sanctos quandoque res ipsæ non sinunt.* (In Thren., cap. III).

prions pour les autres, sont-ils dignes des dons de Dieu, et disposés à les recevoir ? — Nous nous contristons aujourd'hui des refus de Dieu, mais un jour ces refus nous seront expliqués, et nous n'y verrons plus que des témoignages de la sagesse et de la bonté divines à notre égard. Pourquoi attendre cette suprême révélation ? — Disons dès maintenant avec la séraphique Thérèse : « Seigneur, ne me châtiez pas en me donnant ce que je demande, si votre amour ne le désire pas »[1].

Mais, nous dira-t-on, l'amour de Dieu peut-il ne pas désirer le salut d'une âme dont nous lui demandons la conversion ? Épouses, mères, parents, amis, nous nous sommes prosternés devant Dieu, et nous l'avons humblement, pieusement, longuement supplié, par les mérites de son divin Fils, l'intercession de la Sainte Vierge et des Saints, d'éclairer, de toucher, de recevoir en grâce un pauvre pécheur obstinément éloigné de lui. Et voici qu'une effroyable surprise de la mort nous le ravit, sans que nous ayons pu voir en lui aucun signe de pénitence. Quelle désolation ! Dieu cruel, vous avez entendu nos prières, et vous brisez nos cœurs, en

1. *Exclamat.*, cap. XVII.

refusant de les exaucer ! — Qu'en savez-vous ? — Ce qui se passe dans les plus intimes profondeurs de l'être humain, à l'instant suprême où l'âme va se séparer d'un corps que l'on croit sans vie, est un mystère que nous ne pouvons pénétrer. « La miséricorde divine, dit une grande Sainte, poursuit le pécheur jusqu'au dernier instant, où, suspendu entre la vie et la mort, il semble ne plus appartenir à la terre. Alors, une dernière fois, le créateur et rédempteur des âmes, se présente à lui, et lui dit : « Veux-tu de moi ? » S'il y en a qui répondent non, combien qui répondent oui ! Sans doute, Dieu voudra qu'ils expient dans de longs et cruels tourments, la capitulation tardive de leur conscience ; c'est pour cela que le purgatoire a été fait si terrible, et qu'il faudra beaucoup prier encore pour leur délivrance, mais du moins, ils seront sauvés, et nos prières n'auront pas été inefficaces » [1].

Sainte Jeanne de Chantal priait tous les jours, comme prient les Saints, pour le salut de ses fils emportés par le tourbillon de la vie mon-

1. L'extrême sévérité des peines du purgatoire ne saurait se concevoir, si nous n'admettions pas une multitude d'âmes sauvées avec des dispositions même très imparfaites. Le Purgatoire explique les énigmes de ce monde... C'est là qu'une foule de difficultés trouvent leur solution. (P. FABER : *Le Créateur et la Créature*. Liv. III, chap. 2).

daine. L'un d'eux mortellement blessé en duel, expira sans recevoir les secours de la religion. Quel coup terrible pour le cœur de cette sainte mère ! Elle épancha sa douleur dans le sein de Dieu qui l'éprouvait si cruellement, et Dieu daigna lui faire connaître que pour répondre à ses prières, il avait, dans un dernier instant, accordé au malheureux enfant la grâce d'une contrition parfaite qui assurait son salut. Nous n'avons pas à compter sur de pareilles révélations pour ceux dont la mort nous attriste et nous épouvante. Mais ne désespérons pas de la miséricorde de Dieu ; et si, au jour suprême où nous seront manifestés les jugements divins, nous sommes obligés d'adorer un acte de justice inexorable, dans le sort de ceux qui nous furent chers, nous saurons qu'il n'est point dû à l'inefficacité de la prière et au refus de Dieu, mais à la résistance opiniâtre des âmes que nous voulions sauver.

Sans nous refuser les grâces que nous lui demandons, Dieu peut nous les faire attendre. Nous nous sommes déjà expliqué sur les retards de sa miséricordieuse libéralité, quand nous avons traité de la persévérance dans la prière [1].

Il est bon d'y revenir.

1. Voyez Chap. VIII, § III.

Et d'abord, examinons-nous, et voyons si nous ne sommes pas nous-mêmes cause des retards divins, par l'imperfection de nos prières. Ce que nous désirons vivement et justement, le demandons-nous avec l'humilité, la piété, la ferveur qui rendent nos prières acceptables et immédiatement efficaces ? Sans doute, Dieu nous a dit : Tout ce que vous demanderez, vous sera accordé ; et, fidèle à sa promesse, il est toujours prêt à nous exaucer, mais encore faut-il que nos prières répondent aux exigences de son infinie majesté, et soient assorties à la grandeur des dons que nous désirons obtenir de sa bonté. S'il manque quelque chose à la qualité de nos supplications, il est juste que la quantité et la continuité y suppléent. C'est la menue monnaie qui devient à la longue la grande somme des actes religieux que Dieu attend pour nous exaucer. Les pauvres ne peuvent payer que petit à petit, ce que les riches peuvent acquérir tout d'un coup. Les saints sont les riches de la vie spirituelle, mais, hélas ! nous ne sommes pas des saints.

Et puis l'ardeur de nos désirs et la ferveur de nos supplications sont-elles en harmonie avec nos adorations et nos actions de grâces ? Si nos prières sont empressées et bien faites, quand il s'agit de nos intérêts, le sont-elles autant quand

il s'agit de rendre gloire à Dieu, et de le remercier de ses dons? Dieu a bien le droit d'attendre que nous pensions à lui avant de penser à nous, et que l'équilibre de nos actes religieux soit parfait.

D'autre part, considérons que, dans l'ordre providentiel, chaque chose a son temps, et ce temps est celui que Dieu sait être le plus favorable à l'effusion de ses dons, et à l'efficacité de ses grâces. « Ce qui est différé, dit saint Augustin, n'est pas refusé, mais nous sera donné en temps convenable : *Quædam non negantur, sed ut congruo dentur tempore differentur* »[1]. Ne soyons pas impatients. Nous l'avons déjà remarqué : « Si Dieu, répondant à notre empressement, nous exauçait aussitôt que nous lui exprimons un désir, nous serions exposés à nous attribuer des droits que nous n'avons pas, à méconnaître la bonté toute gratuite de notre bienfaiteur, et à nous fermer, par l'ingratitude, le trésor de ses bienfaits ». Laissons-le donc choisir, pour exaucer nos prières, la saison de notre vie spirituelle qu'il juge plus propice à notre salut et à notre perfection, et attendons, en priant toujours, son jour et son heure qui sera pour nos prières le jour et l'heure de leur efficacité.

1. In Joan., Tract., cap. II.

Encore une fois, nous dit saint Augustin : « Dieu ne nous refuse pas ses dons parce qu'il les retarde, mais, en les retardant, il veut nous les faire estimer à leur juste valeur... Il garde devers lui ce qu'il ne veut pas nous donner trop tôt, afin de nous apprendre à désirer grandement les grandes choses »[1]. C'est ici le lieu de rappeler ce que nous avons dit au chapitre des qualités de la Prière. « Il y a des grâces si nobles et si précieuses, qu'on ne saurait trop insister pour les obtenir. Nous voyons des misérables travailler pendant de longues années au triomphe d'idées funestes qui doivent bouleverser l'ordre social. Le flot qui les emporte ne noie pas leurs desseins. Dès que revient une tempête, ils reparaissent plus ardents que jamais, prodiguant les viles adulations et les menteuses promesses pour assurer la victoire de leurs âpres convoitises. — Et nous qui demandons au roi des rois les vrais biens, nous nous lasserions, parce qu'il lui plaît de nous faire attendre, pour nous mieux faire comprendre la grandeur de ses dons ? — La lumière, la force, la consolation, le pardon, la paix de la conscience, la joie spirituelle ! Mais

1. *Cum aliquando tardius dat (Deus) commendat dona non negat... Servat tibi quod non vult cito dare, ut et tu discas magna magne desiderare.* (SERM., V, de *Verbis Domini*).

c'est Dieu lui-même, inclinant le ciel vers sa créature, et venant lui donner le baiser de la perfection. — La conversion d'une âme pécheresse ! mais c'est une des plus grandes merveilles de la puissance de Dieu. — Le salut d'un peuple qu'on opprime, ou qui se meurt de sa corruption ! mais c'est un de ces extraordinaires bienfaits dont la bonté divine est avare, c'est le triomphe d'une miséricorde infinie, sur la sainte justice poursuivant une équitable vengeance trop longtemps retardée ».

« Ah ! s'il est un père, un enfant, un frère, un ami que nous chérissions et pour lequel nous demandons une grâce qui illumine leur esprit enténébré par l'erreur, qui amollisse leur cœur endurci par le vice, prions toujours. Rappelons-nous cette courageuse Monique, épouse et mère, qui n'obtint qu'après de longues années de supplications et de larmes, la conversion de l'infidèle Patrice et du malheureux Augustin. — Si notre âme affligée de l'invasion des erreurs, de l'inondation des vices, de la confusion des desseins, de l'incertitude des résolutions, de la compétition des ambitions qui menacent l'avenir de notre infortuné pays, comprend que Dieu seul peut nous sauver, et pousse vers le ciel de patriotiques gémissements, prions toujours. Rap-

pelons-nous que Dieu, importuné par les instances de son serviteur Moïse, lui disait : « Laisse-moi : *Dimitte me ;* laisse ma fureur s'allumer contre ce peuple ingrat ; je veux le détruire ». Mais Moïse priait encore : « Seigneur, disait-il, pourquoi vous irriter contre ce peuple que vous avez tiré de l'Égypte avec tant de force, et d'une main si robuste ? Voulez-vous que vos ennemis vous accusent de ne nous avoir tirés de la servitude, que pour mieux nous détruire ? Apaisez-vous ; souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, à qui vous avez promis une postérité nombreuse comme les étoiles du firmament !... » Et Dieu apaisé détournait la main vengeresse qu'il avait étendue sur la tête de son peuple » [1].

Nouveaux Moïses, prions encore, prions toujours, ne laissons pas Dieu s'échapper de nos patriotiques étreintes.

Du reste, en toute occasion, et quel que soit l'objet de nos vœux, ayons auprès de Dieu la science et le courage de l'importunité. Pas de ces découragements qui tarissent la source de nos prières. Si Dieu retarde ses dons, « c'est, dit saint François de Sales, pour nous donner le

1. EXODE, cap. XXXI.

sujet de le presser et contraindre par une amoureuse violence »[1].

Si les refus et les retards divins semblent protester contre l'efficacité de la prière, Dieu l'affirme par de miséricordieuses et salutaires compensations. En nous faisant attendre, il avive nos désirs. L'amour plus pressant dilate notre âme, et ouvre un champ plus vaste aux faveurs du ciel. « A force de demander et de chercher, dit saint Augustin, notre ferveur s'accroît, et nous devenons capables de recevoir de plus grandes grâces : *Petendo et quærendo crescis ut capias*[2] ». Dieu ne veut pas se laisser vaincre en générosité, et parce que nous aurons supporté courageusement les retards de sa libéralité, il daignera nous accorder plus que ce que nous lui demandons.

Et alors, « ce qu'on a désiré longtemps, est plus doux à recevoir ; *Diu desiderata dulcius obtinentur* »[3]. On jouit mieux de ce que l'on a obtenu avec peine, que de ce qui vient, en quelque sorte, au-devant de nos désirs. Ce nous est une grande joie de pouvoir dire : Enfin ! — et

1. Lettre 798.
2. SERM. V, *de Verbis Domini.*
3. S. AUG., *loc. cit.*

notre cœur, touché et attendri, s'épanouit plus largement, en reconnaissance et en actions de grâces.

Au lieu de nous étonner, de nous troubler, de nous désoler, de nous décourager des retards divins, admirons, avec saint Jean Chrysostome, « l'amoureuse industrie d'un père tendre, qui veut nous retenir auprès de lui » [1]. S'il nous exauçait au premier appel de notre misère, peut-être que nous lui fausserions bien vite compagnie. En nous faisant attendre ses dons, il nous oblige à ne pas le quitter. Et voilà qu'en insistant auprès de lui, nous prolongeons un acte religieux qui, le reconnaissant comme la source de tous biens, rend hommage à sa toute-puissance et à son infinie bonté : acte méritoire, qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, ne peut pas rester sans récompense, acte doué d'une efficacité intrinsèque et immédiate, puisque, lors même que nous n'obtiendrions pas présentement l'objet de nos désirs et de nos supplications, il doit accroître dans le ciel notre gloire et notre éternel bonheur.

Cette considération peut nous consoler, non

1. *Cunctanter dando apud se retinere volens ...ipsa donationis procrastinatione velut arte quadam.* (*De oratione.* Homil. ii).

seulement des retards, mais encore des refus de la bonté divine. Du reste, dès à présent, ces refus ne sont pas sans compensations. Aux biens que nous demandons, Dieu substitue d'autres biens, et cela, si mystérieusement, que ce n'est qu'à la longue, et en réfléchissant sur sa conduite à notre égard, que nous pouvons nous rendre compte de l'efficacité de nos prières.

Nous demandons des biens temporels, Dieu les remplace par des biens spirituels. Il refusera de nous donner la richesse, mais il armera notre âme de courage, dans une vie de sollicitudes et de labeur, plus honorable et plus saine pour notre vertu, que la vie facile où nous aurions pu nous amollir et nous corrompre. — Il refusera de nous rendre la santé et de guérir nos infirmités, mais il nous donnera la patience et la résignation qui font mériter les souffrances de cette vie, et peut-être, cet héroïque amour des croix, sous l'empire duquel les âmes saintes s'écrient : « Ou souffrir, ou mourir ! — Jamais mourir, toujours souffrir ! — Douleurs de mon corps et de mon âme, bénissez le Seigneur ! » — Il refusera, malgré nos instantes supplications et nos larmes, de nous conserver des parents, des amis, que nous voudrions retenir en ce monde, mais, en les ravissant à notre amour, il nous

fera comprendre la fragilité des affections terrestres, et la nécessité de nous rapprocher de lui, de nous jeter en ses bras, et de reposer notre cœur, en cet unique et saint amour qui faisait dire à l'Apôtre : « *Quis nos seperabit a charitate ?* [1] Qui pourra nous ravir l'amour de notre Dieu ? » — Nous demanderons en vain, comme ce grand saint, d'être délivrés de l'aiguillon de la chair, et des assauts de l'esprit malin ; Dieu nous répondra : — « Ma grâce te suffit, et cette grâce nous donnera la force de châtier la chair, de la réduire en servitude, et de mépriser les soufflets de Satan [2] ». — Les délices de la contemplation, le doux repos de la vie spirituelle en Dieu, que nous voudrions obtenir, il ne nous permettra pas d'en jouir, s'il a résolu de ceindre nos reins par ces grâces d'action, où nous puiserons l'audace et le courage de nous dévouer, de nous immoler, en des entreprises magnanimes, pour sa gloire et le salut des âmes.

Non, mille fois non, nos prières ne sont pas inefficaces, même quand Dieu refuse de nous accorder ce que nous lui demandons. Un jour, nous connaîtrons le secret de ses miséricordieuses compensations, nous y admirerons sa sa-

1. Rom., cap. VIII, 35.
2. II Cor., cap. XII, 7-9.

gesse et sa bonté, et nous confesserons qu'il a bien fait toutes choses : *Bene omnia fecit !*[1]

En attendant, pénétrons toutes nos prières, d'un profond sentiment de soumission à la sainte volonté de Dieu, et de confiance en la sagesse de ses desseins, dans la conduite de notre vie. Réglons nos vœux et nos supplications d'après cette devise :

Vouloir ce que Dieu aime
Aimer ce que Dieu veut.

Puissions-nous dire comme le B. Jacopone de Todi : « J'ai le signe de la charité, si je demande une chose à Dieu et que, Dieu ne la faisant pas, je l'aime davantage, et que, faisant le contraire, je l'en aime deux fois plus »[2]. Enfin, aimons, en priant, la sainte volonté de Dieu, de manière à n'être point troublés de ses retards et de ses refus, et soyons bien persuadés, quoi qu'il arrive, que, relativement à la grande affaire de notre salut et de notre perfection, les saintes prières sont toujours efficaces, toujours exaucées : *Sancti semper exaudiuntur ad salutem æternam*[3].

1. Marc, cap. vii, 37.
2. Jacopone de Todi, *Œuvres d'Ozanam*. Tom. v.
3. S. August., *in Epist. Joann.*, Tract. vii, n° 7.

ÉPILOGUE

L'ORANTE DIVIN

ÉPILOGUE

L'ORANTE DIVIN

Les considérations que nous avons faites, en ce traité, sur la dignité, la nécessité, le devoir, les formes, la préparation, les qualités, l'objet, le temps, les heures, l'efficacité de la prière, ont-elles eu le pouvoir d'éclairer les esprits, de toucher les cœurs et de provoquer de salutaires résolutions ? — Nous l'espérons. — Mais, s'il manque quelque chose à leur efficacité, nous pouvons y suppléer en faisant parler, par son exemple, un docteur plus éloquent que nous, *l'Orante divin.*

Jésus-Christ, selon la doctrine de saint Paul, est le grand priant de l'humanité. Aux jours de sa chair, c'est à dire pendant sa vie mortelle, il a adressé à son Père d'humbles et respectueuses supplications que Dieu a exaucées, et depuis qu'il est monté aux cieux, il semble « ne vivre que pour intercéder en notre faveur, en montrant à son père ses plaies glorifiées : *Sem-*

per vivens ad interpellandum pro nobis »[1]. C'est par lui que passent tous nos actes religieux. Les offrir à Dieu, c'est la moitié du sacerdoce éternel dont il a reçu, avant tous les temps, la solennelle investiture. On comprend donc aisément l'importance qu'il attache à la prière. Pendant sa vie apostolique, qui fut le temps proprement consacré à préparer la formation de notre vie chrétienne, il parle en main endroit et en mainte circonstance de la prière. Il nous en impose l'obligation : « Il faut prier toujours, nous dit-il : *Oportet semper orare* »[2]. — Il s'applique à la provoquer en demeurant sourd, pendant quelques instants, aux pressantes sollicitations du centenier, de la chananéenne et autres infortunés qui lui demandent un témoignage de sa bonté dans une manifestation de sa puissance. Il nous enseigne les formules dont nous devons nous servir ; dans une de ses courses apostoliques, il s'arrête avec ses disciples sur le bord d'un chemin, et leur apprend à réciter le *Pater ;* enfin, il nous donne l'exemple.

Si nous pouvions entrer dans la sainte âme de cet orante divin, nous la verrions prosternée et comme anéantie devant la majesté divine, et

1. Hebr., cap. v, 7, — cap. vii. 25.
2. Matth., cap. vi, 9 et seq.

nous entendrions les tendres actions de grâces et les ardentes supplications qu'elle adresse pour nous au Père Céleste. Mais nous ne connaîtrons bien ce mystère qu'au jour où la lumière de gloire nous fera pénétrer jusqu'au fond de ce religieux abîme qu'on appelle l'âme du Sauveur. Sa sainte Mère et son père nourricier en ont eu de merveilleuses révélations pendant les trente années de sa vie cachée ; et pendant les trois ans de sa vie publique, les apôtres l'ont vu pratiquer littéralement le conseil qu'il nous a donné, de prier toujours sans défaillance. Il priait pendant son long séjour au désert [1] ; il priait à l'heure de son baptême et sa prière ouvrait le ciel [2] ; il priait sur les montagnes où il voulait être seul [3], et après les fatigues du jour, il y passait des nuits entières, abîmé dans ses oraisons [4]. Il priait sur les malades qu'il guérissait, sur les morts qu'il ressuscitait, sur les enfants qu'il bénissait, sur l'ingrate patrie qui devait le crucifier. Il priait.

Mais c'est à la veille de sa mort que l'Orante

1. *Abiit in desertum locum, ibique orabat.* (MARC, cap. I, 35 — LUC, cap. V, 16).
2. *Jesu baptizato et orante apertum est cœlum.* (LUC, cap. III, 21).
3. *Ascendit in montem solus orare.* (MATTH., cap. XIV, 23).
4. *Exiit in montem orare, et erat pernoctans.* (LUC, cap. VI, 12).

divin traduit par des actes plus expressifs et plus solennels l'enseignement de la prière. Après avoir renouvelé son commandement, il nous en montre le parfait accomplissement dans sa personne. La dernière cène étant terminée par l'action de grâces et par les sublimes épanchements de son âme au sein du Père Céleste, prière sacerdotale dans laquelle l'Orante divin déclare les intentions de son sacrifice, et demande à son Père d'en assurer les fruits [1], Jésus, nous dit l'Évangile, se dirige vers le mont des Oliviers. Quittant ses disciples, il s'avance quelque peu, et se prosterne la face contre terre, en disant : « Père s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi ; cependant que votre volonté soit faite, et non la mienne » [2]. Suivons-le, écoutons-le, et, pendant que les apôtres dorment, veillons et considérons : premièrement en quel lieu et en quel temps prie le Sauveur ; secondement, de quelle manière il prie.

1. Joan., cap. xvii.

2. *Jesus progressus pusillum, procidit in faciem suam orans et dicens : Pater mi ! si possibile est, transeat a me calix iste ; verumtamen non sicut ego volo, sed sicut tu.* (Matth., cap. xxvi, 39).

§ I

Il était auprès de Jérusalem, au-delà du torrent de Cédron, un jardin solitaire où croissaient des oliviers, qui, selon les légendes populaires, avaient vu la gloire, entendu les chants du saint roi David. A l'ombre de ces vieux arbres, Jésus pendant sa vie apostolique, venait fréquemment s'asseoir pour s'entretenir avec les siens du mystère du royaume des cieux. Avant de mourir, il veut prier encore dans ce lieu béni, et, prenant avec lui ses disciples les plus aimés, il s'avance jusqu'à l'endroit où l'ombre est plus épaisse et la solitude plus profonde.

Il avait dit autrefois : — « Quand vous prierez votre Père, que ce soit dans le secret : *Tu autem, cum oraveris, ora Patrem tuum in abscondito* »[1] ; et lui-même, fidèle à son propre conseil, il cherche le secret. Il n'emmène avec lui que trois de ses disciples, et encore, s'en sépare-t-il bientôt pour se retirer dans une grotte solitaire. — Pourquoi cela ? — La prière est-elle une faiblesse qu'il faille cacher à tous les yeux, et Jésus-Christ, notre maître, nous donne-t-il une

1. Matth., cap. vi, 6.

leçon de respect humain ? A Dieu ne plaise ! nous ne pouvons recevoir de la vie du Sauveur que de saints exemples et de salutaires provocations au bien. Type parfait de la vie religieuse, Jésus-Christ nous en révèle ici une des plus impérieuses nécessités. Solitaire et silencieux devant la majesté de son Père, il nous rappelle que la première et la plus indispensable condition de la prière, pour qu'elle soit bien faite, est le recueillement. S'il n'a pas besoin pour lui-même d'aller le chercher dans la solitude, parce que son âme ne craint point d'échapper aux embrassements de la divinité, à laquelle elle est personnellement unie, il se fait, pour nous instruire, le représentant de notre faiblesse si facile à se laisser surprendre et entraîner à l'oubli par le tourbillon de la vie extérieure ; il conduit, en sa personne, l'humanité tout entière dans la patrie de ses religieux épanchements.

La solitude peut être fatale à l'âme si elle n'y rencontre qu'elle-même. C'est là que pèse sur nous, plus douloureux et plus terrible, le fardeau de nos misères quotidiennes ; c'est là que se précipitent les tristes souvenirs et les sombres appréhensions ; c'est là que fermentent les noirs projets. Sans conseil, sans consolation et sans soutien, l'âme se sent entraînée, comme par son

propre poids, vers l'abîme du découragement et du désespoir. Mais si nous ne recherchons la solitude que pour aller à la rencontre de Dieu, notre âme n'est plus abandonnée à elle-même ; elle vit dans la lumière, en compagnie d'un ami qui peut tenir lieu de tout. Rien ne lui pèse, rien ne l'effraie, rien ne la trouble, parce que le fort la soutient, la rassure, l'affermit. « Je conduirai celui que j'aime dans la solitude, dit le Seigneur, et là je parlerai à son cœur » [1]. — La prière, en effet, est le commerce intime de l'âme avec Dieu, et la solitude où l'âme se recueille, est le lien naturel de l'intimité. Quand deux âmes, unies par un mutuel amour, veulent se communiquer leurs secrètes pensées et leurs secrets sentiments, elles s'écartent de la foule, cherchent un lieu tranquille où elles seront bien seules et n'entendront plus qu'elles-mêmes. Aucun profane ne doit troubler les douces et profondes confidences qu'elles échangent, et après lesquelles elles s'aimeront d'une affection plus solide, plus tendre, plus dévouée, parce qu'elles se connaîtront mieux. Ainsi d'une âme à une autre âme. Mais, de l'âme à Dieu, ne faut-il pas des soins plus grands encore, et des pré-

1. *Ducam eam in solitudinem ; et loquar ad cor ejus.* (OSE., cap. II, 14).

cautions plus délicates ? Ce ne sont pas de petits secrets qu'il s'agit d'échanger. La lumière éternelle, l'amour pur et infini, Dieu, répond à nos pieux épanchements par des communications intimes d'un éclat et d'une grandeur incomparables. Mais pieux épanchements de l'âme, communications divines, sont choses impossibles, si nous ne nous séparons du commerce tumultueux et indiscret des hommes.

Une âme qui aime la vie mondaine et ses agitations ne saura jamais prier. Si elle donne quelques instants de la journée à ses actes religieux, à ce qu'elle appelle « son commerce avec Dieu », trop habituée à se répandre, incapable de se recueillir d'esprit et de cœur, elle réduira la prière à de stériles formules.

Non seulement nous devons nous séparer des hommes pour rencontrer Dieu, et nous mettre en rapport avec lui ; à certains égards, nous devons aussi nous séparer de nous-mêmes. La solitude nécessaire à l'âme priante, Jésus la cherche aussi parfaite que possible. Isolé de la foule, il s'isole de ceux-là même que, pendant sa vie apostolique, il a fait entrer dans son intimité. Les trois disciples choisis qu'il a amenés avec lui au jardin de Gethsémani, Pierre, Jacques et Jean, admis jadis au merveilleux spectacle de la

transfiguration, sont de trop, près de lui, quand il prie. Il les laisse et, pénétrant plus avant dans le lieu sombre et désert où il veut s'épancher, il se prosterne seul, tout seul, devant son Père. Acte significatif par lequel il semble nous dire : O homme ! sois bien seul devant Dieu quand tu pries. Sépare-toi de tout, si tu veux rencontrer l'ami céleste que tu cherches, et te mettre en rapport avec lui ; de tout, même de toi-même.

De fait, une âme peuplée de trop vifs désirs et de passions immortifiées, une âme attachée immodérément à quelque objet terrestre est une foule dont le bruit et l'agitation troublent l'exercice religieux des puissances de la nature humaine. Il peut y avoir autour d'elle la solitude et le silence, sans que, pour cela, elle soit seule et silencieuse. Les fantômes intérieurs lui tiennent compagnie, les souvenirs de la mémoire l'assiègent, les visions de l'imagination la persécutent, et souvent, sans qu'elle s'en aperçoive, elle parle aux choses dont elle est éprise, au lieu de parler à Dieu. Voulons-nous prier comme il faut ? Bannissons, non seulement les représentations dont le mouvement intérieur peut devenir funeste à notre conscience, mais même le souvenir de nos meilleures affections, s'il peut nuire à nos rapports avec Dieu. Laissons nos amours

terrestres à l'écart, comme Jésus laissa ses disciples les plus chers, et plongeons-nous avec lui dans la parfaite solitude.

Jésus est seul, il attend son heure. Cette heure doit être si terrible qu'il n'ose pas l'affronter sans avoir invoqué son Père.

Depuis longtemps il est poursuivi par la haine des hommes et de l'enfer. Hérode assiège son berceau et croit avoir pour jamais fait justice de ses droits à la royauté par le massacre des innocents [1]. Ce n'est qu'en tremblant qu'il revient de l'exil, et en se cachant dans l'ombre d'une vie humiliée, qu'il échappe à l'attention de ses persécuteurs [2]. A peine est-il entré dans la vie publique, qu'il se heurte à l'orgueil et à l'hypocrisie des pharisiens. Ils ont deviné le maître qui doit ruiner à jamais le crédit usurpé de leurs fausses vertus. Tout les importune et les irrite dans la personne et la vie du Sauveur; sa simplicité, sa douceur, sa charité, l'élévation de sa doctrine, la splendeur de ses miracles, l'empire qu'il prend sur l'esprit du peuple. Ils le circonviennent, lui tendent des pièges, cherchent à le surprendre dans ses paroles, et à mettre

1. Matth., cap. II, 13, 18.
2. Matth., 21. 23.

ses œuvres en contradiction avec la loi ; ils le calomnient, l'injurient, le menacent, complotent sa mort. Ici, ils tendent les bras pour le précipiter dans un abîme ; là, ils ont des pierres en main, pour le lapider, mais « son heure n'était pas encore venue : *Nondum venerat hora ejus* »[1]. Aujourd'hui, elle approche ; bientôt, le Sauveur persécuté va dire à ses ennemis : « Voilà votre heure et celle des puissances des ténèbres : *Hæc est hora vestra, et potestas tenebrarum*[2]. Vous n'avez pu me toucher jusqu'ici ; maintenant je suis le captif de votre haine. L'enfer a fléchi sous mes commandements, les démons se sont enfuis, à mes ordres, des âmes qu'ils possédaient ; maintenant, je me livre à leur fureur : *Hæc est hora vestra et potestas tenebrarum* ».

O mon Sauveur ! vous l'attendiez dans la grotte de Gethsémani cette heure lugubre. Chaque instant résonnait à vos oreilles, comme le pas de la mort pressée de saisir une proie qui ne lui était point due, et vous disiez à votre âme triste et épouvantée : — Prions. Vous cherchiez un refuge auprès de votre Père, et en même temps, vous nous donniez une solennelle leçon.

Nous l'avons dit précédemment, tous les temps,

1. Joan., cap. vii, 20.
2. Luc, cap. xxii, 53.

toutes les heures, tous les instants sont bons à la prière [1] ; mais le moment où elle devient plus nécessaire, c'est lorsque nous avons, comme le Sauveur, quelque grand combat à soutenir contre les ennemis de notre foi et de notre salut.

Nous croyons, mais voici venir le souffle aride du doute et l'orage des contradictions. Quelles opinions malsaines, quelles critiques malveillantes, quelles négations effrontées s'agitent autour de nous ! La science conspire contre les vérités saintes que la candeur de notre foi a toujours acceptées sans résistance ; Dieu lui-même n'est pas épargné. Les livres que nous ouvrons suent le blasphème. Des lèvres mêmes de nos amis, nous n'entendons tomber que des paroles de dédain qui outragent nos plus chères croyances. Et puis, il y a tant de gens qui paraissent tranquilles dans leur indifférence. Faut-il donc ne plus croire ? — O malheur ! il semble que l'édifice de la foi, si fortement assis tout à l'heure, au faîte de nos âmes, s'ébranle jusqu'en ses fondements. C'est l'heure ; *hæc est hora*. — Prions. — Demandons à Dieu la lumière qui chasse loin de notre intelligence les ombres mor-

1. Voyez chapitres X et XI ; JOUR ET HEURES DE LA PRIÈRE.

telles de l'erreur. A mesure que croît le péril, demandons l'accroissement de notre foi : « Je crois Seigneur, mais augmentez ma foi : *Adauge nobis fidem* » [1].

Nous sommes attachés à la pratique du devoir ; nous l'accomplissons en hommes qui ont souci de leur dignité, en chrétiens qui poursuivent une perfection dont la nature ignore le terme et les voies. Mais le monde multiplie autour de nous les exemples pervers, trop vive et trop séduisante expression de la corruption de ses maximes ; dans notre sein, les passions, dociles aux appels du dehors, se tourmentent, et demandent à grands cris des satisfactions réprouvées. Allons-nous céder aux entraînements du respect humain ? Allons-nous faire aux bêtes affamées qui attendent une pâture le sacrifice de notre vertu ? Hélas, l'ennemi est si fort, et nous sommes si faibles ! — Mais Dieu va venir. C'est l'heure : *hæc est hora.* Appelons le Seigneur au secours de notre misère. « O Dieu, viens à notre aide, hâte-toi de nous secourir [2] Sauve-nous, nous périssons : *Domine*, *salva nos*, *perimus* » [3].

1. Luc, cap. XVII, 5.

2. *Deus in adjutorium meum intende* : *Domine ad adjuvandum me festina.* (Ps., LXIX).

3. Matth., cap. VIII, 24.

Nos cœurs catholiques aiment l'Église. — Sainte et infortunée mère, nous l'avons vue, dans le siècle dernier, presque partout en butte à la haine des peuples et des pouvoirs, et le siècle nouveau s'ouvre pour elle plein de sombres menaces, dans la nation qui se faisait gloire d'être appelée sa fille aînée. Une société diabolique longuement préparée à l'audace, par de sourdes conjurations, a envahi le pouvoir, et proclame, à haute voix, son dessein d'en finir avec la France catholique. — Va-t-elle triompher ? — L'Église va-t-elle perdre ce qu'elle a de plus cher dans l'universelle famille dont elle est la mère ? — Non, non, à Dieu ne plaise ! C'est l'heure : *Hæc est hora.*

C'est l'heure de la prière ; c'est l'heure de rappeler à Dieu ses promesses infaillibles, c'est l'heure d'obtenir de sa miséricorde et de sa toute-puissance un de ces prodiges qui, tant de fois, ont brisé les efforts de l'enfer, au moment même où l'on croyait qu'ils allaient prévaloir et renverser l'édifice de Jésus-Christ.

Nous sommes citoyens d'un pays dont nous désirons ardemment la gloire et la prospérité. Eh bien ! pour le vrai citoyen, c'est l'heure, quand les pharisiens de la liberté renient par des actes publics les principes retentissants qui ont fait

leur fortune dans l'opinion ; c'est l'heure, quand, arrivés au pouvoir, ils abusent despotiquement de la force bête du nombre, pour frapper d'ostracisme ce qui leur déplaît ; c'est l'heure, quand ils se tiennent prêts à absoudre d'une main le crime, à écraser de l'autre les institutions dont ils redoutent les progrès ; c'est l'heure, quand ils s'efforcent d'épouvanter la faiblesse des uns, pour satisfaire les convoitises des autres ; c'est l'heure, quand ils préparent, sous le couvert de la légalité, les jours néfastes pendant lesquels tout ce qui est grand s'écroule, tout ce qui représente la justice et la vertu est menacé dans son existence. *Hæc est hora :* c'est l'heure, il faut prier. « O Dieu, sauve ton peuple *: Salvum fac populum tuum, Domine*. Nous ne demandons pas un miracle de ton bras ; mais, s'ils en ont pris leur parti, laisse-les se déshonorer. Ranime notre courage, ne permets pas que nous restions les spectateurs muets et tremblants des entreprises qui attentent à nos droits les plus sacrés. Si c'est ta volonté qu'ils soient violés pour un temps, que nos énergiques et saintes protestations préparent leur relèvement pour un meilleur et prochain avenir ».

Jésus-Christ nous a conduit au lieu et nous a indiqué le temps de la prière. Pour achever

de nous instruire, recueillons-nous avec lui, et voyons comment il prie.

§ II

Jésus, nous dit l'Évangile, ayant laissé à part ses disciples, s'avança un peu plus loin, et se prosterna la face contre terre, pour prier : « *Progressus pusillum, procidit in faciem suam, orans* ». Pourquoi ce prosternement ? Pourquoi cette attitude humiliée ? N'est-il pas aussi grand que celui qu'il prie, un même Dieu avec lui, possédant au même degré les mêmes perfections : la puissance, la sagesse, la justice, l'amour ?

Ah ! nous le comprenons mieux, quand nous le voyons debout près du tombeau de Lazare, s'assurant, par un simple coup d'œil, du consentement de son Père, et parlant aussitôt à la mort en souverain [1]. Nous le comprenons mieux, quand, au sortir de la Cène, il se lève, regarde le ciel, et s'écrie : « Père, glorifie ton Fils, afin que ton Fils te glorifie. Fais éclater la gloire que j'ai eue dans ton sein, avant que le monde existât... Tu es en moi, je suis en toi... nous sommes une seule chose... Père, écoute : Je

1. Joan., cap. xi.

veux que ceux que tu m'as donnés soient avec moi où je suis, afin qu'ils voient la gloire dont tu m'as revêtu, et que tu m'as aimé avant la création du monde »[1]. A la bonne heure, Jésus prie comme doit prier le Fils de Dieu.

Mais au Jardin des Oliviers, il n'ose plus lever les yeux, ni parler avec la même autorité ; sa face s'incline vers la terre, son corps ploie et succombe, il a perdu toute force et toute assurance. O mon Sauveur, n'êtes-vous donc plus le Verbe Incarné, splendeur du Père, égal à Dieu, maître de toutes choses ? — Jésus est tout cela encore, rien n'est diminué dans sa personne ; mais, par un prodige que nous ne saurions expliquer, il jette comme un voile sur sa divinité, pour ne plus voir que son humanité, et quelle humanité ! Non plus celle qui, naguère, inondait de lumière le sommet du Thabor, non plus celle qui imposait à ses ennemis par la majesté de son aspect, non plus celle qui servait de glorieux instrument à l'infinie sagesse du docteur et à

1. *Pater, clarifica filium tuum, ut filius tuus clarificet te... Clarifica me, tu Pater, apud temetipsum, claritate, quam habui, priusquam mundus esset, apud te... Tu Pater in me, et ego in te... et nos unum sumus... Pater, quos dedisti mihi, volo ut ibi sum ego, et illi sint mecum, ut videant claritatem meam quam dedisti mihi : quia dilexisti me ante constitutionem mundi* (JOAN., cap. XVII, 1-24).

la toute-puissance du thaumaturge ; mais une humanité lépreuse et toute souillée des péchés du monde. A sa vue, il est pris d'une mystérieuse épouvante, son âme triste jusque la mort, ne peut plus soutenir son corps tremblant, « il tombe la face contre terre, et il prie : *Procidit in faciem suam, orans* ».

Pécheurs, c'est en notre nom et pour nous apprendre à prier, que Jésus prie ainsi. C'est parce qu'il porte nos fautes et nos crimes qu'il s'anéantit, afin que nous nous anéantissions avec lui. Si l'humilité est nécessaire à toute créature qui comprend son néant en présence de l'infinie majesté de Dieu, combien plus à la créature déchue qui, en se détournant du souverain bien, a perdu les vrais honneurs de la vie et jusqu'à sa raison d'être. Le prophète la compare aux bêtes inintelligentes, ce n'est pas assez ; car la bête n'a rien fait pour changer en colère l'adorable bonté qui soutient son existence, le pécheur ne mérite qu'une chose : disparaître dans un ouragan de la justice divine. Si profondément qu'il s'incline, il ne sera jamais assez bas devant Dieu. Cependant, il y a des êtres superbes qui osent dire : — Pourquoi me mettre à genoux quand je prie, ne suis-je pas assez petit ? — O aveuglement de l'orgueil ! comme si

l'homme coupable, fût-il prosterné dans la poussière et confondu avec elle, pouvait jamais représenter l'immense et prodigieuse vileté du péché !

Toutefois, prenons garde que l'humilité dans notre prière ne soit qu'une humilité de surface, tout entière dans les attitudes de notre corps. Jésus, représentant des pécheurs, a le cœur pénétré d'une sainte confusion. Il l'exprime par la posture de sa chair prosternée et nous montre ainsi, dit le vénérable Bède, quelles doivent être les dispositions de notre âme [1].

Prenons garde encore de n'être devant Dieu que des esclaves épouvantés et tremblants, dans l'attente d'un châtiment trop mérité. L'humilité du pécheur doit être celle du fils qui compte sur la miséricorde de son père. *Pater !* Père ! C'est le premier mot qui s'échappe de la bouche du Sauveur agonisant. Il y met tout son respect, toute sa confiance, tout son amour, toute sa piété filiale, et pourtant, il est devenu pour nous comme le péché vivant. Touchante leçon qui nous rappelle que, malgré nos iniquités, Dieu est toujours notre père : père tendre et plein de compassion pour la misère de son enfant, n'at-

1. *Humilitatem mentis habitu carnis ostendit.* (in MARC.).

tendant qu'un mot de son cœur, pour lui rendre ses bonnes grâces et exaucer ses vœux.

Père ! Père ! Père ! Jésus répète toujours la même chose : *Eumdem sermonem dicens.* Sa prière est parfaite ; d'un mot, elle peut tout obtenir, mais il la redit et la prolonge, pour nous apprendre à ne point nous lasser de prier.

Nous reconnaissons ici toutes les qualités de la prière : l'humilité, la piété, la persévérance. Écoutons maintenant ce que demande l'Orante divin.

« Père, s'il est possible, que ce calice passe loin de moi ! » — Avons-nous bien entendu ? Jésus demande à son Père un bien temporel. N'est-ce pas, dans un si grand moment, un objet indigne de ses vœux, et ne croirait-on pas que les douleurs de l'agonie troublent son intelligence, et lui font oublier l'ordre des biens ? — Erreur. — Jésus prosterné dans la grotte de Gethsémani souffre à en mourir, mais il se possède tout entier. S'il demande un bien temporel, c'est que l'heure est venue de le demander pour nous instruire. Dans le cénacle, il nous a montré les biens supérieurs vers lesquels nous devons diriger d'abord nos désirs et nos prières. Il a demandé à son Père la glorification de sa doc-

trine, car c'est la vie éternelle que l'on connaisse Dieu et celui qu'il a envoyé : son Fils, Jésus-Christ [1] ; il a demandé la conservation de ceux qu'il a choisis, car ils doivent travailler au salut du monde ; il a demandé l'effusion de l'amour divin, et l'unité de toutes les âmes en Dieu, car c'est la consommation de tous les biens dans le plus parfait des biens. Au jardin de l'agonie, il nous apprend ce que nous pouvons demander. Et parce que, de tous les biens temporels, le meilleur est celui qui nous rappelle les jours heureux où nous étions exempts de toute douleur, Jésus nous apprend à prier dans la douleur.

La prière n'est pas toujours notre premier refuge quand nous souffrons, cependant, dit saint Laurent Justinien, « nous sommes loin d'être aussi forts et aussi patients que le Sauveur, qui, dans son agonie, recourut à cette consolation » [2]. — Il demande à son Père d'être délivré de l'excès de ses maux, et, bien que le calice n'en soit pas diminué, il est pourtant exaucé ; car un ange vient du ciel pour réconforter sa nature défail-

1. *Hæc est vita æterna, ut cognoscant te, Deum verum, et quem misisti Jesum Christum* (JOAN., cap. XVII, 3).

2. *Numquid tu Christo fortior aut Salvatore constantior? Ille in agone constitutus, ad orationis solatium declinavit* (De Christ. agon., 6),

lante ; il est exaucé, car son humanité sainte puise dans les consolations d'en haut une plénitude de force qu'elle va, tout à l'heure, déployer avec une splendeur incomparable, au milieu des opprobres et des souffrances.

Cette touchante histoire de l'Homme-Dieu est l'histoire de tous ceux qui recourent à Dieu dans les moments critiques où la nature trop éprouvée est prête à succomber sous le faix des maux qu'elle endure.

La solitude égoïste que cherchent obstinément certaines âmes, comme pour mieux entendre leurs murmures, leurs plaintes, leurs blasphèmes, est une barbarie et une impiété.

Le croirait-on, il y a des âmes aveuglées par un si grand orgueil qu'elles ne veulent demander aucune consolation. Elles croient, par cette attitude, mieux conserver leur dignité ; elles ne font qu'épuiser le peu de forces qui leur restaient pour la lutte, et tout à l'heure, peut-être, elles tomberont anéanties sous les coups vainqueurs de la souffrance. Nous le répétons, il y a là barbarie et impiété.

La douleur a besoin d'être consolée, et parce que les épanchements humains ne peuvent nous suffire, bien que la nature nous y incline, l'Orante divin nous apprend à recourir au Père des

miséricordes, au Dieu de toute consolation. Nous avons parlé dans notre chapitre XI, de la vertu consolatrice de la prière, mais remarquons bien ici que la consolation n'est pas l'objet direct de la prière du Sauveur. Il demande à son Père la délivrance de ses maux : « *Pater, si possibile est, transeat a me calix iste* : Père, s'il est possible, que ce calice s'éloigne de moi » ; mais il ajoute aussitôt : « Que votre volonté se fasse et non la mienne ». Dans cette courte prière, il y a, pour l'âme chrétienne, une sublime leçon.

Aux faibles, aux pusillanimes, il est loisible de demander la fin de leurs maux. Jésus-Christ les y invite par son exemple, et Dieu ne refuse pas de les exaucer. Il pénètre les plus intimes secrets de notre nature, il pèse sa force, et aussi sa faiblesse, il sait jusqu'où nous pouvons aller sans découragement et sans faire tort à nos devoirs. S'il nous tenait plus longtemps sur les âpres chemins que nous parcourons en gémissant, nous tomberions en défaillance, et serions désormais impuissants pour le bien ; il prête l'oreille, il entend notre prière, il nous soulage, afin que nous puissions respirer et reprendre des forces, il dissipe nos maux, et, selon l'expression des saintes Lettres, « il nous envoie après la tempête des jours sereins et tran-

quilles »[1]. — C'est sa manière la plus simple de nous délivrer. Elle s'adresse aux âmes vulgaires.

Mais au-dessus de ces âmes, il y a des grands chrétiens plongés plus avant dans les mystères de la vie spirituelle, plus ouverts aux communications divines. Or, les grands chrétiens, comprenant l'austère mission de la douleur, préfèrent, à une demande absolue, la demande conditionnelle de Jésus agonisant : « *si possibile est* », et l'acquiescement filial qui la termine : « Que votre volonté soit faite, et non la mienne : *Non mea voluntas sed tua fiat* ».

Les grands chrétiens sentent que s'il est bon d'être délivré, il est mieux de boire, comme le roi des martyrs, le calice de la souffrance jusqu'à la dernière goutte. Les grands chrétiens savent que la nature soutenue par la grâce, peut aller sans défaillir jusqu'au bout des plus terribles épreuves. Les grands chrétiens sont convaincus qu'une prière faite dans la douleur, si elle ne nous délivre pas, ne laisse pas d'être efficace, et de mériter quelque grande grâce.

Les grands chrétiens font prier leur douleur, et aiment à faire entendre, avec le cri de leur

1. *Post tempestatem tranquillum facis* (Tob., cap. III, 22).

poitrine, le cri plus énergique de leur sang. Les grands chrétiens n'ignorent pas que ceux qui leur sont chers sentiront plus sûrement l'efficace d'une prière bien faite dans la douleur. Comme ces ceps auxquels sont suspendues des grappes opulentes, si le soleil vient à les frapper de ses rayons, le fruit mûr se fendille, et laisse échapper, goutte à goutte, le suc qu'il contient ; mais foulé au pressoir, il éclate, et répand des flots de la généreuse liqueur qui réjouit le cœur de l'homme. Ainsi l'âme des grands chrétiens ; sous les rayons consolateurs du soleil éternel, elle jouit et ne s'épanche qu'avec mesure ; mais quand elle est pressée dans les rudes étreintes de la douleur, ses mérites débordent et communiquent je ne sais quelle efficacité mystérieuse à ses prières qui retombent, chargées de grâces, sur ses amis.

Cher Fils de Dieu, comment vous remercier de la belle leçon que vous donnez à notre piété ! Quand, après avoir entendu votre commandement, nous vous demandions, par la bouche des Apôtres, de nous apprendre à prier : *Domine, doce nos orare,* vous nous avez dicté l'admirable oraison qui devait devenir le Psautier quotidien de l'humanité chrétienne, le *Pater ;* vous nous

avez donné conseils et promesses, pour nous encourager à rendre nos prières parfaites. Et voilà que pour compléter votre enseignement, vous posez devant nous, Orante divin, comme le parfait modèle des priants. Un regard jeté sur vous résume tout ce que nous avons pu apprendre par de longues considérations sur le devoir, la dignité, les formes, la préparation, les qualités, l'objet, le temps, l'efficacité de la prière. Il ne nous reste plus qu'à vous imiter, à nous unir à vous, à entrer en vous, à prier, comme nous y invite la Sainte Église : *Per ipsum, et cum ipso, et in ipso*, par vous, avec vous, et en vous, afin que nos prières deviennent des prières divines.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

PROLOGUE

CHAPITRE PREMIER

DEVOIR DE LA PRIÈRE

ADORATION ET ACTION DE GRACES

CHAPITRE DEUXIÈME

DEVOIR DE LA PRIÈRE. — PRIÈRE DE DEMANDE.

CHAPITRE TROISIÈME

DEVOIR DE LA PRIÈRE. — PRIÈRE PUBLIQUE.

CHAPITRE QUATRIÈME

DEVOIR DE LA PRIÈRE — PRIÈRE D'OFFICE.

CHAPITRE CINQUIÈME

FORMES DE LA PRIÈRE. — PRIÈRE MENTALE

CHAPITRE SIXIÈME

FORMES DE LA PRIÈRE. — PRIÈRE VOCALE.

CHAPITRE SEPTIÈME

CONDITIONS DE LA PRIÈRE. — LA PRÉPARATION

CHAPITRE HUITIÈME

CONDITIONS DE LA PRIÈRE. — LES QUALITÉS

CHAPITRE NEUVIÈME

CONDITIONS DE LA PRIÈRE. — L'OBJET

CHAPITRE DIXIÈME

TEMPS DE LA PRIÈRE. — LE JOUR

CHAPITRE ONZIÈME

TEMPS DE LA PRIÈRE. — LES HEURES

CHAPITRE DOUZIÈME

EFFICACITÉ DE LA PRIÈRE

ÉPILOGUE

L'ORANTE DIVIN

IMPRIMERIE J. BELLIN. — MONTDIDIER.

